

MUNICIPALITÉ D'ALEXANDRIE

---

GUIDE  
DE LA VILLE ET DU MUSÉE  
D'ALEXANDRIE



ALEXANDRIE  
IMPRIMERIE GÉNÉRALE A. MOURÈS & C<sup>ie</sup>

—  
1907



## AVIS

---

Le Musée est ouvert, du 1<sup>er</sup> Octobre au 31 Mai (saison d'hiver) tous les jours de la semaine de 9 heures à midi et de 3 heures à 5 heures 1/2 du soir. Il est perçu un droit d'entrée de P.T. 2 pendant la saison d'hiver et P.T. 1 pendant la saison d'été (1<sup>er</sup> Juin au 30 Septembre). Le Musée est fermé le jeudi pendant la saison d'été.

Les Hypogées de Kom-el-Chogafa sont ouverts de 8 heures du matin au coucher du soleil. Il est perçu un droit d'entrée de P.T. 5 pendant la saison d'hiver, et de P.T. 3 pendant la saison d'été.

Les Fouilles à la Colonne dite de Pompée sont ouvertes de 8 heures du matin au coucher du soleil. Il est perçu un droit d'entrée de P.T. 3 pendant la saison d'hiver, et P.T. 1 pendant la saison d'été.

Les Hypogées d'Anfouchy ne sont visibles, pour le moment, qu'avec une autorisation délivrée par la Direction du Musée.

Pendant la saison d'hiver, on délivre des billets cumulatifs pour le Musée, les Fouilles à la Colonne et Kom-el-Chogafa au prix de P.T. 8.

Il n'est pas besoin de permission pour copier les monuments exposés dans le Musée, ni pour prendre des photographies avec un appareil à main. Il est interdit de prendre des estampages, des copies au frottis, ou d'employer un appareil photographique exigeant une pose plus ou moins longue, sans l'autorisation du Directeur. Il est aussi interdit de prendre des photographies dans l'intérieur de Kom-el-Chogafa sans cette autorisation.

Les visiteurs qui voudront étudier quelque monument de plus près, sont prévenus que la Bibliothèque du Musée et une salle d'étude sont à leur disposition.

---





MUNICIPALITÉ D'ALEXANDRIE

---

GUIDE  
DE LA VILLE ET DU MUSÉE  
D'ALEXANDRIE



ALEXANDRIE  
IMPRIMERIE GÉNÉRALE A. MOURÈS & C<sup>ie</sup>

—  
1907



## AVERTISSEMENT

---

*La présente publication doit principalement son origine au désir manifesté de toutes parts, tant par nos concitoyens que par les touristes qui, chaque jour plus nombreux, s'arrêtent à Alexandrie, d'avoir un guide qui leur facilite la visite de la Ville et les pilote dans ses ruines et ses curiosités.*

*Dans une entreprise pareille, l'originalité est une qualité secondaire et relative; elle consiste plutôt dans la façon de distribuer et d'exposer la matière, que dans la matière elle-même. Je crois qu'il serait aussi fastidieux qu'inutile de signaler toutes les sources auxquelles j'ai puisé. Il me suffira de rappeler le profit que j'ai tiré des différentes publications de feu le Docteur Botti, ancien conservateur du Musée d'Alexandrie, de celles du Prince des Egyptologues Modernes, j'ai nommé le Prof. Maspero, Directeur Général du Service des Antiquités, et, pour la partie relative à Kom-el-Chogafa, de l'illustration qu'en a faite le Professeur Von Bissing.*

*En terminant, j'exprime mes remerciements à Messieurs Edwin Simond Bey, V. Nourisson et Sedky Bey qui ont bien voulu m'apporter le concours de leur collaboration pour la révision du manuscrit et la correction des épreuves.*

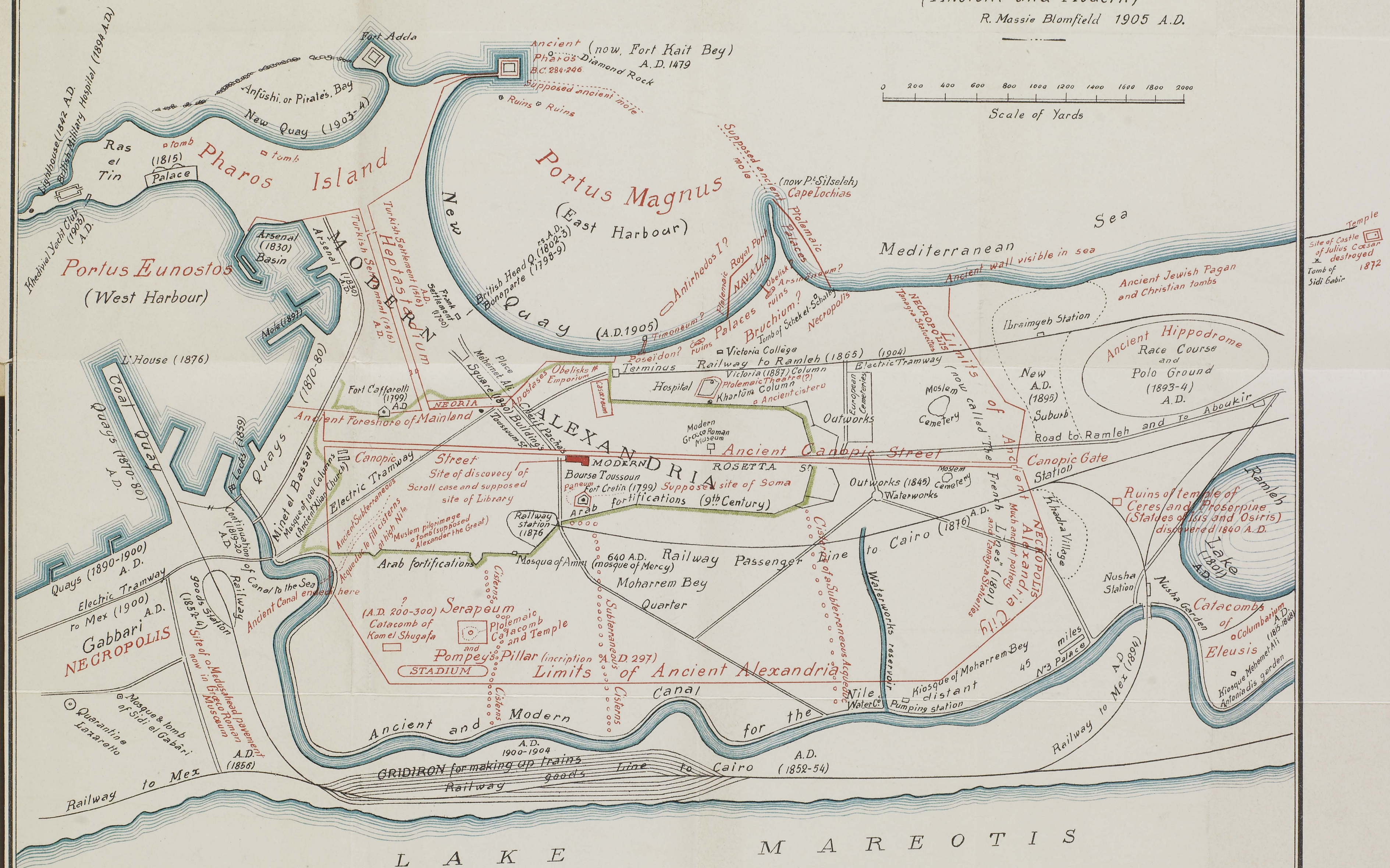
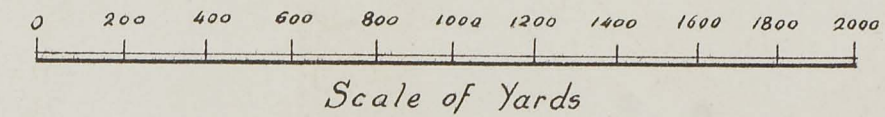
*Cette première édition, rédigée à la hâte n'est sans doute pas sans défauts, je ne souhaite davantage que d'être obligé de la refaire au plus tôt, poussé par le développement du Musée, par de nouvelles découvertes et par l'intérêt croissant des visiteurs.*

E. BRECCIA.





*R. Massie Blomfield 1905 A.D.*







# INTRODUCTION

---

Lorsque, vers le commencement du XIX<sup>me</sup> siècle, Mohammed-Aly conçut l'idée de faire renaître à une prospérité nouvelle la ville fondée par le Conquérant Macédonien, celle-ci, réduite tout au plus à 5.000 ou 6.000 habitants, sommeillait sur l'étroite langue de terre qui, au cours des siècles, s'était formée sur l'emplacement de l'ancien heptastade.

Là où la ville des Ptolémées avait mené sa vie de magnificence, de splendeur et de gloire, la ruine et la mort régnaient en maîtresses depuis de longs siècles. Là où le soleil, brillant dans la profondeur bleue du ciel, avait fait éclater les ors, les bronzes et les marbres, il n'y avait guère, hélas ! qu'un immense cimetière dormant dans la tristesse d'un silence infini. Qu'était devenu le bruit de cette ville où « personne ne restait oisif » où tant d'artistes, de poètes, de philosophes, de critiques avaient exercé leur intellectualité raffinée et décadente, où l'amour de l'argent égalait seul celui des plaisirs, où les femmes étaient aussi belles que peu farouches ?

Rien n'était plus ! Partout régnait la tristesse des choses mortes. Au fur et à mesure que la ville se retirait et se contractait, pour ainsi dire, les nécropoles

— qui, en dehors de l'enceinte primitive, s'éten-  
daient auparavant à l'orient et à l'occident — avaient  
occupé presque en totalité le sol anciennement habité.

Par-ci, par-là, un palmier solitaire laissait flotter, aux  
caresses des vents du nord, sa chevelure abondante  
au-dessus de son long corps nu. Superbes et tristes,  
l'Aiguille de Cléopâtre et la « Colonne de Pompée »,  
tels deux géants ayant survécu au désastre immense,  
se regardaient de loin et se disaient mutuellement  
leur chagrin séculaire.

Dans le Grand Port, qui avait donné abri aux plus  
puissantes flottes de l'époque hellénistique, et dans  
l'Eunostos, s'achevait l'œuvre lente mais sûre de l'enli-  
sement des quais et de l'envahissement des sables, car  
tout était oisif et abandonné.

Il fut donc donné au grand Méhémet-Aly de res-  
susciter une morte. Son génie, joint à sa courageuse  
initiative, y réussit bientôt. Le curage et la réfection du  
canal Mahmoudieh en 1819, comme aussi les travaux  
entrepris dans l'Eunostos, ne tardèrent pas à rappeler  
vers Alexandrie une grande partie du commerce, qui  
l'avait rendue si célèbre dans l'antiquité. La population  
européenne profita de la libérale hospitalité de ce prince  
éclairé et s'y établit chaque jour plus nombreuse. La  
mort, à son tour, fut chassée par la vie, si bien que les  
pauvres 5.000 âmes qui peuplaient la ville à l'aurore du  
siècle, avaient décuplé plusieurs fois au moment de  
l'occupation anglaise en 1882. Dès lors, c'est à pas de  
géant que les développements se font dans tous les  
domaines, économique, démographique, topographique.



On a accusé les Alexandrins d'aujourd'hui d'avoir méconnu et méprisé tout ce qui leur restait de tangible de la gloire des anciens, car il est notoire qu'avec la fiévreuse activité qu'ils déployaient dans des œuvres de nivellement et en édifiant sans cesse de nouvelles constructions, ils cassent ou ils enfouissent, à jamais peut-être, des monuments aussi nombreux qu'ils sont précieux. Cet état de choses a fait le malheur de deux générations d'archéologues et d'historiens, mais, en dépit de tous ces vandalismes, il y a encore des choses très intéressantes à voir dans la ville des Ptolémées. Rien n'est plus faux que la légende qui veut qu'Alexandrie n'ait « rien à montrer » ; elle est née du fait que, par sa position, Alexandrie est un point d'arrivée et un point de départ. Le touriste arrive en Egypte empressé de voir les Pyramides et les ruines grandioses de la civilisation pharaonique dont la description a exalté son imagination dès son enfance... Au retour, c'est un autre sentiment. Il a la nostalgie du *home* ou la hâte de voir d'autres pays. Pour lui, Alexandrie n'est plus qu'un port ! Mais il n'aura eu qu'une idée incomplète de la merveilleuse histoire de ce pays cent fois mort et cent fois ressuscité, il partira avec une regrettable lacune dans la série de ses sensations et de ses connaissances. Nous espérons le démontrer.

---



# LA VILLE MODERNE

---

E non il flutto del deserto urtante  
e non la fuga dei barbarici anni  
valse a domare quella balda figlia  
del greco eroe.

Alacre industrie a la sua terza vita  
ella sorgea, sollecitando i fati.

CARDUCCI, *Odi Barbare*,  
*Alessandria*.

POPULATION. — D'après les derniers recensements, la population d'Alexandrie se monte au chiffre de 400.000 habitants. Pour les éléments et les nationalités qui la composent, on peut dire, *mutatis mutandis*, que les conditions de l'époque gréco-romaine s'y reproduisent, car, aujourd'hui même, on peut définir Alexandrie une ville cosmopolite. Parmi ses habitants, on compte presque 70.000 étrangers, dont environ 30.000 sont Grecs, presque autant, Italiens, plusieurs centaines, Français, Anglais et autres sujets britanniques (Maltais), Autrichiens, Allemands, Syriens, Arméniens ; il y a aussi un certain nombre de Turcs, de Suisses, d'Espagnols, d'Américains, d'Indiens, de Barbarins, de Marocains, de Russes.

Au point de vue de la religion, la variété n'est pas moindre. La grande majorité est, naturellement, musulmane, mais il y a aussi beaucoup de catholiques de différents rites, beaucoup d'orthodoxes, de protestants et d'israélites.

On pourrait penser que cette variété de races, de langues, de religions, de mœurs ne devrait pas constituer une ville dont les qualités les plus essentielles sont la tolérance et le respect réciproque, la concorde, la paix. Mais, tout au contraire, la ville d'Alexandrie peut servir à démontrer que beaucoup de préjugés et de haines de races, beaucoup de chauvinisme, beaucoup de fanatisme religieux peuvent s'atténuer, disparaître même, lorsqu'une race ou une nationalité a l'opportunité de vivre au contact quotidien d'autres races et d'autres nationalités, et peut apprendre que chacune de celles-ci a des qualités qu'il faut apprécier, des défauts qu'on doit tolérer.

Un incident malheureux arrive-t-il à l'une des colonies, qu'il est considéré comme un malheur pour toutes les autres, lesquelles s'efforcent d'y parer avec une solidarité touchante. Chacun y garde ses idéalités politiques, sociales et morales, mais tous respectent celles des autres et personne ne clame que les siennes sont les meilleures, les plus belles et qu'elles doivent gouverner le monde.

Telle est, en somme, la condition admirable de la vie à Alexandrie pour ce qui a trait aux rapports sociaux de ses habitants. Il est bien évident que, parmi les colonies les plus nombreuses, il y a des éléments qui laissent à désirer, mais hâtons-nous d'ajouter, à la louange de la ville, qu'en proportion du chiffre de ses habitants, les crimes commis à Alexandrie sont inférieurs en nombre et moins graves en qualité que ceux perpétrés dans d'autres villes ayant un nombre égal d'habitants ;

on peut même affirmer qu'il est rare de trouver une population aussi tranquille, aussi laborieuse, aussi tolérante que celle de la ville d'Alexandrie.

ORGANISATION ADMINISTRATIVE. — La ville d'Alexandrie, qui est le siège d'un gouverneur, est administrée, depuis 1890, par une commission municipale de 28 membres, dont 8 sont nommés par le gouvernement, 6 sont membres de droit par les fonctions élevées qu'ils occupent, 6 sont élus par le collège général des électeurs (c'est-à-dire par tout citoyen payant un minimum de 75 livres égyptiennes de loyer par an), 3 sont élus par le collège des importateurs, 3 par celui des exportateurs, 2 par les propriétaires. Il n'est pas admis, dans la Commission municipale, plus de 3 membres élus d'une même nationalité. La présidence de la Commission revient de droit au gouverneur de la ville. La Commission se divise en plusieurs comités qui veillent à la bonne marche et au développement des différents services ; elle nomme aussi une Délégation, qui est son organe administratif et exécutif permanent. La Délégation est composée de 7 membres, plus le vice-président de la Commission, qui en est membre de droit et qui la préside. La direction et la surveillance de tous les services est confiée à un Administrateur qui assiste à titre consultatif aux séances de la Délégation, de la Commission et des Comités.

CLIMAT, HYGIÈNE, CONFORT. — Dans l'antiquité, Diodore, Strabon, Ammien Marcellin, Quinte Curce et Celse ont vanté la salubrité du climat d'Alexandrie. On

a, en général, de nos jours, une assez mauvaise opinion de son climat, mais on a tort de perdre de vue que si les vents du nord et du nord-ouest y dominant et que si une grande humidité en constitue, du moins de Juillet à Décembre, une des caractéristiques essentielles, ces inconvénients sont mitigés par des avantages d'une importance capitale. Nous voulons parler de la grande stabilité thermique, puis de son air incomparablement pur. Des observations météorologiques des années 1904 et 1905, on déduit que la température moyenne du mois le plus froid (janvier) est de 12 degrés et celle du mois le plus chaud (août) de 24, 77 ! La température minima moyenne s'est maintenue, dans les deux années précitées, au-dessus de huit degrés et le maximum a été de très peu supérieur à 31 degrés, Il pleut rarement à Alexandrie et presque exclusivement en novembre, décembre et janvier (de 4 à 7 centimètres de pluie totale par mois) ; dans les autres mois, il n'y tombe guère que quelques gouttes.

Le *Khamsin* est un vent du désert très chaud, dont on se fait une idée exagérée et qui ne souffle chaque fois que 2-3 jours généralement, surtout vers l'équinoxe du printemps.

Depuis que la Compagnie des eaux a installé de nouveaux filtres, l'eau servie ne présente plus le moindre danger et est au contraire si pure qu'elle peut soutenir la comparaison avec les meilleures eaux potables connues. La Municipalité fait des efforts constants pour améliorer d'une façon effective les conditions hygiéniques de la ville. Beaucoup de travaux d'assainissement

ont été exécutés, beaucoup d'établissements insalubres détruits, une surveillance rigoureuse est exercée sur toute maladie infectieuse et est combattue sans merci, de telle sorte que le pourcentage de la mortalité est en diminution constante. Durant les quinze dernières années, celle-ci s'est réduite pour la période 1901-1905 à 32, 3 ‰ pour les indigènes et à 16 ‰ pour les étrangers.

Alexandrie offre à ses visiteurs des promenades aussi pittoresques que variées, des agréments de grande ville, comme courses de chevaux, sports, théâtres, concerts, conférences ; elle possède également des hôtels de tout premier ordre.

EDILITÉ. — On ne saurait guère affirmer que nos ingénieurs et nos architectes modernes aient égalé Dinocrate pour faire d'Alexandrie une ville monumentale ; on est plutôt forcé d'avouer que la plus grande partie des bâtiments publics et privés accusent un goût plutôt médiocre ! Quelques tentatives isolées feraient pressentir que le sentiment du beau commence à pénétrer la masse même des esprits les moins cultivés ! Les nouveaux parcs et le grand quai du port-est contribueront certainement à rehausser la beauté de la ville. Le faubourg de Ramleh du reste, bien que s'étant développé trop rapidement sans plan préconçu, possède parmi de nombreuses villas dispersées sous les palmiers, qui ne lui font rien perdre de son pittoresque, plusieurs propriétés grandioses entourées de jardins superbes.

COMMERCE. — Le commerce du port d'Alexandrie s'est accru dans des proportions énormes au cours de ces dernières années. Le tonnage total des vapeurs en 1905 a atteint 3.295.000 tonneaux et la progression se maintient constante. Le commerce d'exportation constitué principalement par le coton, n'est pas moins considérable. Cet énorme mouvement du commerce nécessite chaque jour de nouveaux travaux pour améliorer le port et, en réalité, on construit sans cesse de nouveaux quais, on élargit l'avant-port et on est en train de créer une nouvelle passe navigable, par tous les temps et pour les navires de plus fort tonnage, à leur entrée comme à leur sortie.

VIE INTELLECTUELLE. — En outre de nombreuses écoles primaires et secondaires de toutes nationalités et des écoles d'arts et métiers, Alexandrie possède une Université populaire libre où l'on donne des cours de langues modernes et des séries de conférences sur tous les sujets qui peuvent intéresser et développer une culture supérieure. Un conservatoire de musique, très fréquenté, tente, avec succès, de propager le goût de cet art parmi le peuple. La ville peut s'enorgueillir de posséder une Bibliothèque d'environ 11.000 volumes, un Musée archéologique, dont l'importance augmente chaque jour, et une galerie de tableaux cédée dernièrement à la ville par feu M. Friedheim. Une Société archéologique, qui compte environ 130 membres, contribue pour beaucoup à réveiller l'intérêt des Alexandrins pour la gloire passée de leur ville. Elle fait exécuter



des fouilles, donne des conférences, organise des excursions et publie enfin un Bulletin archéologique. A côté de nombreux journaux politiques quotidiens, édités en toutes langues, comptant, quelques-uns, jusqu'à 2 décades, il y a des revues scientifiques et littéraires, bimensuelles ou mensuelles. Souvent, celles-ci n'ont duré que ce que durent les roses, mais leur apparition incessante démontre qu'elles répondent à un besoin intellectuel de la population.

---

## VISITE A LA VILLE MODERNE

---

La vaste place rectangulaire qui porte le nom du fondateur de la prospérité d'Alexandrie, le grand Méhémet-Aly, forme le centre de la ville moderne, qui a atteint et, peut-être même, dépassé les limites topographiques de l'ancienne. Au milieu de la place, se trouve le monument que la ville lui a érigé. Cette belle statue équestre en bronze signée Jacquemart, a été fondue à Paris ; la base est en marbre de Carrare. A l'ouest de la place, s'étend le quartier dit du Midan (Bazar arabe) et la rue Franque qui mène au port, à la baie d'Anfouchy, à l'ancienne nécropole du même nom et au palais de Ras-el-Tin, résidence d'été du Khédive. Sur le côté sud de la place Méhémet-Aly, on remarque

le Palais de Justice et quelques beaux immeubles tels que celui de M. Primi, la Galerie Menasce, celui où siège la Banque Ottomane, et enfin, dans un style moresque, celui où siège le Banco di Roma. L'interminable rue des Sœurs qui débouche sur ce côté de la place et que suit une double ligne de tramway sur toute sa longueur, conduit à Minet-el-Bassal (où sont les grands dépôts de coton, de bois et de céréales), à la gare des marchandises de Gabbari et au faubourg du Mex. En face le Caracol Labbane, se détache la ligne qui va jusqu'au Port. Au sud-est, à quelques pas de la place Méhémet-Aly, il y a le square et l'église Ste-Catherine. Non loin de celle-ci, l'Hôtel Abbat, l'église patriarcale grecque-orthodoxe, le siège de l'archevêque catholique. Sur le côté nord de la place Méhémet-Aly, on remarque l'Okelle Monferrato et plus loin le S. Mark Building. La Bourse bâtie sur les plans de l'architecte Mancini se trouve entre la rue Chérif Pacha et la rue Tewfick et occupe tout le côté Est de la place.

Il y a, dans la rue Chérif Pacha, quelques constructions remarquables dont les rez-de-chaussée sont occupés par de riches et élégants magasins et de nombreux bureaux de banques ou de Sociétés commerciales. Lorsqu'on a creusé les fondations des maisons qui bordent cette rue, on a retrouvé et, malheureusement, on a démoli ou caché à jamais les ruines de plusieurs monuments de l'ancienne ville. Des fondations de l'Okelle Adib (à l'angle de la rue Chérif et de la rue de l'ancienne Bourse) on a retiré la grande statue, en marbre, de Sarapis qui se trouve exposée au Musée (salle XVI).

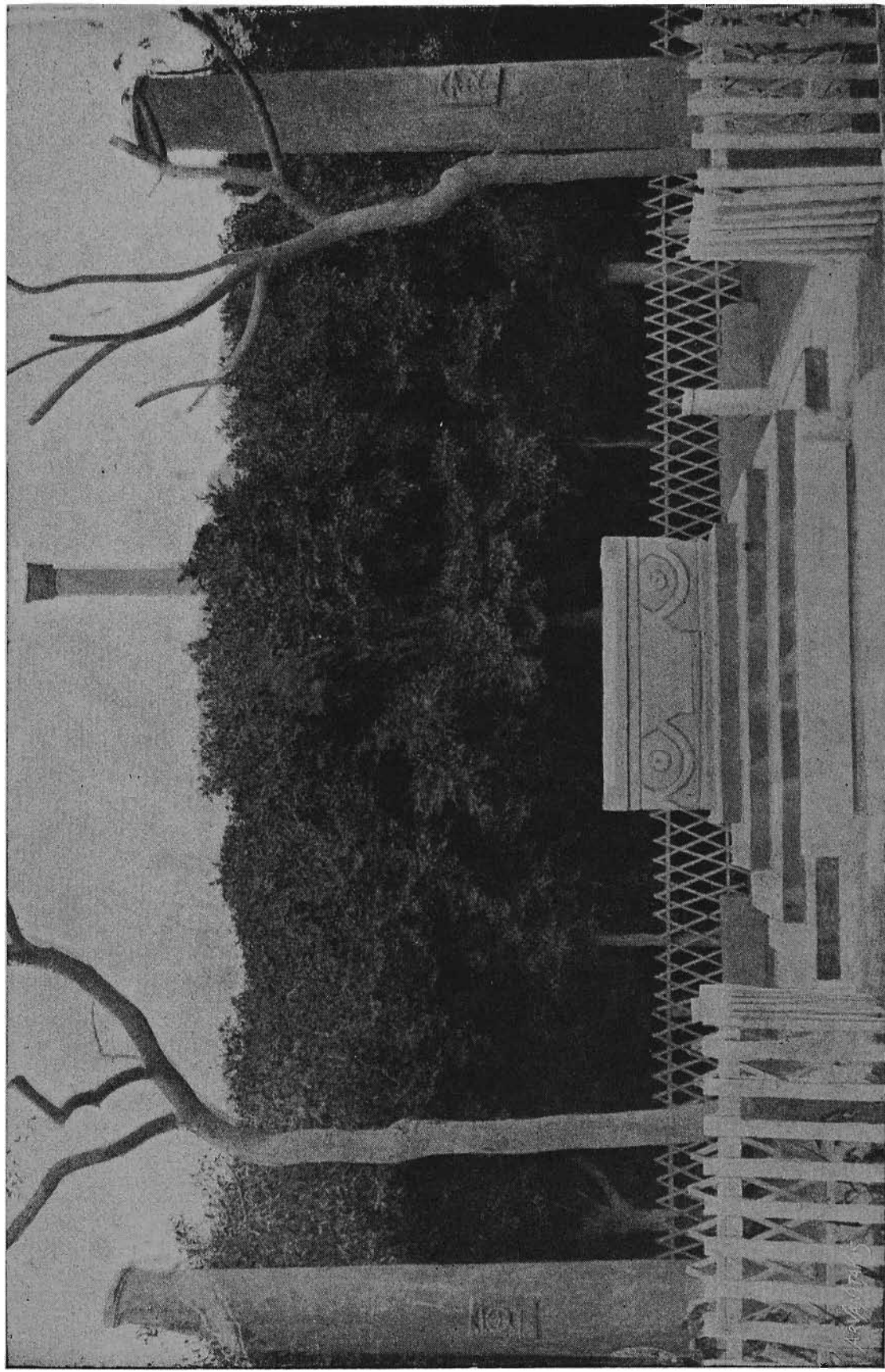
A l'extrémité de la rue Chérif se trouve un carrefour. En face de soi, on a la rue de la Gare du Caire qui conduit aussi au quartier de Moharrem-Bey et au Canal Mahmoudieh, à droite, la rue Metualli, à gauche, la rue de Rosette.

Ces deux dernières suivent avec beaucoup d'approximation l'ancienne avenue longitudinale ou rue Canopique qui se terminait par la porte de la Lune, à l'occident, par la porte du Soleil, à l'orient. Dans les fondations de la «Bourse Toussoun» (bureaux Cook) on a retrouvé, en 1886, les ruines d'un temple gréco-égyptien dédié à Osorhapis à Isis et au roi Ptolémée Philopator et à sa femme Arsinoé. On se dirige du côté de la rue Sidi Metualli si on veut aller à la colonne dite de Pompée (Serapeum) et aux hypogées de Kom-el-Chogafa. A une centaine de mètres, en suivant la rue de Rosette, on rencontre la rue Nebi Daniel. On croit que la Mosquée Nebi Daniel, vis-à-vis le consulat de France, couvre l'emplacement où se trouvait et où, selon la conviction de beaucoup de personnes, doit encore se trouver la tombe d'Alexandre le Grand. La colline qui s'élève sur la droite de la rue de la porte Rosette est connue sous le nom de Kom-el-Dick et correspond à l'ancien Paneum qui était un parc monumental. Au pied de cette colline on a trouvé la statue colossale d'Hercule, actuellement au Musée. La rue canopique était flanquée, dans toute sa longueur, par de beaux portiques ainsi que par des temples et de riches palais, dont les colonnes et les débris sont cachés sous les palais modernes et dont on voit même quelque vestiges jetés dans les rues latérales.

Parmi les constructions modernes ont peut signaler le théâtre Zizinia, le New Khedivial Hotel et le joli palais du Comte Zogheb, actuellement siège du Tribunal indigène. Plus loin, le Palais Municipal, au nord duquel est situé le Musée, dans la rue du même nom.

Si, allant jusqu'au bout de la rue Rosette, on tourne à gauche en suivant la ligne du tramway, on parvient aux jardins publics de la rue d'Allemagne, dans le sous-sol d'une partie desquels on peut visiter la belle citerne el-Nabih, à trois étages. Au milieu des jardins, est le monument dressé en l'honneur de Nubar Pacha, ministre des Affaires Etrangères sous le Khédivé Ismail et président du conseil des Ministres et Ministre de l'Intérieur sous Tewfick, qui a beaucoup contribué à européaniser l'Egypte. Sur la place Saïd on a érigé, par les soins du Dr Schiess Pacha, une grande colonne en granit rose d'Assouan, trouvée dans une propriété avoisinante des Barons de Menasce.

La colonne devait appartenir à une grande construction du quartier royal de l'époque ptolémaïque, ainsi que le chapiteau en granit verdâtre qui la surmonte. Il y a à côté du socle deux statues de Sechmet, déesse de la guerre, à tête de lionne. La colline sur laquelle s'élèvent les édifices et le jardin de l'hôpital du Gouvernement doit recouvrir les ruines d'importantes constructions ptolémaïques et romaines et peut-être même du Théâtre. Le jardin mérite une visite parce qu'on y trouve un ancien sarcophage en granit, flanqué de deux belles colonnes avec reliefs chrétiens, provenant, semble-t-il, de l'ancienne église de St. Théonas. Le



**Jardin de l'Hôpital du Gouvernement. — Colonne Victoria**



sarcophage ainsi que les colonnes ont été placés là par les soins de l'ancien directeur de l'Hôpital indigène, le Dr Schiess Pacha qui a également érigé, en souvenir du jubilé de la reine Victoria, la colonne en marbre blanc qu'on observe sur le sommet de la colline. On jouit en cet endroit d'une vue superbe sur la mer et sur la ville. Si on se tourne vers le nord, on a, à droite, les différents faubourgs de Ramleh, à gauche et derrière, toute la ville, de la porte Rosette au Mex, en face, l'immense plaine de la mer d'une beauté saisissante sous la luminosité intense d'un ciel toujours bleu, à ses pieds, le nouveau quai, travail colossal qui a enrichi la ville d'une promenade splendide, qui offre les conditions favorables pour pouvoir l'orner de palais, de rues et de monuments qui constitueront, espérons-le, un hommage à l'art et à l'esthétique.

Le nouveau quai ceint l'ancien port (Portus magnus) du Cap Lochias (nord-est) au Phare (nord-ouest) et nous savons que cet emplacement était peuplé de merveilleuses constructions qui faisaient l'orgueil d'Alexandrie. Voici la description de cet endroit que nous a laissée Strabon qui a visité la ville quelques dizaines d'années avant Jésus-Christ.

« En entrant dans le grand port, on a, à droite, l'île et la tour du Phare ; à main gauche sont les rochers et le cap Lochias, sur lequel s'élève un palais royal ; plus avant et du même côté on trouve les palais intérieurs, contigus à celui du Lochias et contenant nombre de lieux de plaisance d'une construction variée, et des jardins ; au-dessus, on voit un port creusé de main d'homme et clos servant à l'usage particulier des rois ;

en avant est située une petite île appelée Anthirrodus (*aujourd'hui disparue, mais on peut la retrouver sous les eaux les jours de grand calme*) où se trouvent un palais et un petit port ; elle est ainsi nommée par comparaison avec Rhodes. Au delà s'élève le Théâtre ; puis on trouve le Posidium, espèce de coude qui s'avance dans la mer à partir de ce qu'on nomme l'Emporium, et sur lequel est bâti un temple de Neptune. Antoine prolongea ce coude jusqu'au milieu du port au moyen d'une chaussée, et construisit à l'extrémité une maison royale qu'il surnomma Timonium. Plus loin le Caesareum (*jusqu'à la fin du XIX siècle, il y avait, à quelques pas au N. O. de la gare du tramway de Ramleh, deux obélisques appelés les aiguilles de Cléopâtre et qui auraient fait partie de l'édifice et qu'on a laissé partir l'un pour New-York, l'autre pour Londres*), l'Emporium (*le marché*) et les Apostases (*magasins*) et les Neoria ou Navalía (*chantiers de la marine*) jusqu'au môle heptastade. »

En redescendant la rue d'Allemagne que l'on suit jusqu'à la rue Missalla et qu'on prend pour se rendre à la gare de Ramleh, on trouve, en face de celle-ci s'allongeant dans la direction de l'Ouest, le Boulevard de Ramleh, qui aboutit dans le voisinage de la place Méhémet-Aly d'où nous sommes partis, et qui possède quelques maisons remarquables.

---

## FAUBOURGS, PROMENADES, JARDINS

---

RAMLEH. — Une course en tramway à travers Ramleh, est chose agréable (prendre en allant la ligne dite du Palais et revenir par l'autre ; monter sur l'im-



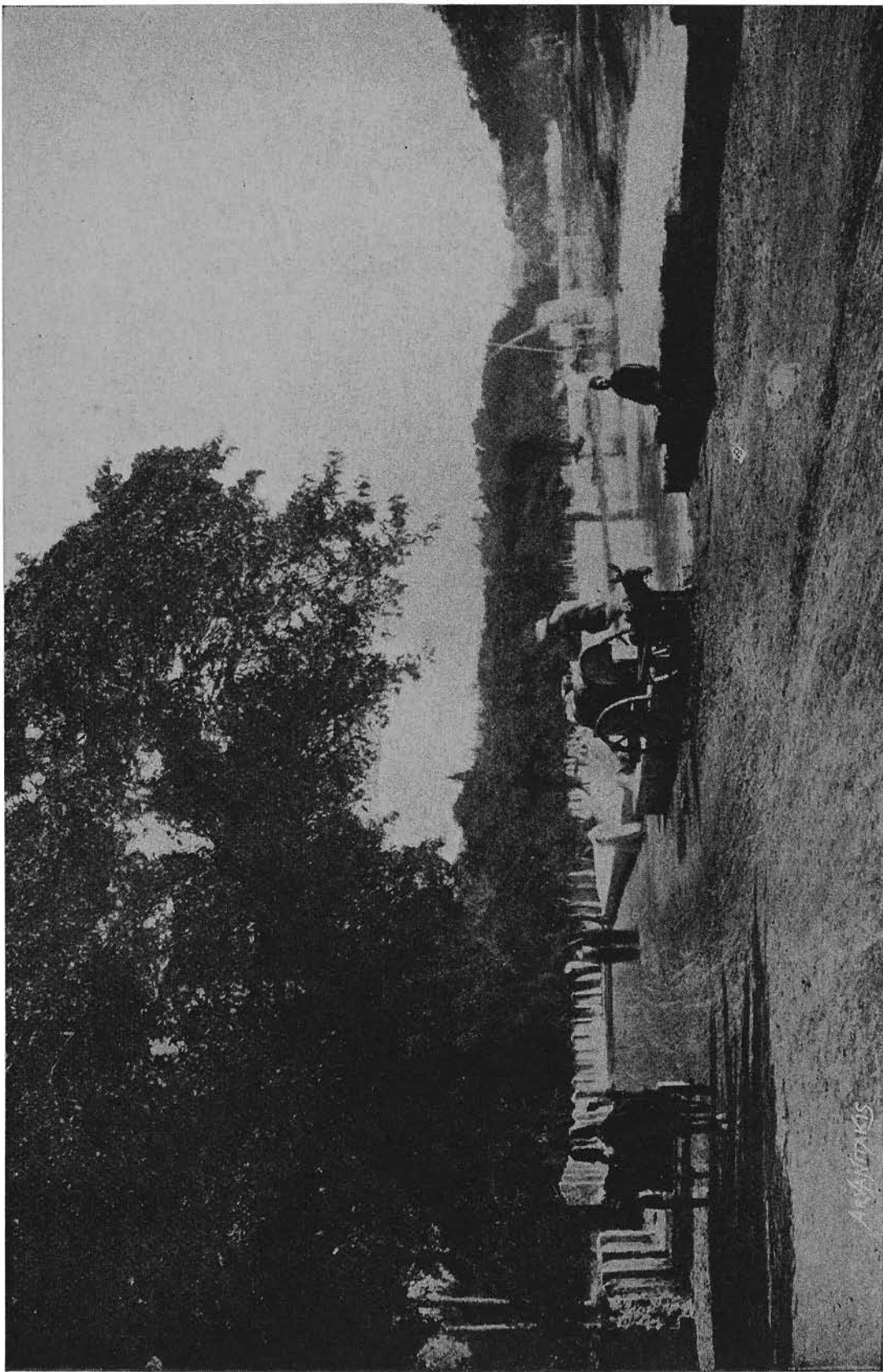
périale s'il n'y a pas trop de vent). Avant d'arriver à la gare dite du « Camp de César » on a, à droite, les cimetières européens modernes ; sur l'esplanade, à gauche, la nécropole dite de Chatby, une des plus anciennes d'Alexandrie. Elle a été explorée par le Musée en 1904-1905 (voir Musée salle XX-XXI). Après la gare du « Camp de César » viennent celles d'Ibrahimiéh, du Sporting Club (vue à droite sur le champ de courses) de Cléopâtre, de Sidi Gaber (gare de départ des trains pour Aboukir) de Carlton Hotel, de Bulkeley (villa Alderson, entrée gratuite), Fleming, Bacos, San Stefano (Hotel Casino, Etablissements de bains ; musique tous les jours en été).

Cette promenade d'Alexandrie à San Stefano, on peut la faire aussi en voiture. On sort par la rue de la Porte Rosette en suivant une rue parallèle à la ligne du tramway, rue flanquée de jardins et de villas. Pendant toute l'année, l'après-midi, il y a, sur cette promenade, un va et vient incessant de voitures, d'automobiles, de chevaux, de bicycles, etc. En face d'Ibrahimiéh, à droite de la route, on a le village de Hadra, sur l'emplacement de l'ancien faubourg Eleusis. Près du lac de Hadra existaient jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle les derniers restes du célèbre temple Telesterion, temple consacré à la célébration des mystères éleusiniens, bâti par Ptolémée II.

CANAL MAHMOUDIEH. — Une promenade que le touriste ne doit manquer pas de faire est celle du « Canal Mahmoudieh » jusqu'au jardin public de Nouzha. On

peut même visiter, un peu plus loin, le jardin Antoniadis qui renferme un hypogée d'époque romaine. Une superbe allée se détache de la rue d'Aboukir (en face de l'entrée des cimetières européens et allant jusqu'au Rond-Point (établissement de la Compagnie des eaux). De là, d'autres allées se détachent et vont jusqu'au canal Mahmoudieh, soit du côté de Moharrem-Bey, soit du côté de Hadra (on peut aller par Moharrem-Bey et revenir par Hadra). La route qui longe le canal est parsemée de riches villas et offre une idée exacte, ainsi qu'une vue pittoresque, du paysage égyptien. Des arbres gigantesques se dressent sur les bords de la route qui longe le canal parcouru sans cesse par des barques que surmontent deux immenses voiles blanches. Le silence qui règne sur ce canal, la vue sur l'immense et calme plaine du lac Mareotis, font de ce lieu une promenade dont le souvenir ne s'efface jamais

JARDIN NOUZHA. — Du Rond-Point on arrive en une vingtaine de minutes au Jardin Nouzha, propriété de la ville destinée à devenir prochainement un des plus agréables rendez-vous des Alexandrins. La superficie du jardin comprend environ 30.000 m<sup>2</sup> ; il avait été aménagé comme parc par le Khédive Ismaïl, mais il ne restait plus guère que des vestiges de ce qu'il était à l'époque où ce Khédive régnait, tout ayant été abandonné. Ce n'est que dernièrement que la Municipalité a pris l'heureuse initiative de transformer à nouveau le jardin et de lui rendre sa beauté primitive. La position, le paysage, la magnificence de la flore



CANAL MAHMOUDIEH



méridionale qui peut s'épanouir ici dans toute sa splendeur, le goût avec lequel on a distribué d'un côté les petits bosquets et de l'autre les espaces nécessaires aux réunions des grands et aux jeux des petits sans oublier le kiosque de la musique et les emplacements nécessaires aux pique-nique, ajoutent le confort occidental au suggestif du paysage oriental. Du point le plus élevé du jardin, on a une très jolie vue sur le lac de Hadra, la promenade de Ramleh et les faubourgs d'Ibrahimieh, Sidi-Gaber, San Stefano.

---



# LA VILLE ANCIENNE

---

Come la mia macedone corazza  
stia nel deserto e a barbari ed agli anni  
regga Alessandria.

CARDUCCI.

A l'époque d'Alexandre le Grand et de ses successeurs, l'architecture eut une tâche énorme et très importante à accomplir : la construction de centaines de nouvelles villes. Elle a accompli cette tâche d'une façon admirable suivant les règles déjà fixées au cinquième siècle après Hippodame de Milet, et qu'on avait employées dans les transformations de Rhodes et d'Halicarnasse. Pour la plupart des grandes villes nouvelles, Alexandrie fut le modèle.

Son plan avait été projeté par l'architecte de la cour d'Alexandre, Deinocrates (331 av. Jésus-Christ). La ville était traversée par des rues droites, qui se coupaient à angle droit, de telle sorte que les îlots de maisons étaient distribués en damier. Les cinq quartiers en lesquels la ville était divisée, étaient désignés par les cinq premières lettres de l'alphabet : A, B, Γ, Δ, E. Les deux rues principales, dont le point d'intersection se trouvait à peu près au milieu de la ville, étaient larges de plus de 100 pieds. Sous les rues passaient beaucoup de canaux et d'aqueducs. Un cinquième environ du

terrain de la ville était occupé par les édifices royaux, vaste ensemble de palais et de jardins. Dans cette partie d'Alexandrie, se trouvaient les tombeaux d'Alexandre et des Ptolémées, le Musée, la célèbre Bibliothèque, le Théâtre, l'Arsenal et les casernes pour la Garde Royale du Corps. Sur la grande rue principale qui allait de l'extrémité Est à l'extrémité Ouest de la ville (rue Canopique, aujourd'hui de Rosette et Sidi Metualli) se dressaient de nombreux temples, le Gymnase, le Palais de Justice. Sur la colline appelée à présent Kom-el-Dik, était un parc grandiose et monumental, le *Paneion*. Sur une colline au nord-ouest de la ville (sur le terrain environnant la colonne dite de Pompée), le Sarapeion. Aux pieds de celui-ci, du côté sud, était le stade. Probablement était aussi à l'intérieur de la ville, l'amphithéâtre dont nous parle l'historien Joseph. Une digue, l'Heptastadion, unissait la ville avec l'île de Pharos, qui lui faisait face. De la sorte, deux ports se formèrent, le grand port à l'Est (aujourd'hui délaissé) et l'Eunostos (le port actuel). Sur l'île s'élevait la célèbre Tour lumineuse « le Phare » œuvre de Sosstrate de Cnide. De vastes nécropoles s'étendaient à l'orient (Chatby-Hadra) et à l'occident de la ville (Gabbari-Wardian). De riches faubourgs (Eleusis-Nicopolis) prospéraient sur les collines de Hadra et de Ramleh. Au sud de la nécropole orientale, non loin d'Eleusis se trouvait l'Hippodrome.

Alexandrie était considérée à l'époque hellénistique comme la plus grande ville du monde civilisé et tenait la deuxième place au début même de l'empire, après que Rome l'eut surpassée.



Pour l'an 60 av. J.-C., Diodore nous donne le chiffre de 300.000 citoyens libres sur la base des listes officielles des habitants. Si on calcule les esclaves, on aura une population d'environ un demi-million. La population était des plus mêlées. « Grecs, Italiens, Syriens, Lybiens, Ciliciens, Ethiopiens, Arabes, Bactriens, Scythes, Indiens, Persans, dit Saint Chrysostome, affluaient dans cette ville que Strabon avait définie « réservoir universel » et le Juif Philon « plusieurs villes dans une ville. »

Les Alexandrins étaient renommés pour leur amour du travail et de l'argent, pour leur esprit impitoyablement moqueur, pour leur tendance aux nouveautés et aux révoltes, mais ils étaient aimables, hospitaliers et possédaient le don d'inspirer la sympathie. Ils aimaient la gymnastique, les spectacles et aussi toute forme d'éducation intellectuelle. Il suffira à ce propos de rappeler le Musée, le principal siège des études littéraires et scientifiques dans tout le monde hellénique après Alexandre le Grand et qui constitue le plus noble titre de gloire de la dynastie des Ptolémées. La fameuse Bibliothèque aurait compté, vers la moitié du troisième siècle avant Jésus-Christ, 400.000 rouleaux et à l'époque de l'incendie, pendant la guerre de César, 700.000 (1). L'antiquité n'en avait jamais vu de pareille.

---

(1) Il ne faut pas confondre ouvrage avec rouleau. Un rouleau comprenait un livre d'un ouvrage ou un ouvrage en un seul livre. Pour « Homère » il faut calculer 48 rouleaux, pour l'histoire de Polybe, 40. Et si on tient compte des ouvrages en plusieurs exemplaires, on voit que le chiffre des ouvrages doit être beaucoup moindre que celui des rouleaux.

Pour ce qui a trait au commerce, il est notoire qu'Alexandrie en a été le centre mondial pendant plusieurs siècles ; les principaux produits d'exportation étaient la verrerie, les cristaux, le papyrus, les vêtements de lin, les tapis, les parfums et les pommades, l'ivoire, les livres, le blé, les viandes salées, les esclaves et les jouets.

La beauté et la magnificence d'Alexandrie ont toujours produit une grande impression sur ses visiteurs comme aussi sur l'imagination des étrangers : elle était pourvue de tout ce que l'homme peut imaginer ou même désirer ; tous les biens, toutes les choses belles, tous les plaisirs... et, il faut l'ajouter, toutes les corruptions.

Les trois premiers Ptolémées, princes splendides et libéraux, dont le bon goût égalait la sagesse politique, tâchèrent de donner corps au projet du grand conquérant macédonien qui avait rêvé, dit-on, de faire d'Alexandrie le centre de son empire mondial. Ils bâtirent, sans compter, un nombre considérable de temples, d'édifices publics et de monuments et appelèrent à Alexandrie les meilleurs artistes de l'époque. Les querelles et les luttes intestines de la dynastie n'arrêtèrent pas le développement de la ville. On peut dire, au contraire, que, vers la moitié du premier siècle av. Jésus-Christ, lorsque les Romains s'immiscèrent dans les différends entre Cléopâtre et son frère et mari Ptolémée XIV, Alexandrie avait atteint le maximum de sa splendeur.

L'arrivée de César en Egypte à la poursuite de

Pompée lui porta le premier coup. César prit parti en faveur de Cléopâtre contre Ptolémée qu'il retint prisonnier, mais ce dernier, rendu à la liberté, sur la demande des Alexandrins ne tarda pas à se retourner contre lui. César, assiégé avec les siens dans le théâtre et une partie du Bruchium fit mettre le feu à ses vaisseaux. L'incendie s'étendit à la ville et ruina plusieurs édifices importants et une partie de la bibliothèque.

Après avoir été la maîtresse de César, Cléopâtre subjuguait Marc Antoine qui s'abaissa jusqu'à devenir l'esclave des caprices de cette femme voluptueuse. Antoine enrichi, à cette époque, Alexandrie de plusieurs monuments volés à d'autres villes de la Grèce. Lorsque Octavien Auguste (30 av. J.-C.) s'empara d'Alexandrie, il ne se borna pas à restituer ces monuments aux villes qui en avaient été dépouillées, mais transporta à Rome un riche butin de guerre. La ville, toutefois, n'eut à souffrir ni dans sa beauté extérieure, ni comme centre intellectuel. Au contraire, Auguste fit son possible pour en favoriser le développement et agrandit la ville en fondant le faubourg de Nicopolis ou Juliopolis (Chatby-Ramleh), où il institua des jeux quinquennaux en souvenir de sa victoire sur Marc Antoine et il fit bâtir un Amphitéâtre et un Stade.

Sous les premiers successeurs d'Auguste, Alexandrie fut déchue de son importance politique, mais elle n'eut, par contre, qu'à se louer de la bienveillance que les empereurs lui témoignèrent. On dit même

que les empereurs songèrent à diverses reprises à en faire leur capitale. C'est à Alexandrie que Vespasien, favorisé par l'appui des philosophes, fut proclamé empereur l'an 69 ap. J.-C. Son fils Domitien (81-96) visita lui même Alexandrie et s'occupa de questions littéraires et scientifiques avec les savants du Musée. A l'époque de Trajan, les Israélites qui habitaient la ville en grand nombre depuis sa fondation, et constituaient alors un tiers de la population, s'insurgèrent et leur révolte sanglante causa de nombreux dégâts. La paix ne revint que sous Adrien (117-138) qui visita Alexandrie par deux fois et l'embellit de son mieux. Il logea au Sérapeum et prit part, de même que Marc-Aurèle (161-180) après lui, aux disputes philosophiques et scientifiques au Musée. Commode (180-193) également visita la ville et lui témoigna peut-être quelque bienveillance. Septime Sévère (193-211) se rendit à Alexandrie en l'an 199 et octroya ou plutôt restitua aux citoyens une constitution municipale.

Avec Caracalla commença la chute progressive, mais irrémédiable, de l'ancienne reine de la Méditerranée. Cet empereur, pour se venger des sarcasmes dont les Alexandrins l'avaient gratifié, ordonna un massacre général de tous les jeunes gens qu'il avait réunis dans le Stade sous prétexte de les passer en revue. Il décréta aussi la dissolution de l'Académie, célèbre école philosophique qui tirait son origine d'Aristote. La lutte entre l'empire et Zénobie, reine de Palmyre, fut calamiteuse pour Alexandrie. Zénobie s'en empara en 269, puis, en 270, l'empereur Aurélien, après avoir défait Zénobie, pour

se venger d'une tentative d'indépendance que la ville avait essayé de faire, la saccagea et en détruisit la plus grande partie. Un massacre suivi d'une ruine encore plus épouvantable fut celui commandé par Dioclétien (294-5) lorsqu'il s'empara de la ville révoltée qui avait été assiégée pendant neuf mois.

Alexandrie devint un centre du christianisme naissant, mais la ville fut victime des persécutions que les chrétiens eurent à subir de l'empereur Dèce et de ses successeurs, des dissensions intestines entre les chrétiens eux-mêmes, soit de leur fanatisme après leur triomphe. En effet, l'empereur Théodose donna le coup de grâce au paganisme (379-395) en adoptant officiellement la religion chrétienne et il confia, au patriarche Théophile, la charge d'abolir le paganisme à Alexandrie. Celui-ci, avec une énergie impitoyable, sévit non seulement contre tous ceux qui se refusaient à embrasser la nouvelle religion, mais s'acharna aussi avec un fanatisme cruel et stupide à détruire les temples, à briser les monuments et les statues dans la beauté exquise desquels il ne voyait qu'une seule chose « le péché ».

Le théâtre et le temple de Dionysos, le célèbre temple du Sérapeum, ainsi que le chef-d'œuvre du sculpteur Briaxis, la statue de Sérapis furent entre autres détruits et incendiés. Naturellement, la ville s'appauvrissait chaque jour davantage, mais hélas ! le fanatisme est toujours trop aveugle pour être capable de raisonner. Le patriarche Cyrille compléta l'appauvrissement d'Alexandrie en chassant de la ville tous les israélites. Et

d'autres meurtres et d'autres vandalismes suivirent. La belle et célèbre Hypathia, adversaire dangereuse pour Cyrille, à cause de sa beauté, de son érudition et de son courage, fut lapidée par la populace en 415. Sous Justinien (527-565) toutes les écoles païennes furent fermées et la ville eut à subir un incendie ordonné par l'impératrice Théodora qui se vengea ainsi du refus qu'on lui fit de reconnaître, comme évêque, Théodose son favori.

En 619, le roi de Perse Chosroes s'empara d'Alexandrie mais ne molesta pas les chrétiens. Dix ans après, l'empereur Héraclius conquit de nouveau l'Egypte à l'empire, mais l'armée du Kalife Omar ne tarda pas à arriver dans ce pays sous le commandement du général Amr-Ibn-el-Ass (Amrou). Amrou assiégea Alexandrie et s'en empara, après 14 mois de siège, au mois d'octobre 641.

Il va de soi que ce qui pouvait rester des anciens monuments ne fut guère épargné ! Les Arabes choisirent comme capitale « Fostat » devenue ensuite le Caire, et la décadence d'Alexandrie devint plus rapide et plus profonde. La conquête des Francs et des Vénitiens, à l'époque des Croisades, d'une part, de l'autre, des tremblements de terre qui auraient causé un affaissement du sol (ceux du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle semblent avoir été particulièrement désastreux) achevèrent l'œuvre de destruction et d'abandon (1).

---

(1) Voilà l'impression que, déjà en 1483, la ruine de la ville faisait à ses visiteurs : « Introduits en ville, nous demeurâmes stupéfaits de ne voir de toutes parts que des ruines lamentables, nous ne pouvions revenir de notre étonnement en voyant des murailles si belles et si fortes entourer une ville si pauvre » (*Bernard de Beydenbach : Les Saintes Pérégrinations*).

La renaissance ne devait s'effectuer qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que nous l'avons exposé, par l'œuvre de Mohamed-Ali. Aucune autre ville de l'antiquité ne peut être comparée avec Alexandrie quant à la destruction ou à la dispersion de ses monuments. En dépit de son énorme production littéraire, les souvenirs même de ses édifices sont plutôt rares ou très imprécis dans la tradition écrite. Si nous connaissons un bon nombre de noms de temples, de palais, de monuments, il nous est presque toujours impossible de les identifier d'une façon précise ou d'en indiquer simplement sur le terrain, l'exact emplacement.

Il est certain que le sous-sol, malgré les destructions et les spoliations de toute nature, doit avoir gardé, à une grande profondeur, des restes importants, mais la rapidité fiévreuse du développement de la ville moderne sur l'emplacement de l'ancienne a empêché la science d'arracher, au silence des siècles, quantité de secrets qui subsistent dans l'histoire civile, dans l'histoire de l'art, comme aussi dans la topographie de la ville des Lagides. En réalité, encore de nos jours, beaucoup de monuments ont été cachés à jamais ou détruits par ignorance ou par esprit de spéculation, beaucoup de soi-disant amateurs n'ont été que des trafiquants et, de ce fait, quantité de collections ont été dispersées aux quatre coins du monde où, pour dire vrai, elles ne présentent plus aucun intérêt.

Ce qu'on a pu dès lors, sauver de la ruine totale ou de la dispersion est d'autant plus digne d'observation et d'étude. Notre Musée, bien que de naissance récente,

possède de nombreux objets très intéressants même pour de simples curieux ; aussi les tombes de Sidi-Gaber, celles du jardin Antoniadis, de Wardian et surtout la nécropole d'Anfouchi et l'hypogée de Kom-el-Chougafa, le Sérapeum attirent chaque jour davantage l'attention des savants et des touristes.

---

## LE SÉRAPEUM

---

La colline sur laquelle s'élève le superbe monolithe, connu sous le nom de Colonne de Pompée ou, plus exactement peut-être : colonne de Dioclétien (1) marque l'emplacement du Sérapeum, c'est-à-dire du temple dédié au culte de Sérapis.

Sérapis est une des créations politico-religieuses les plus géniales des premiers Ptolémées. Pour établir une certaine cohésion entre les Egyptiens et les Grecs, Ptolémée 1<sup>er</sup> pensa qu'il était nécessaire de créer une divinité qu'ils puissent tous honorer du même culte et il transforma le dieu égyptien Osor-Hapi en Sarapis (2),

---

(1) Selon les déductions de feu Dr Botti, ancien conservateur du Musée d'Alexandrie, la colonne actuelle aurait succédé à la *colonne de Sarapis* et aurait été l'œuvre de la dynastie théodosienne pour perpétuer le triomphe du christianisme. Comme au déclin du IV<sup>me</sup> siècle, le nouveau nom de l'édifice lui-même fut Arcadium, il y aurait lieu, selon Botti, de la nommer *Colonne d'Arcadius*.

(2) C'est l'idée courante jusqu'à présent, mais à vrai dire, le prof. Wilcken a démontré avec des arguments linguistiques que le nom



un dieu du monde souterrain, moitié égyptien, moitié grec, dont le culte ne tarda pas à envahir le monde gréco-romain et eut une vitalité extraordinaire. Les Hellènes le considérèrent toujours comme un Dionysos et les Egyptiens comme un Osiris, mais ces deux aspects se rejoignaient dans une essence dont l'énergie se trouvait ainsi doublée. Sérapis prit même place à côté d'Esculape comme dieu de la médecine et ses miracles attirèrent dans ses sanctuaires, mais surtout à celui de Canope, (Aboukir) des milliers de pèlerins.

A Alexandrie, on dressa à la nouvelle divinité un temple dont la magnificence et la splendeur n'étaient surpassées que par le Capitole seul.

Nous ne sommes guère renseignés sur la forme de l'édifice, mais nous savons qu'à la basse époque romaine on avait bâti une plateforme à laquelle on accédait par un escalier de cent degrés.

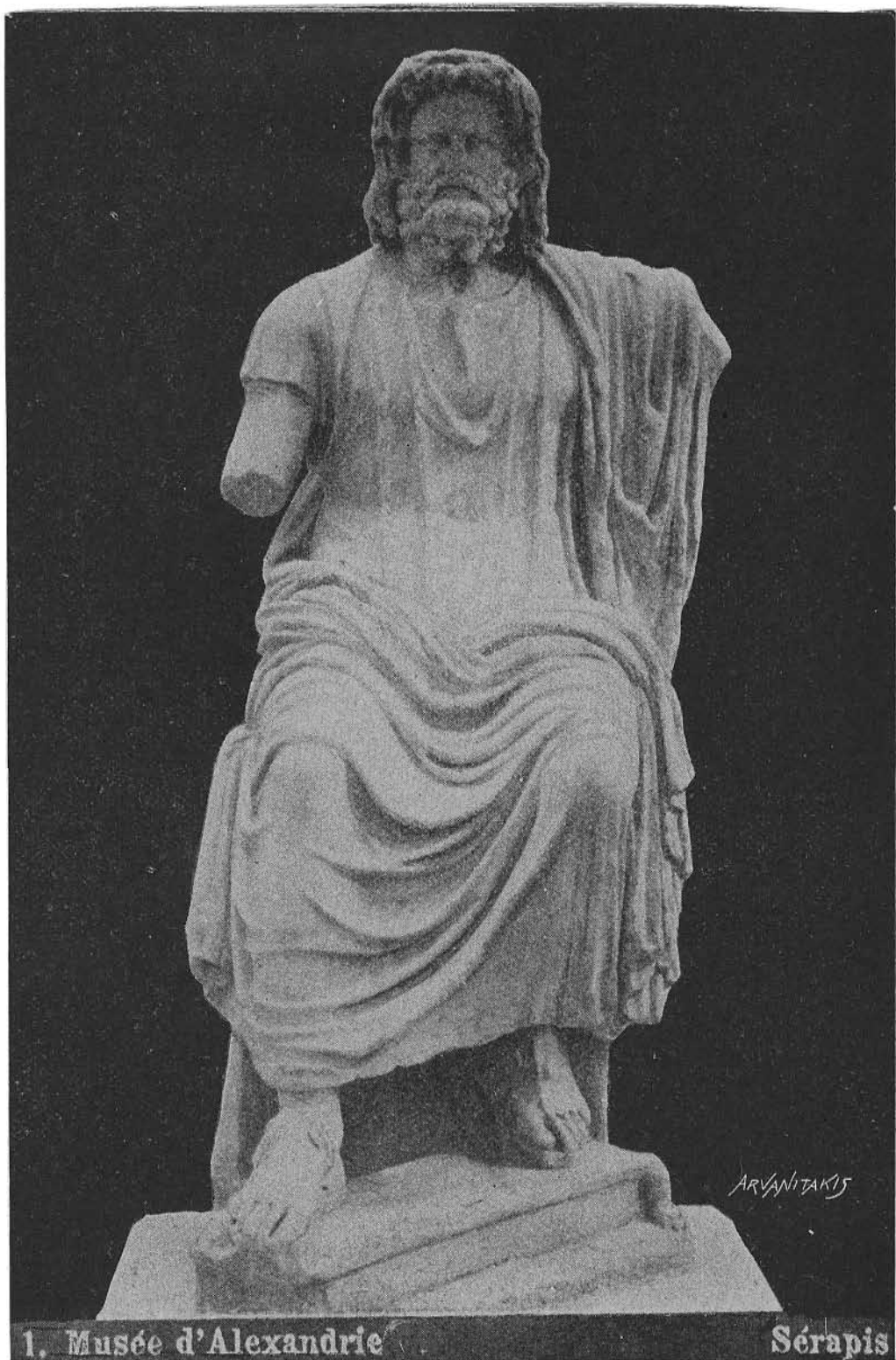
Le *temenos* ou enceinte sacrée comprenait, outre cet escalier monumental, des propylées, des portiques au milieu desquels se dressait la grande colonne.

Le vrai temple, le *ἱερόν* était en arrière dans le fond. Le *ἱερόν* renfermait la célèbre statue du dieu, chef-d'œuvre du sculpteur Briaxis. Le dieu était représenté assis sur un trône comme Pluton, tenant le sceptre et ayant à côté de lui Cerbère. Il était habillé du chiton

---

Sarapis ou Serapis, n'est pas dérivé d'Osor-Hapis, et que le dieu Sarapis, ainsi que nous le dit une légende bien connue, a été introduit en Egypte de l'étranger (la légende dit de Sinope) au commencement de l'époque hellénistique. Il n'aurait été identifié avec Osiris Apis que plus tard, et à l'identification doit avoir contribué la ressemblance du nom.

et de l'himation (voir fig.) qui reproduit la réplique du type de Sarapis, actuellement au Musée d'Alexandrie, v. aussi Salle XVI. n° 42 et 44). Une des caractéristiques pour reconnaître ce Dieu dont le portrait ressemble beaucoup à celui de Zeus, est le *modius*, ou *calathus* qu'il porte au-dessus de la tête et qui doit symboliser la fertilité de la terre à l'époque de la moisson. La figure de Sérapis était elle-même caractérisée par une extrême douceur d'expression, mêlée à une énergie pleine de mystère et de terreur. La statue originale de Briaxis était en bois recouvert d'or, d'argent et de pierres précieuses. En voici la description selon la reconstruction la plus récente. « La tête du dieu était légèrement inclinée sur l'épaule droite, la chevelure puissante formait une véritable crinière ; au-dessus du front jaillissaient cinq boucles épaisses de cheveux, qui retombaient ensuite droit en avant, presque jusqu'aux sourcils. Au-dessus de ces boucles, on en distinguait six autres retombant trois en avant et trois en arrière ; ces dernières recouvraient en partie un bourrelet circulaire, apparemment un bandeau, entourant le pied du modius sur le modius étaient figurés en relief trois oliviers l'un à droite, un autre par devant, le troisième à gauche, du bord supérieur pendaient peut-être quelques épis... La barbe était épaisse et bouclée et n'était pas partagée en deux moitiés symétriques..., les boucles de la barbe retombaient sur la gorge qu'elles recouvraient. La couleur de l'ensemble était un bleu noirâtre ; pour rendre visibles au moins certains détails, dans la semi-obscurité de la *cella*, il fallait évidemment les rehausser



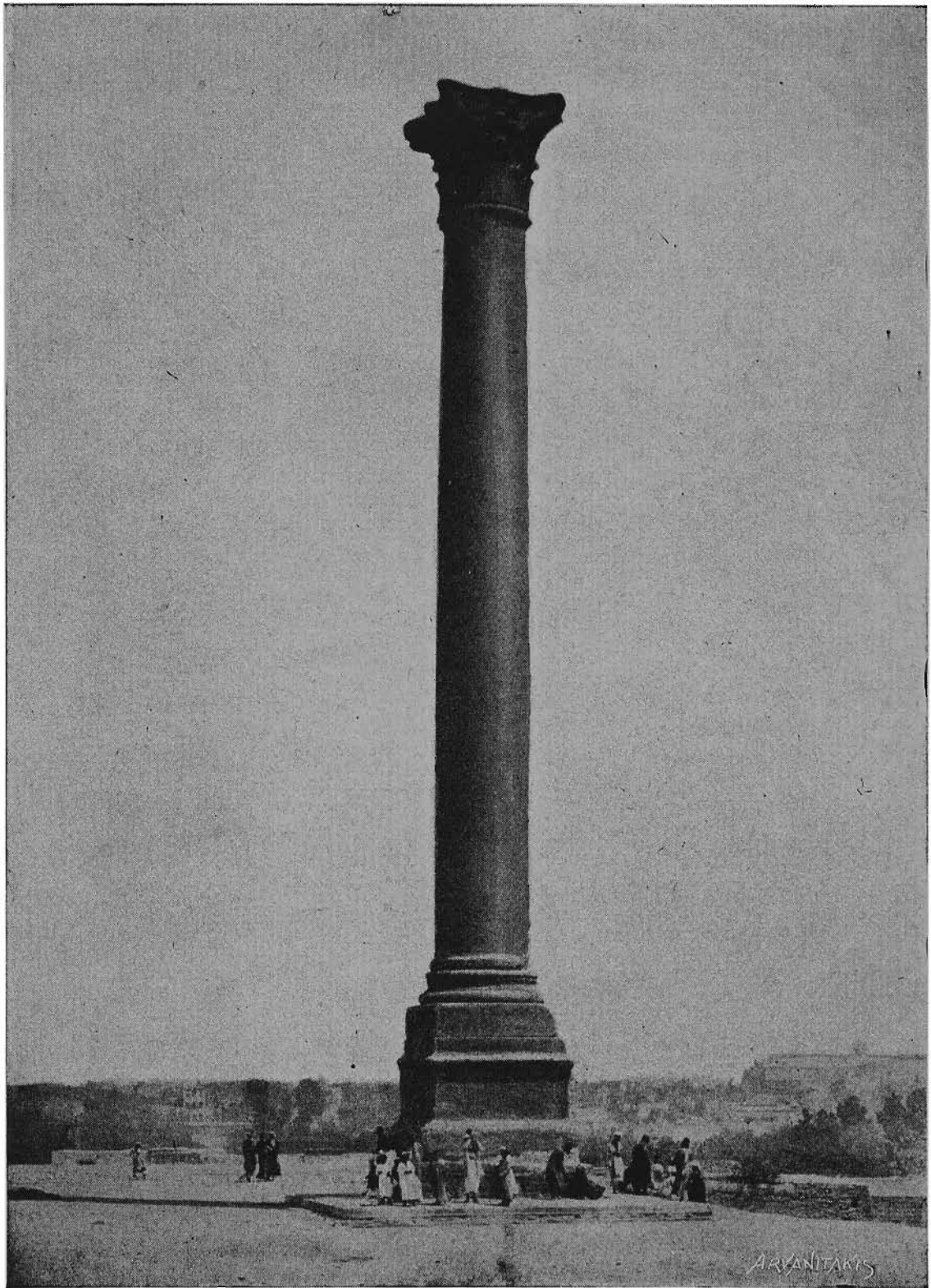


par une coloration plus claire ; les yeux étaient certainement blancs, avec pupilles rapportées en pierres précieuses ; le *modius* était de couleur claire, ce qui faisait se détacher, sur le fond sombre, le relief des trois oliviers ; les épis étaient d'or mat, le sceptre d'or brillant et les draperies, ainsi que les sandales, sans doute rehaussées d'un fin décor d'or ou d'argent. On a encore employé ces métaux pour orner le Trône et l'escabeau, les yeux et les gueules de Cerbère. Dans une cella richement décorée, à la lumière incertaine des candélabres, cet ensemble devait dans les fêtes de nuit produire une impression de majesté surnaturelle ». (AMELUNG) On doit au fanatisme du patriarche Théodose la destruction de ce chef-d'œuvre (fin du 4<sup>me</sup> siècle av. J. C.) On prétend que les derniers restes de la statue ont été fondus par Amrou pour en faire des monnaies. Le type créé par Briaxis s'est répandu rapidement. Il suffirait d'énumérer, pour s'en convaincre, les nombreuses répliques existantes dans tous les Musées d'antiquités. Ces répliques plus ou moins fidèles sont en marbre (voir Musée Salle XVI nos 39, 40, 42), en terre cuite (voir Salle XVIII, vitrine FF), en bronze.

Le temple et l'enceinte sacrée du Sérapeum d'Alexandrie devaient renfermer une quantité énorme d'autels, d'édicules, d'inscriptions, de statues, dont on avait gratifié le dieu pour le remercier de quelque bienfait ou pour en implorer la bienveillance. En effet, malgré tous les vandalismes, les fouilles exécutées sur l'emplacement du temple depuis 1892 soit par Botti, soit par la mission allemande Sieglin ou par moi-même,

ont mis à jour bon nombre de monuments, dont une partie a été laissée sur place et l'autre, transportée au Musée.

La colonne qui domine aujourd'hui le plateau ne semble pas avoir une origine antérieure à l'empereur Dioclétien. Sur le côté occidental de la base, on peut lire une inscription votive du préfet romain Posidius (292 ap. J.-C.) en l'honneur de cet empereur. La substruction est constituée par des blocs tirés de plusieurs monuments divers plus anciens. Un bloc porte en relief la figure et le nom de Sethi 1<sup>er</sup>, un autre, une inscription en l'honneur de la reine Arsinoé Philadelphie. La hauteur totale de la colonne y compris la base et le chapiteau est m. 26, 85, le fût mesure m. 20, 75, et il a un diamètre de m. 2,70 en bas, et de m. 2,30 en haut. Dans le terrain avoisinant, on voit partout les restes d'anciennes fondations, des tronçons de colonnes en granit rose ou verdâtre, des fragments architectoniques d'époque romaine, provenant d'une construction colossale (voir les beaux morceaux au nord de la colonne à demi-hauteur de la colline). Non loin de la colonne sont placés les deux superbes sphinx en granit rose d'Assouan (longs respectivement de m. 3,90 et 4.10) découverts, en 1906, à l'angle sud de l'emplacement, tout près de la ruelle Abou Mandour. Un peu à l'ouest de la colonne, on pénètre dans les souterrains qui doivent avoir fait partie du Sérapeum. Ce sont de longues galeries creusées dans un rocher sablonneux, revêtues encore en partie de leurs plaques en pierre calcaire avec des niches d'une forme étrange et dont le but n'est pas encore bien établi.



Colonne dite de Pompée.





Notre colonne, que la légende a associée au nom de Pompée a toujours excité l'admiration et l'imagination des voyageurs. Ciriaque d'Ancône (1412) et Léon l'Africain (1491-1517) en ont célébré la hauteur et la grandeur ; Pellegrino Brocardi (1557) déclara n'avoir jamais vu une colonne pareille, ni à Rome, ni ailleurs. La chose la plus extraordinaire qu'on raconte au sujet du chapiteau est la suivante : en 1832, lorsque Eugène de Savoie se trouvait à Alexandrie, 22 individus y seraient montés, et, s'y étant assis en cercle, y auraient déjeuné. Le nom de « colonne de Pompée », doit avoir été créé par les Francs à l'époque des croisades. Leur érudition incertaine aurait confondu le lieu où la tête de Pompée avait été ensevelie (Nemesion) et aurait transformé la coupole que l'écrivain arabe Abd-el-Latif (1161-1231) prétend avoir vue sur le chapiteau, ou la sphère que selon, des dessins du XVI<sup>e</sup> siècle, le même chapiteau aurait supportée, en « l'urne précieuse qui aurait renfermé la tête de Pompée ».

Cette légende est parente de celles qui plaçaient les cendres de Trajan en haut de la colonne qui porte son nom, les cendres de Marc Agrippa sur le fronton du Panthéon, sans aucun appui dans la tradition historique.

---

# LES CATACOMBES

DE

## KOM - EL - CHOGAFA

---

A dix minutes environ du Sérapeum (prendre par la rue de Karmous et ensuite par la rue Abou Mandour) se trouve l'hypogée de Kom-el-Chogafa (la colline des tessons). C'est une construction funéraire à trois étages, qui, par la grandeur de son plan, le pittoresque de ses perspectives, par l'intérêt suscité par l'art étrange de ses sculptures et de ses reliefs, laisse une profonde impression à l'esprit du visiteur. Le mérite de sa découverte, bien qu'elle fût due au hasard, en revient en entier au Dr Botti, qui, depuis 1892, avait signalé Kom-el-Chogafa comme un centre de recherches archéologiques dans le territoire d'Alexandrie, et y avait fouillé avec persévérance. Ce ne fut qu'après que les carrières pénétrèrent malgré eux dans le souterrain, que celui-ci fut systématiquement déblayé par les soins du Dr Botti encouragé et aidé par le Dr Schiess Pacha. Puis, sous la direction de l'ingénieur Ehrlich, Inspecteur de l'ouest au Ministère des Travaux Publics, on a restauré l'ancienne entrée, on a allégé le souterrain de la montagne de sable et de débris qui le recouvrait, et on l'a protégé contre les dégâts éventuels des eaux pluviales, en recouvrant le sol d'une couche d'asphalte. L'intérieur est éclairé à la lumière électrique.

Le tombeau comprend trois étages superposés, creusés à même le roc, et dont le plus bas est constamment rempli d'eau, laquelle, à un époque postérieure à l'origine du monument, a commencé à s'infiltrer au travers des parois du fond, à cause peut-être de l'affaissement graduel du sol. Nous avons essayé à plusieurs reprises de l'épuiser et d'en empêcher le retour, mais sans aucun résultat.

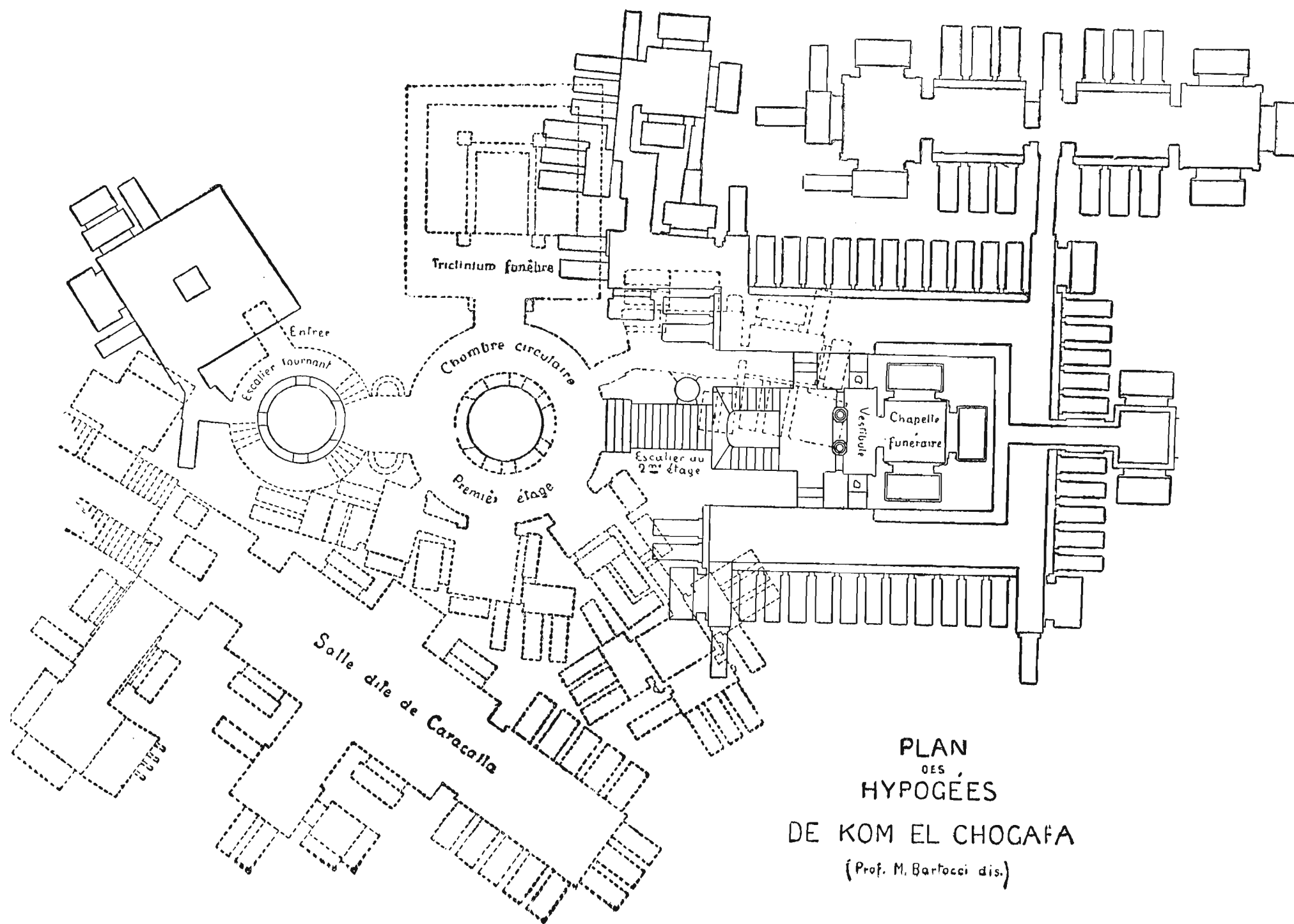
Dès l'entrée, un escalier tournant conduit au palier des chambres du premier étage. A droite et à gauche sont deux niches semi-circulaires, munies de bancs et décorées dans la partie supérieure d'une grande coquille en relief. On entre ensuite dans une chambre circulaire au milieu de laquelle s'ouvre un puits couvert par une sorte de kiosque à coupole, formé d'un parapet et de huit piliers qui se rattachent à la voûte de la chambre. Autour de celle-ci s'ouvrent des chambres avec sarcophages et loculi. Dans la grande salle, à gauche de l'entrée, se trouve le *triclinium funèbre*, c'est-à-dire la salle où les parents du défunt s'assemblaient pour y faire un repas funéraire, les jours consacrés au culte des morts (pour les Romains, le jour des violettes = dies violae ; le jour des roses = dies rosae et autres). Le *triclinium* conserve son aspect originaire. Les trois lits ainsi que les piliers qui soutiennent le plafond, sont travaillés à même le roc. La table devait se trouver au milieu, entre les trois lits et était probablement en bois. Les lits étaient garnis de matelas, à chaque réunion. Les crânes humains et les os de bœufs et de chevaux qu'on a déposés dans cette salle, n'ont rien de

commun avec celle-ci, ni avec le but auquel elle était destinée.

On sort du triclinium et on va jusqu'à l'escalier qui descend au deuxième étage.

De ce point, on jouit d'une vue aussi pittoresque qu'évocatrice sur la partie centrale qui est la plus importante de la tombe. La voûte de cet escalier monumental, est décorée d'une grande coquille en relief. Plus bas, l'escalier se divise en deux parties qui descendent à droite et à gauche d'une grande niche en forme de coquille rappelant un trou de souffleur. Ce trou masque un autre escalier envahi par l'eau, qui descend au troisième étage. Arrivés au bas de l'escalier, nous nous trouvons en face du vestibule de la chapelle funéraire proprement dite.

La façade de ce vestibule est supportée par deux colonnes égyptiennes à chapiteaux fleuris. Dans les parois de droite et de gauche, on a ménagé deux piliers avec chapiteaux du même ordre. Colonnes et chapiteaux supportent une corniche décorée d'un disque solaire ailé avec les uraeus entre deux faucons et avec une sorte de frise denticulée. Au-dessus de la corniche se trouve un fronton à voûte très aplatie, ornée d'un simple disque solaire. Dans les parois latérales du vestibule, on voit deux niches qui affectent la forme de portes égyptiennes, où se trouvent encore en place deux statues en calcaire blanc, l'une de femme (à gauche) l'autre d'homme (à droite). Le type de la tête de ces deux personnages ne semble guère être égyptien, quoique leurs statues aient été travaillées



PLAN  
DES  
HYPOGÉES  
DE KOM EL CHOFAFA  
(Prof. M. Bartolacci dis.)



selon les principes et les modèles de l'art égyptien. Ainsi que l'a signalé le professeur Von Bissing, le type et la coiffure nous rappellent les têtes en plâtre des deux premiers siècles de notre ère et les célèbres portraits du Fayoum. Nous pouvons ajouter que la tête de l'homme présente, dans la technique, des analogies remarquables avec celles de deux bustes en plâtre trouvés dernièrement dans un tombeau à Souk-el-Wardian (v. Musée Salle XII. surtout le n° 68.) Selon von Bissing les deux statues, ainsi que les modules de l'architecture et la décoration générale, nous engagent à placer l'origine du monument dans la période comprise entre Vespasien et Hadrien. Une porte, surmontée d'une corniche ornée du disque solaire ailé et d'une frise d'uraeus est percée dans le fond du vestibule; cette frise est très fréquente dans l'architecture égyptienne des basses époques. A droite et à gauche de la porte, sur des socles, se trouvent sculptés en bas-relief deux gros serpents ou dragons coiffés de la double couronne (Pschent) et ayant à côté le caducée, symbole de Hermès ou Mercure et le thyrses, symbole de Dionysos ou Bacchus. Au-dessus des dragons, on remarque des boucliers, avec tête de Gorgone se détachant d'une sorte d'égide.

La chambre contient trois niches placées sur un socle occupant les trois faces de la chambre. Dans chaque niche se trouve un sarcophage pris, ainsi que le couvercle, à même la roche sablonneuse. Quant à leur forme, les trois sarcophages sont à peu près semblables; ils ne diffèrent que dans quelques détails de

l'ornementation. Celui du fond a, sur la face antérieure, un feston de fleurs; au-dessus de la guirlande, au centre, se trouve une figure de femme couchée qui représente peut-être la défunte à laquelle le sarcophage était destiné (v. Musée salle XVI n° 51 qui est sans doute un portrait du défunt). Aux anneaux qui soutiennent la guirlande sont suspendus deux masques, de Silène à droite, de Méduse à gauche. Les deux sarcophages des niches latérales sont pareils. Sur la face antérieure il y a un feston formé de grappes de raisin se terminant par des rubans. Au milieu, pend, à un anneau, un crâne de bœuf; à droite et à gauche, au-dessus du feston, on remarque deux têtes de Méduse. La partie antérieure du couvercle est décorée d'un méandre. Les couvercles de ces sarcophages sont simulés, car il était à craindre, vu la friabilité de la roche, qu'ils ne se cassent en les soulevant. L'architecte a trouvé un moyen aussi pratique qu'adroit de remédier à cet inconvénient. Il a creusé du dehors, dans la galerie qui entoure la chambre funéraire, des ouvertures correspondant aux dits sarcophages, puis il a vidé l'intérieur de ceux-ci. De cette façon, les cadavres n'entraient pas dans la petite chapelle, mais y étaient seulement déposés un instant pour les dernières prières de la cérémonie. Ils étaient déposés dans leur tombe par le corridor extérieur.

Sur les parois de chaque niche, au-dessus des sarcophages, il y a un relief central et deux reliefs latéraux plus petits. Ces reliefs sont travaillés au ciseau en ronde-bosse très-élevée d'un art franc, mais un peu mou.



Certains détails sont encore actuellement relevés de couleurs. Les scènes des reliefs ont un caractère religieux et funéraire, mais, il est à présumer que, ni le propriétaire de la tombe, ni l'artiste qui l'a exécuté n'étaient en position de comprendre la valeur des symboles qu'ils tâchaient de reproduire d'après les monuments de l'époque pharaonique. La scène représentée sur la paroi centrale de la niche du fond, nous montre Osiris coiffé du bandeau royal et de l'uraeus, étalé sur un lit de mort en forme de lion portant la couronne osirienne surmontée du disque solaire et tenant dans ses griffes de devant la plume, symbole de la vérité. On voit, sous le lit, les trois canopes qui devaient contenir les entrailles du défunt. Derrière le lit, Anoubis, le dieu de l'embaumement, se tient debout, le disque avec deux uraeus sur la tête, dans la main gauche un godet lotiforme flanqué de deux serpents avec une anse en forme d'étrier.

A la tête du lit est Thot (dieu de l'écriture et de la science représenté par un corps humain à tête d'ibis) tenant un sceptre et un vase et offrant au mort, comme symbole de la résurrection, le signe de la vie. Aux pieds du lit, se trouve Horus (dieu solaire à tête d'épervier) qui tient lui-même un sceptre et un vase, mais il n'a pas en mains les signes symboliques. Dans la petite paroi de droite, se trouve représenté un prêtre, coiffé de deux hautes plumes, vêtu d'une peau de panthère sur une longue robe, offrant un bouton de lotus et une coupe avec une aiguière à Isis qui est coiffée d'une grande perruque avec bandeau surmontée du disque

solaire. Entre le prêtre et la déesse, qui fait le geste de recevoir les offrandes, on voit un autel. Dans la paroi de gauche, on voit un prêtre lisant, dans son rouleau, des prières devant un personnage debout (le défunt ?) qui tient de la main droite un objet mal caractérisé. Dans la paroi principale de la niche de droite, on remarque un personnage coiffé de la double couronne royale, orné d'un collier, vêtu d'une robe qui couvre le corps jusqu'au-dessus du genou. Il présente une offrande dans une sorte de vase, qu'il tient des deux mains par les longs manches, au dieu Apis qui se dresse sur un piédestal devant lui. Le bœuf Apis a le disque solaire entre les cornes et un tout petit naos suspendu au cou. Sur sa poitrine est creusé un croissant. Derrière l'Apis, se tient debout Isis tenant la plume symbolique de la vérité, de la main droite, les ailes déployées en signe de protection. Sur la petite paroi, on remarque deux figures séparées par un autel papyroforme et représentant l'une un cynocéphale avec le disque sur la tête, l'autre, un dieu à tête humaine surmonté du disque solaire. Dans la petite paroi de gauche, est représenté un personnage qu'on peut identifier à un roi faisant des offrandes au défunt sous la forme de Osiris ou Chons. Les scènes reproduites par les bas-reliefs de la niche de gauche sont identiques à celles que nous venons de décrire.

A droite de la porte d'entrée, debout sur un socle se tient Anubis en dieu guerrier, revêtu de la cuirasse romaine et portant suspendu en bandoulière le glaive court des légionnaires. Il tient du bras droit un bou-

clier et de la main gauche, une lance romaine. De l'autre côté de la porte, on a placé Set-Typhon, le corps terminé en dragon, debout sur un socle et vêtu en soldat romain. Ces divinités appartiennent spécialement au panthéon gréco-romain et complètent de la façon la plus heureuse, le mélange curieux des formes gréco-romaines et égyptiennes, mélange qui fait, de l'architecture et des sculptures de ce tombeau, un ensemble unique en son genre.

On sort de la chapelle funéraire et du vestibule pour entrer dans la galerie qui en fait le tour. On passe par la porte de droite, au pied de l'escalier monumental. Sur les parois cette galerie, s'ouvrent de nombreux *loculi* dont plusieurs sont encore clos et dont les dalles gardent les anciennes inscriptions, peintes en noir ou en rouge, indiquant le nom et l'âge du mort. En général, les *loculi* renfermaient plusieurs cadavres (de deux à quatre). Dans quelques niches, des urnes sont encore en place ; elles gardent les cendres de ceux qui avaient préféré la crémation à l'inhumation.

De cette galerie s'en détachent d'autres, qui donnent accès à des chambres semblables à la chapelle centrale, mais dépourvues de toute ornementation.

Il semble que la tombe, à l'origine, n'avait pas le plan complexe que nous constatons aujourd'hui. Plusieurs chambres et galeries paraissent avoir été ajoutées à des époques successives. L'agrandissement de la tombe serait dû ou bien à des familles qui s'en étaient successivement emparé ou, même comme le pense von Bissing, à quelque entrepreneur de pompes funèbres.

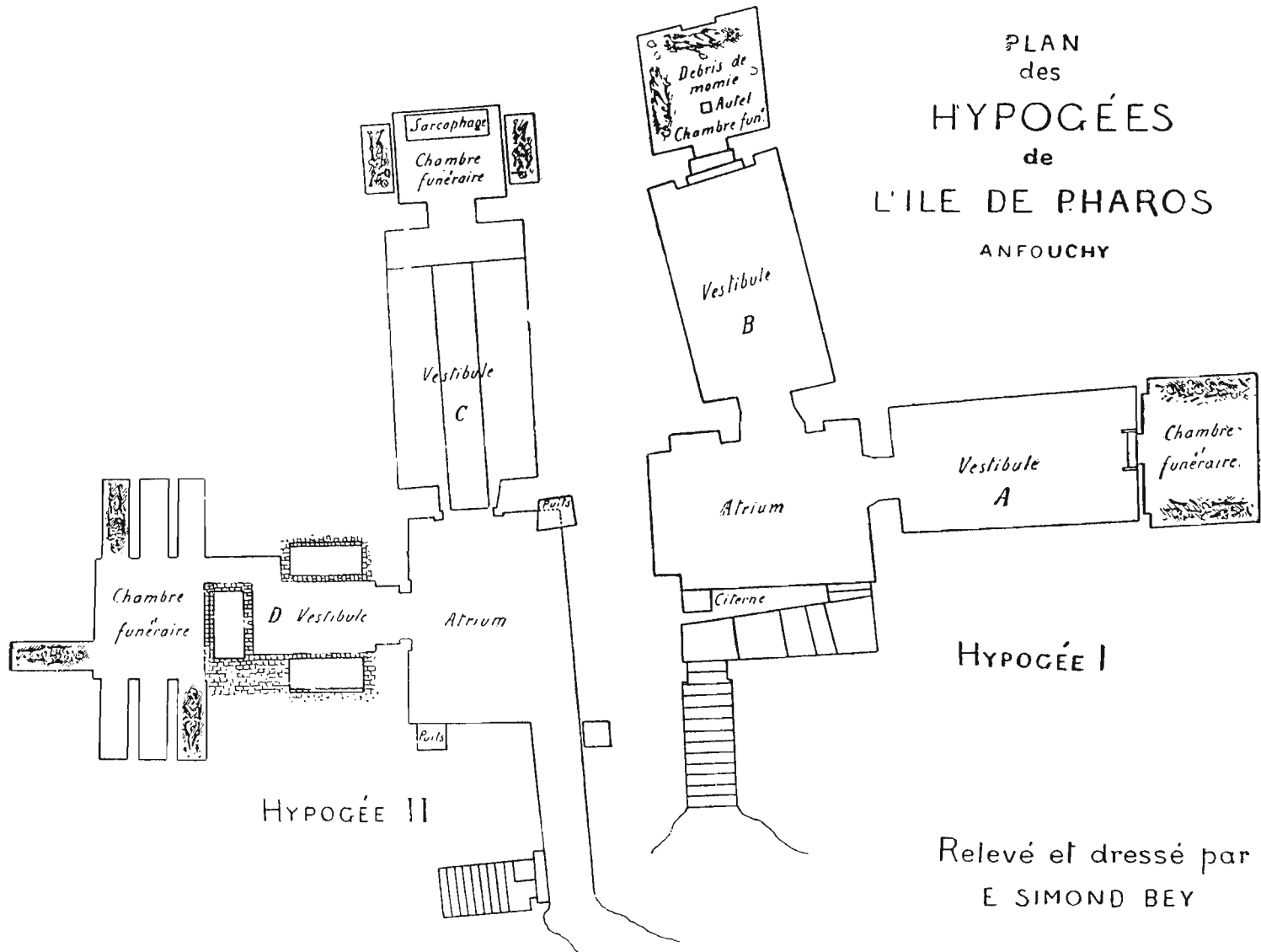
D'ailleurs, il n'est nullement nécessaire de supposer que cet agrandissement est dû à ces causes. Il peut se faire que la tombe ait servi pendant quelque génération aux membres d'une même corporation funéraire.

On remonte l'escalier monumental. Du puits qui se trouve au milieu de la galerie en rotonde, on a retiré, en travaillant à l'épuisement de l'eau, les trois têtes en marbre qui sont exposées au Musée dans la salle XII, sous les numéros 1, 3, 5. Par une ouverture pratiquée dans une des petites chambres qui s'ouvrent sur le pourtour de la galerie, on peut pénétrer dans un autre tombeau formé d'un long escalier d'accès (provisoirement bouché), d'un grand puits quadrangulaire très profond, d'une galerie latérale où on remarque des sarcophages et des restes assez intéressants de peintures, puis d'une vaste salle dont les parois sont garnies de plusieurs rayons de *loculi*. On appelle cette salle la salle de Caracalla, et en voici la raison : on y a trouvé la plus grande partie des crânes et os de bœufs, de chevaux et d'hommes qu'on a vus dans le triclinium funèbre, et feu Botti, pour en expliquer la présence, se référait au massacre de la jeunesse d'Alexandrie ordonné par Caracalla. Les malheureux jeunes gens, poursuivis par les soldats de l'empereur, auraient espéré se sauver en se cachant, avec leurs chevaux, dans les catacombes, mais hélas ! ils auraient été tués dans leur refuge à coups de pierres.

L'hypothèse n'est pas invraisemblable, mais elle pourrait bien ne pas correspondre à la réalité.

Sur le sommet de la colline qui couvrait les hypo-

PLAN  
des  
HYPOGÉES  
de  
L'ILE DE PHAROS  
ANFOUCHY



Relevé et dressé par  
E SIMOND BEY



gées, existait autrefois une large mosaïque à dessins géométriques. Les intempéries des saisons et les fouilles projetées, nous ont poussés à la transférer au Musée. De cette esplanade, on a une belle vue sur le port, sur les faubourgs occidentaux de la ville et sur le lac Mareotis.

---

## LA NÉCROPOLE D'ANFOUCHI

---

On arrive à la nécropole d'Anfouchi en partant de la place Mohamed-Ali et en suivant les rues Franque, Masquid Terbana, et Ras-el-Tin. Les deux plus importants hypogées de cette nécropole nous offrent un beau spécimen de tombes alexandrines d'époque ptolémaïque, ainsi que des échantillons très intéressants de peintures murales de la même époque. Les deux hypogées qui sont indépendants l'un de l'autre, sont creusés dans le rocher et présentent une analogie frappante dans leur plan, comme dans leur décoration. Nous désignerons par I le souterrain du sud et celui du nord par II (voir le plan annexé, dressé par l'Ing. E. Simond Bey).

I. Par un escalier creusé à même dans le rocher et dont les deux rampes se rencontrent presque à angle droit, on parvient dans un *atrium* quadrangulaire sur lequel se dégagent deux tombeaux dont les directions sont respectivement sud-est et nord-est. A part l'*atrium* qui est commun, chacun des deux tombeaux est formé

d'un long vestibule destiné aux cérémonies du culte funéraire et d'une chapelle mortuaire plus petite, à laquelle on accède par un escalier de deux ou trois marches.

Nous descendons la première rampe de l'escalier dont le plafond était voûté et nous nous arrêtons sur le palier. Les parois latérales sont couvertes d'un enduit en stuc, sur lequel est peinte une décoration représentant un socle qui repose sur une base de couleur jaune grisâtre imitant des dalles d'albâtre; au-dessus du socle, se trouvent des rectangles représentant une construction en *opus isodomon*. Dans la partie supérieure des parois du palier étaient peintes deux scènes, dont la première (à gauche de l'escalier) est complètement effacée. L'autre nous présente le dieu Horus à tête d'épervier debout, de gauche à droite, coiffé du Kluft, cherchant à entraîner un personnage (le défunt) vers un but qu'il indique de la main droite (l'occident ou région de la mort). Le défunt habillé d'une longue robe et coiffé d'une sorte de casque, regarde, à droite, un personnage debout qui semble lui parler et lui présente, de la main gauche, un vase. Ce personnage vêtu d'une robe couvrant la poitrine et le corps jusqu'aux genoux, et coiffé d'une perruque entourée d'un cercle d'or se terminant en ruban derrière la nuque et en uraeus sur le front, doit représenter, selon l'opinion la plus probable, Osiris. Derrière lui est représentée Isis debout regardant également le défunt; elle est vêtue d'une longue robe qui laisse voir les seins et un bras; elle est coiffée d'un cercle d'or et du bandeau. Ce serait, paraît-il, la scène de l'eau lustrale.



En descendant la deuxième rampe dont la voûte est décorée d'éléments géométriques à base de losanges, en face de soi, on observe, sur le haut de la paroi, un troisième tableau, dont la moitié de droite est seule visible. Cette scène devait représenter l'introduction du défunt devant Osiris, dieu des morts. Osiris est représenté assis, de droite à gauche, sur un trône très orné. Le dieu est dans son enveloppe de momie, coiffé de la mitre solaire et tient le flagellum et le sceptre divin. Derrière lui, le chien d'Anubis assiste à la réception et regarde la scène. La figure debout qui s'avance au devant d'Osiris est Horus, qui, tenant de la main droite un vase, introduit, chez le dieu des morts, le défunt dont la figure est presque complètement effacée. On entre alors dans l'*atrium* lequel mesure m. 5,40 sur 4 m. et dont les parois conservent des vestiges de l'ancienne décoration dans le même style que celle des parois de l'escalier, style connu sous le nom de premier style pompéien ou style à incrustations.

On a, à droite, la porte d'entrée de la tombe A (voir le plan). Le vestibule est de forme quadrangulaire un peu inégale. L'ornementation des parois, enduites seulement d'une couche blanche, ne semble pas avoir été achevée pour des raisons qui nous échappent, mais elle garde des inscriptions et des dessins peints en noir (Dipinti) qui ne manquent pas d'intérêt. Ces « Dipinti » semblent avoir été tracés par quelque ouvrier qui travaillait dans l'hypogée, peintre improvisé qui a reproduit des navires et même une tête humaine,

peut-être le portrait ou la caricature d'un de ses collègues. Voir sur la paroi de gauche l'image (σκιὰ) d'Antiphile exécutée par Diodore qui est aussi, naturellement, l'auteur de l'inscription. Sur la paroi de droite on observe une barque avec sa voile déployée et un navire que de récentes recherches ont confirmé représenter un navire à tourelle de combat, la « *navis turrita* » des Romains.

Au milieu de la paroi du fond, s'ouvre la porte de la chambre funéraire à laquelle on accède par un escalier de deux marches. L'architrave de la porte était formée par une frise d'ureus et était surmontée du disque solaire ailé. L'intérieur, qui est sombre, est dépourvu de toute décoration. Sur le sol gisent encore deux momies dans un état complet de décomposition.

Nous revenons dans l'*atrium* pour pénétrer dans la tombe B, la mieux conservée comme aussi la plus joliment décorée. On constate, de prime abord, que l'on est en présence d'une chambre qui a reçu deux décorations successives. En certains endroits, l'enduit le plus récent est tombé et laisse voir à nu une décoration plus ancienne qui était constituée, ainsi que celle de l'escalier, par un socle assez haut, imitant des dalles en marbre ou en albâtre reposant sur une base jaune grisâtre. Au-dessus du socle jusqu'à la corniche il y a des rectangles reproduisant une construction en *opus isodomon*. La décoration postérieure est formée par un socle imitant un revêtement en albâtre, mais l'espace entre ce socle et la gorge qui couronne la paroi, a une ornementation aussi riche que variée. Sur le socle re-

posent trois bandes de petits carrés peints en blanc et noir, disposés en damier, puis une bande étroite imitant un revêtement en albâtre. Les trois bandes de petits carrés et la zone d'imitation d'albâtre se répètent par deux fois de façon à remplir tout l'espace compris entre le socle et la gorge.

Dans le damier, à distances égales, sont peintes en jaune des couronnes de divinités égyptiennes. Le plafond en voûte légère semble garder sa décoration primitive, constituée par des octogones jaunes réunis par des carrés peints en noir.

A droite et à gauche de la porte de la chambre funéraire, on remarque deux bases surélevées sur lesquelles sont disposés deux sphinx au repos. Le tympan qui surmonte la porte est cintré avec une frise de denticules. Dans le champ du tympan plane le disque solaire.

L'architrave repose sur deux piliers, qui sont censés être construits avec des blocs noirs et blancs et qui se terminent par des chapiteaux lotiformes. On monte à la chambre funéraire par un escalier de deux marches. L'ouverture de la porte intérieure se resserre et la corniche est formée par une frise d'uraeus. Au milieu de la chambre, on a trouvé en place un autel en calcaire. Au centre de la paroi du fond, on remarque un petit naos qui contenait probablement une idole. Le plafond était richement décoré en carrés et en rectangles, à l'intérieur desquels étaient reproduites des scènes mythologiques. Sur les parois, on retrouve, à peu de chose près, la décoration du vestibule.

L'entrée du souterrain II se trouve immédiatement

à gauche de celui que nous venons de décrire. On arrive dans l'*atrium* par un escalier de huit marches et par un couloir de 5 mètres environ de longueur. L'*atrium* est quadrangulaire, mais le plan en est irrégulier. Sur l'*atrium* s'ouvrent deux tombeaux. Celui qui se trouve à gauche de l'entrée présente des remaniements évidents. Nous entrons dans le tombeau C (voir le plan), dont la porte est couronnée par une architrave en blocs de calcaire, derrière laquelle s'ouvre une lucarne. Le vestibule à forme rectangulaire est muni de bancs larges, légèrement élevés au-dessus du sol. La décoration des parois de l'escalier, comme celle du vestibule, était traitée dans le plus ancien des deux styles que nous venons d'observer dans le tombeau I. Le plafond avait une ornementation géométrique à base de losanges, pareille à celle qu'on a vue dans le plafond de l'escalier du premier souterrain. La chambre funéraire est petite, basse et occupée en grande partie par un sarcophage en granit où gît une famille toute entière.

Le tombeau D mérite une attention spéciale si l'on veut comprendre la transformation qu'on lui a fait subir quelques siècles après sa construction primitive, lorsque sur la tombe plus ancienne qui reproduisait le même type et avait la même décoration que les précédentes on a greffé une construction nouvelle en briques cuites avec trois sarcophages. Cette construction ne cache pas complètement l'ancienne décoration, qui est encore assez bien conservée dans la chambre funéraire primitive (entrer par le passage étroit à droite du sarcophage du milieu).

## TOMBEAU DE SIDI GABER

On observe une frappante analogie entre le style de ces hypogées et celui d'une tombe qui se trouve sur le bord de la mer, du côté de Sidi Gaber, dont le plan et la décoration sont semblables. Le touriste qui aime le pittoresque et la poésie suggestive de la solitude auprès de la mer immense, ne regrettera pas une promenade de ce côté là, car la position de la tombe rappelle, à beaucoup d'égards, certain tableau de Boecklin. Pour s'y rendre, prendre le tramway électrique de Ramleh et descendre à la Halte Cléopâtra, pour aller tout droit vers la mer, sur la plage de laquelle il est aisé de retrouver le dit tombeau.

TOMBEAU DE SOUK-EL-WARDIAN ET NÉCROPOLE OCCIDENTALE.— Un tombeau d'époque ptolémaïque reproduisant le type que nous venons d'examiner et qui est peut-être plus imposant encore par l'importance de son plan, l'harmonie de ses lignes et la proportion des différents éléments architectoniques, est celui qu'on a découvert à Souk-el-Wardian en 1905. Pour le décrire en détail nous devrions nous répéter. Il est formé de trois chambres : atrium, vestibule, chambre funéraire sur le même axe ; cette dernière est creusée sur un plan plus élevé que les deux autres. Le vestibule, assez long et haut, est muni, à droite et à gauche, de bancs élevés à m. 0,70 du sol et larges de m. 1. Devant la chambre funéraire à laquelle on accède par un escalier de cinq marches, un petit autel est en place gardant encore les cendres du dernier sacrifice. Le fond de la chambre

est occupé, comme dans la tombe de Sidi Gaber, par un sarcophage en forme de lit (cline), avec coussins aux deux extrémités. Toutes les parties du lit sont peintes de différentes couleurs. La décoration des parois est dans le style dit à incrustation : un socle élevé imitant des dalles d'albâtre sur une zone grisâtre, des rectangles reproduisant un opus isodomon et au-dessus, tout à l'entour, se déroule une zone formée de palmettes stylisées. Dans la lunette de la paroi du fond, on remarque des griffons et des palmettes. Cette tombe constitue, à elle seule, presque tout ce qui reste de l'immense nécropole décrite par Strabon et qui créa la légende de l'époque arabe qui affirmait l'existence, dans l'antiquité, d'une double Alexandrie, l'une à ciel ouvert, pour l'hiver, l'autre souterraine, pour l'été ! Les carriers et les entrepreneurs des travaux du port ont détruit presque de fond en comble la *ville souterraine*. Après beaucoup d'efforts et de démarches il nous a été possible de sauver, en partie, du moins, le vaste hypogée connu sous le nom de « Bains de Cléopâtre » qu'on peut visiter. Il se trouve à cinq minutes environ à l'ouest de la tombe précédente. En remontant de là à la route du Mex pour reprendre le tramway, on peut donner un coup d'œil à d'autres tombes plus simples bien que non dépourvues d'intérêt.

---

## EXCURSION AU MARIOUT

---

### TAPOSIRIS MAGNA

Parmi les excursions les plus intéressantes qu'on puisse faire en Egypte, nous recommandons celle du « Mariout » jusqu'à Taposiris Magna (Abousir). La meilleure époque est celle qui va de janvier aux derniers jours de mars, alors que la flore du désert est dans son plein épanouissement. L'excursion ne demande guère plus d'une journée. On prend le train qui part de Souk-el-Wardian (sur la ligne du tramway Rond-Point-Mex), à 8 heures du matin, jusqu'à la station de Behig, 40 Km.), où on quitte le train pour se diriger vers le village de ce nom ; de là, un sentier mène, à travers champs, à Abousir. Pour faire cette excursion, y compris la visite aux ruines de Taposiris Magna, on doit calculer quatre heures de façon à pouvoir être à temps à la gare de Behig pour reprendre le train de l'après-midi qui rentre à Alexandrie.

Dans l'antiquité, comme de nos jours, il y avait, dans la région mareotique, un lac qui avait disparu au moyen âge à la suite de phénomènes sismiques et géologiques, et qui se serait formé à nouveau en 1801, lorsque les Anglais, pour isoler Alexandrie, coupèrent les dunes près d'Aboukir. Le lac était réuni par un canal à la branche canopique du Nil et, par un autre canal, qui allait se déverser dans l'Eunostos, avec Alexandrie. Au milieu du lac, il y avait, à l'époque gréco-romaine, huit

îlots qui étaient très fertiles et habités, dans la bonne saison, par de riches propriétaires qui avaient bâti de jolies maisons de campagne et des factoreries. Tout le rivage entourant le lac était aussi d'une grande fertilité et couvert de vignobles dont le vin renommé eût l'honneur d'être célébré par Virgile, par Horace, par Athénée et par Strabon. Aujourd'hui même, on trouve des traces évidentes de cette culture, mais elles étaient plus nombreuses à l'époque de Mahmoud-el-Falaki (Antique Alexandrie 1872 p. 93).

« Les champs innombrables qu'on y voit encore aujourd'hui, portent le nom de *Karm* qui veut dire vignoble. L'infinité des villes ou villages dont on distingue encore les ruines, les usines à vin et les pressoirs que nous y avons découverts par les fouilles, les citernes, sakieh, et puits dont le sol est jonché, enfin, tout prouve la prospérité passée du pays, l'abondance de ses produits, produits en vin et en huiles, et atteste la véracité des récits des anciens écrivains concernant la beauté de ce pays vignoble et la richesse de sa nombreuse population ». De nos jours, la région n'est peuplée que par des bédouins qui habitent de pauvres villages ou sous des tentes et qui exercent surtout l'art du pasteur. Le produit le plus important est l'orge. S. A. Abbas I<sup>er</sup>, le Khédive actuel, fait tous ses efforts pour donner au Mariout son ancienne prospérité, et nous devons reconnaître que sa tentative a déjà donné d'excellents résultats et promet beaucoup pour l'avenir de cette région.

A l'époque chrétienne, le Mariout n'avait rien perdu



de sa prospérité et il est notoire qu'il fut un des centres les plus florissants du christianisme. La tradition nous dit qu'il y avait, à cette époque, plus de 600 couvents dans la contrée. La capitale du Mariout, à l'époque gréco-romaine, était Marea, située sur une péninsule s'avancant vers le côté sud du lac; nous pensons procéder prochainement à des fouilles dans les ruines. Taposiris Magna tenait probablement la deuxième place comme importance et comme richesse. Le nom nous indique que le lieu était probablement consacré à Osiris. Taposiris était le centre d'où le préfet de l'Égypte faisait le recensement du nome lybique. Son marché était tellement fréquenté que l'empereur Justinien (527 ap. J.-C.) y fit bâtir un palais municipal et des bains publics. A peine arrive-t-on sur les collines qui sont au nord du village de Behig, qu'on aperçoit, au loin devant soi, un peu à gauche, la tour des signaux (tour des arabes) et les ruines du grand temple (1). Dès qu'on descend dans la plaine, la marche devient très facile. Les ruines de l'ancienne ville s'étendent sur la pente sud de la colline sur laquelle est bâti le temple, jusqu'à la digue qui devait terminer la branche du lac qui s'étendait un peu au-delà de Taposiris. On y remarque les ruines de plusieurs constructions et d'un beau pont d'époque romaine. Le temple qui mesure 90 m. de longueur et 50 m. de largeur est de style égyptien et ne comprend plus que les parois extérieures,

---

(1) Nous continuons à appeler provisoirement cette construction temple, mais l'étude que nous en avons commencée, nous fait douter s'il ne s'agit pas plutôt d'une forteresse.

bâties en blocs de calcaire sur lesquelles plusieurs anciennes marques sont gravées. Un beau pylone en forme l'entrée, laquelle se trouve à l'orient du temple. Dans l'intérieur des deux massifs, dont il se compose, à gauche et à droite un escalier étroit, pratiqué dans l'épaisseur des murs, permet d'en atteindre la partie la plus élevée. D'ici on jouit d'une vue incomparable sur le désert, et sur la mer dont la couleur bleue est si belle qu'il est difficile de rencontrer sa pareille. La blancheur presque aveuglante de la plage qui se prolonge sous les flots, peut seule expliquer cette couleur bleu turquoise de la mer. De temps en temps, on entend monter de la vaste plaine solitaire, mêlée à la puissante voix de la mer, la cantilène primitive et uniforme d'un bédouin et l'on peut, pour un instant, se bercer de l'illusion de vivre à un autre âge de l'humanité, loin des bienfaits de la civilisation, mais aussi loin de l'esclavage que nos conventions sociales nous imposent.

Près du temple, on peut visiter des maisons, des tombeaux (voir surtout celui à coupole) que les fouilles récentes ont mis à jour, ainsi qu'une nécropole d'oiseaux momifiés qu'on a laissés en place, (la clef se trouve chez les gardes-côtes qui habitent les baraques à côté du temple). En face de Taposiris, à quatre heures de chemin environ, se trouve Karm Abou-Mina, où les fouilles du Réverend Kaufmann, ont découvert de très intéressants édifices d'époque chrétienne. Entre autres les ruines, assez bien conservées, de la basilique que l'empereur Arcadius avait fait dresser en l'honneur de Saint-Mena, et la tombe même du Saint.

## ABOUKIR (CANOPE) ROSETTE

---

ABOUKIR. — Cette excursion prend une journée et demie. On part de Sidi Gaber à 2 h. 10 de l'après-midi et on descend à Maamourah. De Maamourah on se dirige vers la mer dans la direction du fort Tewfikieh, pour y voir les ruines découvertes dans les terrains de S. A. le prince Omar Pacha Toussoun. Ensuite, on fera une promenade le long de la plage jusqu'à Aboukir où on couchera (Hôtel Santi). Le matin on prend le train pour Rosette (changer à Maamourah). Le petit voyage de Sidi Gaber à Aboukir est des plus agréables. On traverse les jolis faubourgs parsemés de jardins, de Ramleh (Zahrieh-Sûk-Gabrial-Ramleh); ensuite, on pénètre dans le désert et on traverse des dunes sablonneuses, sur lesquelles des bosquets de dattiers forment comme de petites oasis. Près de Siouf, on a trouvé des inscriptions qui rappellent un temple dédié à Zeus Olympios. Mandara serait bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Taposiris Parva. Après Taposiris, la tradition littéraire nous signale Menouthis, Bukiris, Canope. On est incliné à placer Menouthis près de Montazah (château résidence du Khédive) Bukiris à Aboukir, et Canope quelques kilomètres plus à l'est. Bien que, pour l'instant, il me soit difficile d'en donner la démonstration documentée, je pense que les ruines de Canope sont celles qui s'étendent à l'ouest d'Aboukir entre ce village et Maamourah. Kanopus était, avant la fondation d'Alexandrie, la capitale du

nome Menelaïtes et peut-être le port le plus important du Delta. La ville aurait reçu son nom, selon la légende, du pilote de Ménélaos, qui aurait été enterré dans cet endroit pendant le voyage de retour de Troia.

Après la fondation d'Alexandrie, Canope perdit de son importance, mais demeura un centre religieux et commercial considérable pendant toute la durée du paganisme, même sous la domination romaine. D'ailleurs les traces des ruines nombreuses et significatives, nous démontrent que l'endroit fut assez peuplé de longs siècles même après le triomphe du christianisme. Canope était célèbre pour son sanctuaire de Sérapis où les pèlerins accouraient nombreux pour y implorer du dieu la guérison de leurs maladies. Il était aussi le lieu où les Alexandrins venaient célébrer leurs orgies et le centre principal de la fabrication du henné, poudre employée par les femmes pour se farder.

D'après nous, les ruines que nous allons visiter à côté du fort Tewfikieh sont celles du fameux sanctuaire de Sarapis ou, tout au moins, celles d'un temple dédié à ce dieu.

Descendre à la gare de Maamourah. On peut faire la promenade à pied, mais si l'on veut, on trouve facilement des baudets ou même des chevaux de selle dans le village. Ces ruines n'ont malheureusement pas été fouillées d'une façon scientifique et ne donnent, hélas qu'une idée assez incomplète de la magnificence présumée de ces édifices. Qu'on remarque néanmoins les beaux tronçons épars de colonnes doriques en granit rose d'Assouan, dont le module uniforme est de m. 0,90

et d'une longueur variant de 2 à 7 mètres ; qu'on regarde la vaste extension de terrain recouvert par des mosaïques (les meilleurs morceaux ont été transférés au Musée v. Salle XVIII), la quantité de jolis fragments architectoniques en calcaire revêtus de stuc et dont la beauté devait être rehaussée par la polychromie, voir aussi les grands chapiteaux en marbre, et on ne pourra s'empêcher de rendre hommage au bon goût et à la magnificence des Alexandrins d'autrefois et de souhaiter que les Alexandrins modernes tâchent, sinon de les imiter, mais du moins de respecter et de rechercher les ruines des monuments que les anciens nous ont laissés et que le sous-sol nous conserve.

Les monuments exposés dans la salle VII du Musée ont été trouvés quelque peu à l'est du fort Tewfikieh, S.A. le prince Omar Pacha garde chez lui un certain nombre de monuments trouvés dans l'endroit que nous venons de visiter.

Si on monte sur une élévation quelconque des environs on jouira d'une assez belle vue sur Montaza et sur le promontoire d'Aboukir et la baie de ce nom. Aboukir est un petit bourg qui doit sa célébrité à la grande bataille navale du 1<sup>er</sup> août 1798 où l'amiral Nelson anéantit la flotte française (si le temps est serein on distingue assez bien l'île de Nelson) ainsi qu'à la bataille du 25 juillet 1799 gagnée par Napoléon sur l'armée turque, qui avait débarqué dans ce lieu. Aboukir est sûrement destiné à un bel avenir, comme résidence des Alexandrins pendant la saison chaude.

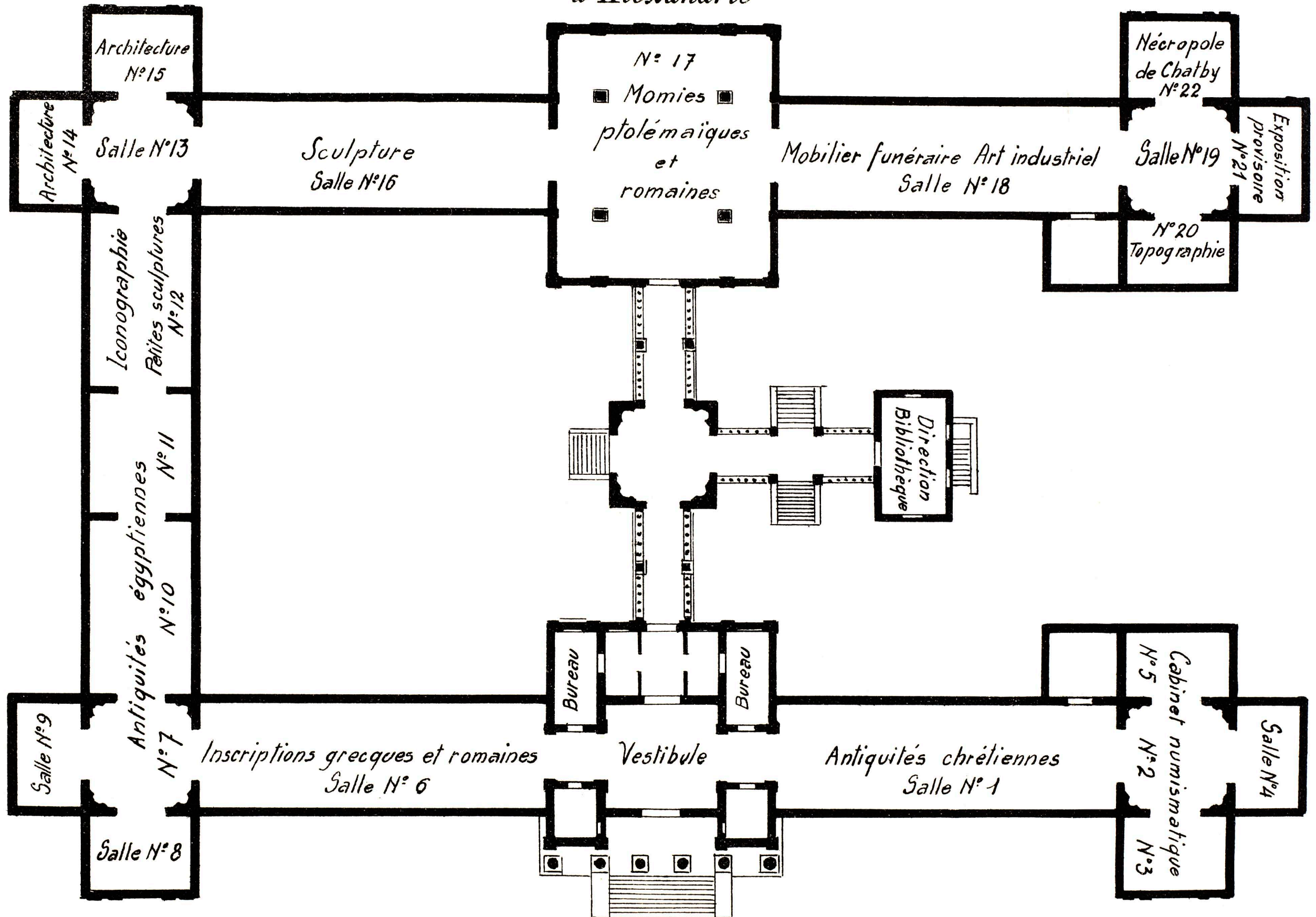
ROSETTE. — Pour aller à Rosette, si on a couché à Aboukir, on prendra le train à cette gare, mais on doit changer à Maamourah. Si on ne veut pas coucher à Aboukir, on partira directement d'Alexandrie (départ heures 7.30). Le chemin de fer traverse l'étroite langue de terre située entre le lac d'Edku et la Méditerranée. On arrive à Rosette à heures 9.38.

La ville de Rosette (Rachid) compte environ 15.000 habitants, indigènes pour la presque totalité. Elle présente une image exacte de ce qu'était la vie dans une ville de l'Orient n'ayant que peu de contact avec la civilisation européenne.

Les rues sont étroites et animées ; les anciennes maisons arabes offrent des points de vue assez pittoresques. Beaucoup de ruines, de constructions d'époque gréco-romaine, enlevées probablement à l'ancienne Bolbitine, sont encastrées dans les constructions arabes ou abandonnées dans les rues. Il y a aussi plusieurs mosquées qui valent la peine d'être visitées. La célèbre pierre de Rosette a été trouvée dans le fort Saint-Julien au nord de la ville. Nous conseillons de faire la promenade en barque sur le Nil jusqu'à la Mosquée d'Abou-Mandour qui occupe une situation magnifique. La colline qui surmonte cette mosquée cache les ruines d'une ancienne ville (peut-être Bolbitine). Du sommet de la colline on a une vue très étendue sur le Nil jusqu'à la mer au nord, sur la plaine, jusqu'à Alexandrie à l'occident, sur le désert et sur une vaste plaine de champs cultivés au sud et à l'orient.

---

# Plan du Musée Gréco-Romain d'Alexandrie







# GUIDE DU MUSÉE

---

## INTRODUCTION

---

Lorsque, en 1891, on commença à discuter la fondation d'un Musée à Alexandrie, la question n'était pas sans précédents, car, malheureusement, les collections privées qui s'y étaient formées — par exemple celles des Anastasi, des Passalacqua, des Zizinia, des Harris, des Pugioli, des Démétriou — s'en étaient allées, dispersées un peu partout, dans les Musées d'Europe et d'Amérique; celle même de l'Institut Egyptien, qu'on pourrait presque appeler une collection publique, avait émigré au Caire avec l'Institut lui-même. Toutefois, malgré cette dispersion de monuments, il y avait lieu d'espérer le succès.

Les remarquables recherches de Mahmud-el-Falaki, et les savantes investigations de Néroutzos avaient démontré que si Alexandrie ne pouvait pas donner à la science archéologique et à l'art la richesse immense de monuments que sa gloire passée et sa renommée permettaient d'escompter, elle gardait toutefois dans son sous-sol beaucoup de ruines très intéressantes pour l'histoire. La possibilité même de faire des fouilles dans quelques autres villes gréco-romaines de l'Egypte nous était assurée, comme l'étaient aussi l'appui et l'aide de la Direction générale du Service des Antiquités.

L'idée, éclos dans le sein de la Société l'Athenaeum, trouva bon accueil dans la presse et on réussit à y intéresser les citoyens, la municipalité et le gouvernement. Après les premiers tâtonnements, tous tombèrent d'accord et le projet suivant fut proposé. La municipalité prendrait à sa charge la dépense nécessaire pour les locaux, le personnel, les fouilles et l'entretien des monuments, la Direction générale aurait la haute surveillance scientifique, elle enverrait un premier groupe de monuments, et promettait de réunir peu à peu, à Alexandrie, la plus grande partie de ses collections gréco-romaines.

A l'homme qui, dans la *Rivista Egiziana*, organe de l'Athenaeum, avait démontré l'importance, la possibilité pratique et la nécessité du Musée, en fut confiée la direction. Giuseppe Botti, fervent enthousiaste et plein d'espoir, tâcha de classer aussi convenablement que possible les quelques monuments qu'on lui avait cédés, dans quatre ou cinq chambres louées dans un immeuble de la Rue Rosette. Mais bientôt ce local se trouva insuffisant, de telle sorte que la Municipalité décida de construire un édifice *ad hoc* sur le terrain situé au nord de son bâtiment. En 1895, le nouveau siège fut inauguré. Il était formé par l'aile ouest d'un édifice qui devait être plus tard de forme rectangulaire (Salles I-X). En 1896, on bâtit les salles XI-XII. ; en 1899, à l'occasion de la naissance de S. A. le prince héritier Abd-el-Monein, les salles XIII-XVI furent inaugurées ; en 1904, les salles XVII-XXII. Et il est de toute nécessité de nous agrandir encore. Ainsi qu'on peut

s'en convaincre à la lecture de ces simples indications d'ordre matériel, le Musée d'Alexandrie, bien que tout jeune encore, a eu un développement très rapide, dont le mérite revient à l'activité infatigable de G. Botti. Comme il était à prévoir, l'amoncellement rapide des objets empêcha une classification scientifique définitive, et avait imprimé aux différentes sections l'apparence de dépôts provisoires. Nous avons essayé de donner aux collections du musée un arrangement systématique, dont voici le plan : α') Epigraphie et (provisoirement) manuscrits. β') Antiquités égyptiennes. γ') Produits de l'art gréco-romain qui révèlent également l'influence de l'art indigène et vice-versa. δ') Iconographie. Petites sculptures. ε') Sculptures. ζ') Architecture. η') Momies ptolémaïques et romaines, Mobilier funéraire, Produits de l'art industriel. θ) Objets provenant de fouilles systématiques, classés par ordre topographique. ι') Numismatique. κ') Antiquités chrétiennes. Dans chaque section, on a tâché d'appliquer et de concilier le criterium topographique et le criterium chronologique. Bien que l'exécution intégrale et rigoureuse de ce plan ait rencontré beaucoup de difficultés d'ordre matériel, on peut affirmer que la classification actuelle répond dans ses lignes générales au schéma énoncé. Botti avait déjà rédigé deux catalogues, le premier en 1893 (Notice des monuments exposés au Musée gréco-romain d'Alexandrie), l'autre en 1900 (Catalogue des monuments, etc.) La notice n'a plus d'importance que pour l'histoire de l'institution, le Catalogue même, sans tenir compte de la nouvelle classification, est antérieur à la construction

des cinq dernières salles et, par conséquent, a perdu son utilité pratique. Je me suis proposé de rédiger un guide pour les simples visiteurs, et non pour les savants. Dans cet ordre d'idées, j'ai résumé quelques théories générales à propos de chaque groupe d'objets, puis je me suis borné à signaler les monuments les plus essentiels.

---

## INSCRIPTIONS

### GRECQUES ET ROMAINES

---

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la très grande importance que chaque ancien document épigraphique peut avoir pour l'une ou l'autre branche de la philologie. L'histoire, la topographie, l'histoire de l'art, de la religion, des mœurs, la glossologie, enfin toutes les antiquités publiques et privées reçoivent presque toujours quelque nouvelle lumière de vérité par des inscriptions, qu'il s'agisse de décrets publics et d'inscriptions honoraires (en général sur des bases de statues, quelquefois sur des troncs de colonnes), ou bien de dédicaces votives ou de diplômes militaires (sur des plaques en bronze) ou d'épitaphes, ou d'humbles mais intéressantes inscriptions sur les anses d'amphores, sur les bouchons en plâtre des vases en terre cuite, sur les lampes, sur les *tesserae* en ivoire, en plomb, etc.

Notre collection d'épigraphes gréco-romaines présente des exemplaires de toutes les catégories, et quelques-unes de telle importance qu'elles ont donné lieu à des monographies spéciales. Presque toutes ont été recueillies dans le vestibule et dans la salle n° VI (à gauche de l'entrée), quelques-unes ont dû être placées dans la galerie qui traverse le jardin.

## VESTIBULE

N°17.— Copie de la Pierre de Rosette.--- L'original est au British Museum. On sait que ce sont principalement les études faites sur cette pierre qui ont abouti au déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique et constitué ainsi le point de départ de toutes nos connaissances sur l'Égypte ancienne. La pierre contient en trois écritures—hiéroglyphique, démotique, grecque—un seul et même décret promulgué par les prêtres de Memphis en 196-5 av. J.-C. en l'honneur du roi Ptolémée Epiphane, lors de son couronnement. Elle fut découverte en août 1799 par M. Bouchard, officier de l'armée française, dans le fort S. Julien à côté de la ville de Rosette. L'inscription fut ensuite transportée à Londres et déposée au British Museum.

Après les tentatives de Saey et de Akerblad, qui réussirent à fixer la position respective de plusieurs noms propres M. Young, partant de l'hypothèse de Zoega que les *cartouches* renfermaient les noms des souverains, étudia le cartouche de l'inscription de Rosette, qui, d'après le texte grec, devait renfermer le nom du roi Ptolémée, et réussit à deviner trois signes : P.T.I. ; dans un autre cartouche de Karnak, avec le nom de Berenice, il devina le signe N. Mais il s'arrêta là, ses essais ultérieurs furent complètement malheureux.

Le mérite d'avoir établi les principes du déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique doit revenir en entier à François Champollion. Après avoir étudié les cartouches de la pierre de Rosette, il put avoir sous les yeux l'obélisque de Philae, contenant une inscription bilingue (hiéroglyphique et grecque) dans laquelle il y avait un cartouche identique à celui de la pierre de Rosette et un autre. Il détermina que l'écriture de ces noms était exclusivement alphabétique et fixa les signes qui donnaient la transcription Π-T-O-Δ-M-I-Σ.

Par une série de comparaisons et de raisonnements, il parvint bientôt à déchiffrer l'autre cartouche, qui était de Cléopâtre. Il constata que les lettres communes dans la graphie grecque aux deux noms de Ptolémée et de Cléopâtre étaient reproduits par des signes hiéroglyphiques identiques dans les deux cartouches, et celles qui étaient différentes ne se rencontraient pas. Muni de cette sorte d'alphabet rudimentaire, en partie sûr en partie très probable, il multiplia les études et les comparaisons et, par voie d'exclusion successive, il parvint à déchiffrer une quantité de noms de rois et d'empereurs, de façon à pouvoir fixer un grand nombre de signes hiéroglyphiques. A l'aide du cophte, qui est la forme la plus récente de l'ancienne langue égyptienne, on ne tarda pas, non seulement à lire, mais aussi à comprendre les inscriptions hiéroglyphiques. Ensuite E. Brugsch fixa la lecture et la compréhension du démotique, qui était l'écriture employée généralement dans les besoins de la vie privée ; actes, contrats, lettres, etc.

18. — Colonne en calcaire nummulitique — Haut. m. 2,36, Prov. Alexandrie, Minet-el-Bassal.

L'inscription qui est gravée sur la colonne est bilingue, en latin et en grec. Elle parle d'un aqueduc construit par Auguste, de Schedia (voisinage de Kafr-el-Dawar actuel) jusqu'à Alexandrie sur une longueur de 35 kilomètres, l'an 40 de l'empereur.

Cette formule de datation selon les ans de règne du souverain était employée en Egypte même à l'époque romaine

L'Égypte était considérée comme domaine personnel de l'empereur. L'année impériale commençait le 1<sup>er</sup> Thot, premier jour de l'an égyptien = 29 août. Comme première année de règne, la fraction d'année comprise entre l'accession au trône et le prochain 1<sup>er</sup> Thot était prise en considération. Un exemplaire indentique de notre colonne se trouve au Musée de Vienne. Elle a été trouvée en dehors de la Porte Rosette.

18<sup>a</sup>. — Haut. m. 1,49. — Base en marbre blanc qui porte sur deux faces deux inscriptions, l'une en l'honneur de l'empereur Dioclétien, l'autre, antérieure, en l'honneur de l'orateur P. Aelius Démétrius.

## SALLE VI

Les inscriptions ptolémaïques sont rangées dans les rayons à droite, autant que possible, par ordre chronologique, les inscriptions romaines, grecques et latines dans les rayons à gauche et sur les deux soubassements en maçonnerie qui flanquent la porte d'entrée. La grande base en marbre en l'honneur de Valentinien fait exception. En effet, pour des raisons d'espace on a été obligé de la placer au milieu de la paroi de droite.

Les inscriptions funéraires font suite aux inscriptions des autres catégories.

19. — Granit noir Haut. 0,32 Long. 0,59. Base d'une statue dédiée à Ptolémée 1<sup>er</sup> Soter, par un certain Diodote, fils d'Achée. Au bas, la traduction démotique.

31. — Dalle en calcaire. — Larg. 0,29. Prov. Schedia. Le Juifs de cette ville (οἱ Ἰουδαῖοι) ont consacré la synagogue pour la santé du roi Ptolémée III, de sa femme et sœur Bérénice et de leurs fils.

L'inscription prouve que, déjà sous Ptolémée Evergète 240-222, les Juifs formaient, dans la petite ville de Schedia, une com-

munauté et qu'ils y possédaient une synagogue. Celle-ci était déjà appelée du nom si fréquent dans les époques successives de « Maison de la prière ». Cette dédicace offre un argument à ceux qui croient qu'en Egypte ainsi qu'en Syrie, le titre ἀδελφή (sœur du roi) appartenait à la reine de droit. En effet, Bérénice était cousine de son mari et non pas sa sœur.

36. — Marbre blanc. — Haut. 0,14. — Larg. 0,185. — Dedicace d'une chapelle et de quelques autels à Zeus pour la santé du roi Ptolémée III. L'inscription a été trouvée à Siouf (Ramleh) et nous donne, par conséquent, un intéressant renseignement topographique.

40. — Dalle en marbre blanc. — Larg. 0,27. Haut. 0,20. — Dedicace à Anoubis pour la santé de Ptolémée IV, Philopator et sa femme, faite par les doyens (πρεσβύτεροι) de la corporation des meuniers (τῶν ὀλυροκόπων).

Le pain de doura=ὄλυρα, était un pain ordinaire pour l'alimentation du peuple. Les doyens de la corporation sont au nombre de 7 et le premier a le titre de prêtre. Il sont tous d'origine égyptienne, bien que l'inscription soit rédigée en grec.

Une association professionnelle, dont les membres étaient de purs égyptiens ayant une organisation en partie religieuse, en Egypte, au 3<sup>me</sup> siècle, est chose fort neuve et, certes, bien intéressante.

41. — Marbre Blanc. — Haut. 0,33. — Larg. 0,24. — Cette inscription nous apprend que, sous le règne de Ptolémée (VIII) Soterikos, fils de Ikadion de Gortyne (Crète) et l'un des commandants de la garde royale, envoyé en mission par Paotis, stratège de la Thébaidé, ayant accompli à souhait sa tâche, a dédié cette pierre à Pan, dieu du bon chemin et aux autres dieux et déesses.



46. — Larg. 1,64. — Haut. 0,25. — Prov. Cousieh. — Linteau de porte en pierre calcaire blanche, on y trouve, gravée sur quatre lignes, la dédicace d'un πρόπυλον et d'un θύρομα à Zeus Soter par Lysimaque fils de Bastachilas et par ses fils, pour la santé du roi Ptolémée VI, sa femme Cléopâtre et leur frère Ptolémée.

47. — Base de colonne en marbre blanc. — La surface inférieure porte gravée en beaux caractères une dédicace aux dieux par les προτάνεις (présidents) et le secrétaire du sénat. Elle a été trouvée à Abou-Mandour (Rosette).

Cette inscription aurait une importance capitale pour l'histoire administrative de l'Égypte sous les Ptolémées, s'il n'existait pas un doute sur son origine égyptienne. Antérieurement aux Ptolémées, Naucratis était la seule ville ayant une constitution hellénique avec les éléments du sénat et de la πόλις. On est porté à croire que, de même Alexandrie, Ptolémaïs et Hermupolis avaient été organisées de cette sorte au début de l'époque ptolémaïque, et notre inscription documenterait l'existence d'une autre communauté complètement hellénisée à Abou-Mandour (ancienne Bolbitine) mais le dialecte dorique du texte fait penser que l'inscription trouvée en cet endroit provenait de Rhodes.

55. — Calcaire nummulitique. — Haut. 0,70. — Egouttoir à tête de lion, travaillé dans un bloc, sur lequel on avait gravé une longue inscription zodiacale. Le bloc avait fait donc partie d'une sorte d'horloge solaire, laquelle, d'après l'observation du lever du soleil, permettrait de reconnaître les mois naturels.

56. — (Au milieu de la salle, devant le bœuf Apis). Autel trouvé à sa place originale par la mission Sieglin, dans le terrain de la colonne dite de Pompée. L'inté-

rieur, actuellement vide, était rempli de cendres. Les quatre façades sont encore en partie décorées de festons en couleur bleue. Sur la façade antérieure on lisait une dédicace peinte en bleu foncé — actuellement beaucoup de mots sont effacés— pour Ptolémée II et sa sœur et femme Arsinoé.

10. — Granit gris. — Haut. 0,28. — Larg. 0,75. — Base de statue dédiée, par le *παράσιτος* Aphrodyse, à Antoine le Grand, son dieu et bienfaiteur, l'an 19 de Cléopâtre et 4 d'Antoine le 29 de *Χολακ* = 24 décembre 50 av. J.-C.

C'est le seul document épigraphique qui nous rappelle l'existence à la fois idyllique et à la fois folle et tragique que menait en Egypte le Triumvir.

Parmi les inscriptions latines ou grecques d'époque romaine, les plus nombreuses sont gravées sur des bases de statues dressées en l'honneur d'un des empereurs.

153. — Marbre grisâtre. — Haut. 0,94 — Larg. 0,57. — Dedicace d'une statue faite par la ville d'Alexandrie, à Marc Aurèle, par les soins d'Apollon, fils d'Apollonios, grand pontife des empereurs.

160. — Haut. 0,68. — Larg. 0,58. — Dedicace d'une statue à Caracalla, érigée par la ville d'Alexandrie par les soins du grand pontife des empereurs.

307. — (Au milieu de la paroi de droite). Marbre blanc, Haut. m. 1,50. — Larg. 1,15. — Prof. 0,80. — (Don de la famille Lifonti). Grande base d'une statue de Valentinien dressée par G. Valerius Eusebius Vir Clarissimus Comes Ordinis Primi ac per Orientem.

La personne qui l'avait dédiée s'est servie de la base d'une statue plus ancienne. Elle a eu soin de marteler l'ancienne ins-

cription pour y graver la nouvelle. Ce procédé aussi économique que vandale et plutôt regrettable au point de vue de l'histoire, a été, hélas! fort souvent employé à Alexandrie.

Autres inscriptions de cette catégorie sous les nos 15 (pour Trajan), 167 (pour Marc Aurèle Antonin), 172 (pour Julie Donma).

Parmi les inscriptions d'autre nature voir les nos :

148. — Dalle de schiste verdâtre. Inscription bilingue (latine et grecque) qui fait mention d'une expédition militaire entreprise, sous le règne d'Hadrien, par un fonctionnaire romain, Sulpicius Serenus, contre les Agriophages (mangeurs de bêtes féroces).

162. — Basalte noir. — Haut. 0,60. — Provenance Ptolémaïs (Menschieh). Petite colonne brisée à mi-hauteur qui se trouvait à l'entrée d'un des temples de la ville grecque de Ptolémaïs (dans la Haute-Egypte). Elle porte un tarif malheureusement mutilé, qui prescrivait les purifications que devaient accomplir les femmes qui avaient accouché d'un garçon, celles qui avaient avorté, etc.

178-179. — Deux plaques en bronze.

Elles constituent les deux parties d'un diplôme militaire trouvé à Coptos en 1881.

Aux soldats qui avaient bien accompli leur temps de service, l'empereur accordait certains privilèges. Il promulgait une loi qui comprenait la liste de tous les militaires qui venaient d'être ainsi favorisés.

Cette loi gravée sur bronze était déposée au Capitole, et chaque soldat recevait un *diplôme*, c'est-à-dire, deux tablettes en bronze sur l'une desquelles était gravée la loi, sur l'autre les noms et matricules du soldat. Les deux tablettes formant diptyque étaient réunies au moyen de fils qui devaient porter

7 cachets de cire, chacun portant le nom d'un des 7 citoyens romains qui devaient témoigner de l'authenticité de la copie. En général, ces privilèges étaient les suivants : droit de cité étendu aux fils mêmes et à leurs descendants directs; droit de transformer ou de contracter mariage dans la forme du *connubium* conformément au droit civil romain.

Notre diplôme, délivré durant le règne de Domitien 81-96 après J.-C. est en faveur de C. Julius Saturnius. Cette loi générale s'appliquait aux soldats ayant accompli 25 ans de service au moins et qui faisaient partie à cette époque de trois ailes de cavalerie et de 7 cohortes d'infanterie en garnison en Egypte.

---

## ÉPITAPHES, STÈLES FUNÉRAIRES

---

Les inscriptions funéraires provenant des nécropoles d'Alexandrie sont ou gravées sur une stèle qui était placée au-dessus du tombeau, ou peintes sur la couche de stuc dont presque toutes les stèles (généralement en calcaire du Mex) étaient revêtues. Dans les tombeaux en forme de *loculi*, l'inscription était peinte sur la face extérieure de la dalle de scellement. Sur cette dalle on reproduisait en couleur une porte (voir des exemplaires assez bien conservés, plus loin, salle XXI) au-dessus de laquelle on écrivait le nom du défunt et la formule  $\chi\alpha\rho\epsilon$  précédée, à partir du 2<sup>me</sup> siècle av. J.-C., de  $\chi\rho\eta\sigma\tau\epsilon$  et quelquefois de la formule  $\epsilon\upsilon\psi\chi\epsilon\iota$  qui devient très fréquente aux époques plus récentes. Au nom du défunt, on ajoutait souvent sa filiation et, plus rare-

ment, l'indication de sa patrie. En général, ces inscriptions sont très pauvres de détails, mais nous possédons, entre autres, une très jolie épigramme (N° 126).

La stèle funéraire pouvait avoir un relief reproduisant la scène, dirions-nous, du *congé* que prend le défunt, ou un épisode générique quelconque de sa vie— on le représente s'amusant soit avec son chien favori (n° 116-117) soit avec un oiseau (n° 83 et 116) etc., et même la scène du repas funéraire.

Au lieu d'être décorée d'un bas-relief, la stèle était souvent peinte. C'est ainsi qu'on en trouve souvent sur les pseudo-portes des loculi. La peinture est faite soit directement sur la pierre, soit sur une couche de stuc dont celle-ci est revêtue.

Les scènes peintes possèdent en général des caractères moins génériques et plus individuels que celles en relief, comme aussi, elles ont une plus grande liberté de mouvement.

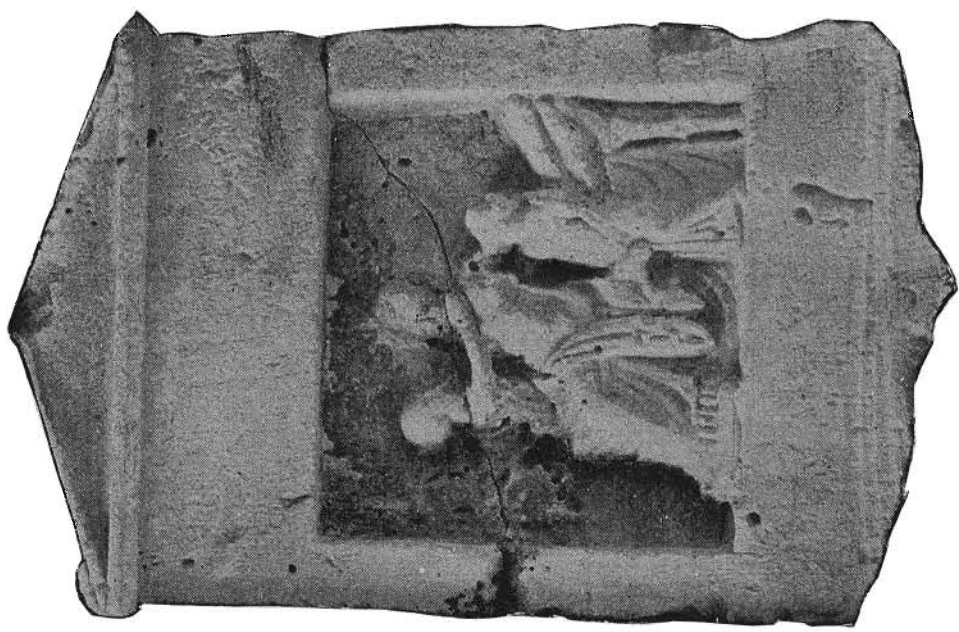
Les bas-reliefs alexandrins sont, en général, de petite dimension. Le n° 27, placé plus loin, dans la salle de sculpture, fait exception, et peu nombreux sont ceux qui ont une importance artistique réelle. Mais leur intérêt est néanmoins considérable parce qu'ils forment ainsi une série qui permet de suivre le développement pris par ce genre de monuments pendant plusieurs siècles.

Si le calcaire nummolitique est, en général, la matière le plus souvent employée pour les plus anciens de ces petits monuments et jouit d'une conservation parfaite, il est, par contre, d'un travail difficile. C'est pour cette

raison qu'on donna la préférence au calcaire doux et friable de la roche du Mex. Ce dernier n'offre pas de larges surfaces polies homogènes, sans trous ; on songea alors à travailler la pierre *grosso modo* ; puis on la recouvrait d'une couche de stuc de plâtre, qu'on modelait ensuite plus soigneusement et qu'on décorait au moyen de la peinture. Les traces en sont fréquentes sur nos bas-reliefs. Les couleurs prédominantes sont le rouge, le jaune et le bleu. La chair des hommes est généralement traitée en rouge-brun ou en rose, celle des femmes en blanc ou en jaune. Sur les plus anciens de nos bas-reliefs funéraires alexandrins, l'influence attique est de toute évidence. Le n° 27 (exposé plus loin dans la salle XVI) doit avoir été sculpté ou à Athènes ou à Alexandrie vers la fin du 4<sup>me</sup> siècle par un artiste venu d'Athènes. Néanmoins, nous possédons des pièces qui se distinguent des bas-reliefs attiques par une finesse d'expression et une liberté de mouvement remarquable (v. n° 73). Mais cette originalité ne dura guère, et le type de deux individus qui se serrent la main devint bientôt banal ; on en trouve également composés d'un seul individu debout et d'autres, surtout à l'époque romaine, couchés sur la *cline* prenant leur repas.

Sur d'autres bas-reliefs, l'influence de l'art indigène est claire (v. n° 62 dans la salle XI et autres.)

73. — Calcaire. Prov. Hadra. Ce bas-relief, qui est fissuré et dont la surface est très détériorée, est un des monuments funéraires de l'antiquité, les plus expressifs et les plus touchants. Aux pieds d'un lit (*κλινη*), avec



**Bas - reliefs funéraires alexandrins.**





chevet, coussins et drap, on voit une femme assise vêtue du chiton et du manteau; les pieds sont posés sur un tabouret. Elle est mourante, mais tâche de soulever la moitié supérieure de son corps comme pour respirer encore. Elle appuie le bras gauche sur l'épaule d'une petite fille qui s'efforce de se tenir droite et solide afin de la soutenir. Le bras droit de la mourante contourne le dos d'une fille plus grande que la première, dont la moitié inférieure du corps est cachée par les genoux de sa mère. Cette jeune fille baise le cou de sa mère et fait un effort délicat et en même temps énergique pour l'attirer à elle, afin de l'empêcher de s'abandonner complètement. On voit que c'est un tableau plein de sentiment, de vérité et d'expression (voir le n° 72 pareil et peut-être plus ancien, mais plus abîmé et d'une exécution moins heureuse; (le n° 108 est probablement faux).

74. — Une jeune femme vêtue du chiton, assise sur une chaise, regarde à gauche. Elle est en train de sortir une ornementation d'une boîte qu'une servante lui présente. Traces de coloration; c'est ainsi que le vêtement de la servante devait être peint en bleu.

77. — Calcaire nummolitique. Prov. Hadra. A forme de naiscos. Conservation parfaite. Sur une chaise où se trouve un coussin et un tabouret, est assise une femme drapée du chiton avec le manteau. La position du corps se détache en profil, mais la figure se présente presque totalement de face. Le bras droit dont le coude est posé sur le genou, sert d'appui à la tête qui est légèrement inclinée en avant sur le dos de

la main. Une servante debout derrière sa maîtresse agite un éventail sur la tête. La position de cette servante qui est fréquente sur les bas-reliefs alexandrins ne se rencontre jamais sur les bas-reliefs attiques.

78. — Calcaire nummolitique. Stèle avec fronton. Prov. Hadra. Une dame drapée du chiton et du manteau qui remonte jusque sur la tête, est assise sur une chaise très simple; elle tend le bras droit à une autre dame debout, qui est drapée du chiton avec une haute ceinture et un manteau. Au bas de la scène se trouve gravée l'inscription: *Ἰσιδώρα, Ἀρτεμισία, Πισιδισσαῖ.* Ces deux femmes sont originaires de la Pisidie.

Ce bas-relief est intéressant parce qu'il est de type alexandrin pur, dont les traits caractéristiques sont la finesse du dessin, la mollesse des lignes, le peu de profondeur des plans. Dans les deux figures, la chevelure adhère au front; elle recouvre les oreilles et tombe en nœuds derrière la nuque; la tête est élégante et petite, le buste léger, les jambes qui sont longues et légèrement écartées sont recouvertes d'un amas d'étoffes considérable.

Nous nous bornerons à signaler les nos: 79<sup>a</sup> qui représente un jeune homme assis sur un tronçon de colonne sur lequel il a jeté son manteau (une autre figure devait probablement lui faire face); 116, un enfant debout, tenant une oie sous le bras gauche, se penche vers un petit chien; 82, deux femmes debout, en face l'une de l'autre, se serrant la main; 86, un homme âgé assis sur une chaise, sur le dos de laquelle il appuie le bras gauche; le bras droit est abandonné le long

d'un gourdin. Les traits du visage sont maigres, le nez aquilin, la barbe pointue. Il regarde au loin devant lui. Portrait plein de caractère et riche d'une expression obtenue avec peu de lignes ; n° 85, Stèle du soldat Licomedes. Elle est intéressante par la forme de son fronton.

Les stèles peintes réunies dans cette salle, vu leur état de conservation, n'ont d'intérêt réel que pour les savants.

Parmi les inscriptions funéraires qui s'éloignent de la formule laconique indiquée plus haut, il faut remarquer le n° 126 qui est une belle épigramme, d'un sentiment aussi délicat qu'exquis.

Οὐκέτι δὴ μάτηρ σε Φιλόξενε δέξατο χερσὶν  
σὰν ἐρατὰν χρονίως ἀμφιβαλοῦσα δέρην  
οὐδὲ μετ' αἰθέων ἀν' ἀγάκλυτον ἤλυθες ἄστυ  
γυμνασίου σκιερῶι γηθόσυνος δαπέδωι  
ἀλλὰ σου ὅσπερ ἀπατήρ θέτο τεῖδε κομίσσας  
Καῦνος ἐπεὶ μαλερῶι σάρκας ἔδευσε πυρὶ.

Le jeune homme dont le père pleure la mort et dont il a porté les cendres de Kaunos à Alexandrie, servait probablement dans la flotte des Ptolémées, dont Kaunos était une station.

Les bas-reliefs romains qui sont généralement travaillés dans la technique « en creux », représentent le repas funéraire, c'est-à-dire le mort, de face, couché sur la κλίνη avec une tasse dans la main droite ; devant lui, se trouve une table avec de la viande, du pain et une amphore, dans un coin un animal sacré, chacal,

faucon, etc. (v. nos 218, 282 et suiv.). D'autres représentent le mort, vu de face, debout (v. nos 216, 220-223).

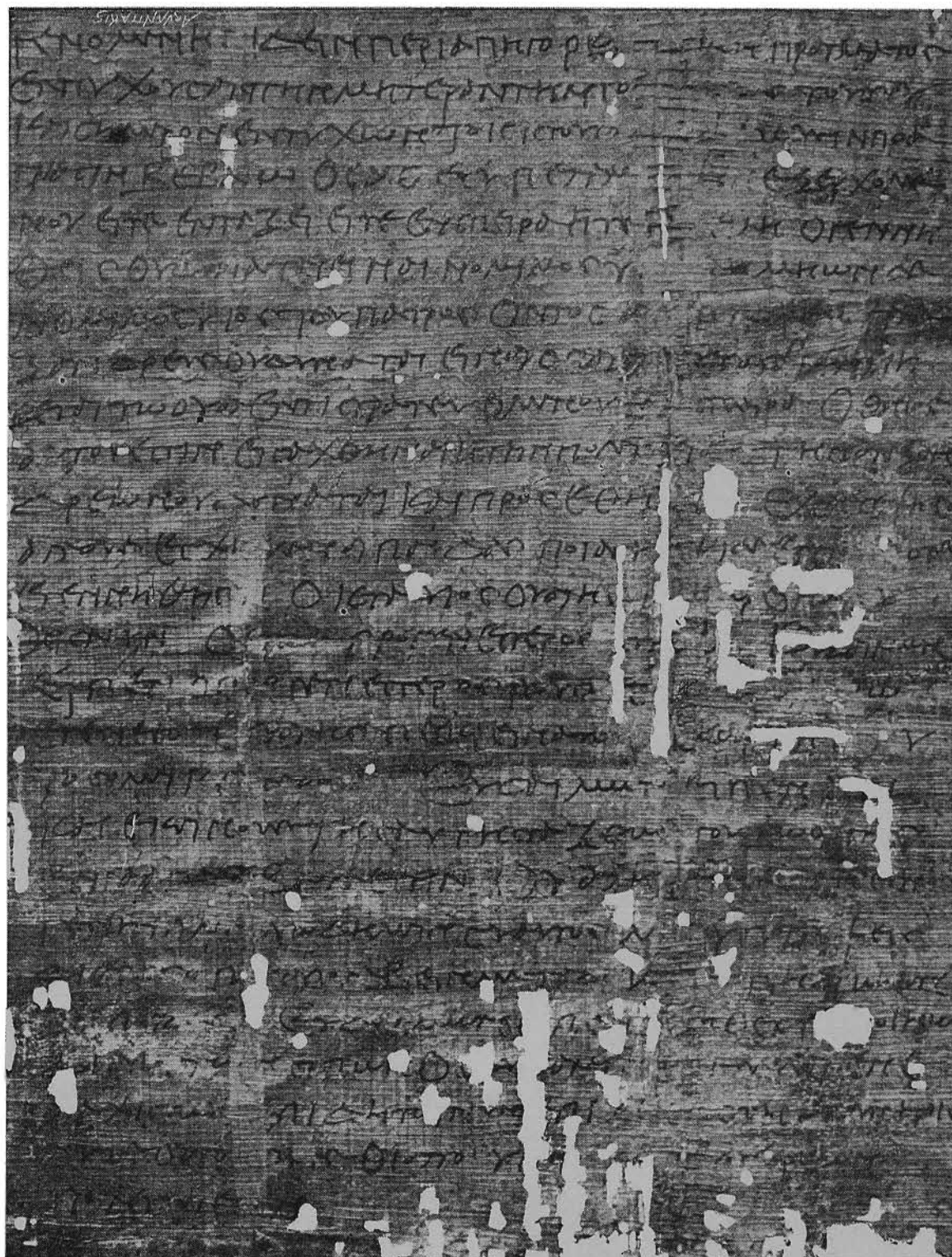
Les inscriptions funéraires d'époque romaine, soit latines, soit grecques, sont, en général, plus riches en détail que les inscriptions ptolémaïques.

Le n° 218 se réfère à un certain Sarapion, mort à l'âge de 70 ans, l'an 4 de l'empereur, dont le nom n'est malheureusement jamais indiqué. Il a été président des deux gymnases de Nikiou ; il fut bon père, bon mari, bon ami, joyeux, vertueux et exempt de tout chagrin. Les inscriptions latines appartiennent presque toutes à des soldats et donnent les indications suivantes :

D. M. (*Dis Manibus sacrum*) ; le nom du défunt, la période pendant laquelle il a servi dans l'armée, les fonctions qu'il y a remplies, le nom de celui qui a dressé le monument.

## PAPYRUS

On appelle papyrus, tout document écrit sur des feuilles préparées avec cette plante elle-même. Ce qui distingue les différentes catégories de papyrus, c'est la langue écrite, le genre d'écriture, l'époque de leur origine ou le contenu. De telle sorte que nous avons des papyrus littéraires, judiciaires, magiques, les papyrus grecs ou latins, les papyrus hiératiques, funéraires, démotiques, les papyrus ptolémaïques, romains, byzantins, coptes, etc. Pour préparer la feuille servant à l'écriture, on étendait à plat une couche de membranes concentriques qui enveloppaient la moelle de la tige du papyrus,



Une partie du Papyrus judiciaire Cattaoui.



on en prenait une autre et on la plaçait en travers de la première, on les mouillait avec un liquide dont nous ignorons la nature et, après les avoir pressées de façon à les faire adhérer intimement, on les laissait sécher. Le papyrus était alors prêt à recevoir les signes qu'on allait y écrire au moyen d'une pointe avec de l'encre généralement à base de fer. On pouvait aussi coller plusieurs feuilles bout à bout et avoir ainsi des papyrus longs d'un, de deux mètres, dont on faisait un rouleau. Lorsque celui-ci avait été couvert d'écriture, on le déposait soit dans les archives privées ou publiques, soit dans une bibliothèque.

Les papyrus, qui ne se sont pas conservés dans les ruines des villes anciennes du Delta à cause de l'humidité du sol, sont, par contre, nombreux dans les *Kimans* et les nécropoles du Fayoum et de la Moyenne et de la Haute-Egypte. Le *Kom*, mot arabe qui signifie une petite colline, est formé soit de ruines de maisons de la ville ancienne, soit d'immondices ou de toutes sortes de détritrus. Etant donné, d'une part, les conditions favorables de sécheresse et, de l'autre, la protection contre toute substance détériorante, le *Kom* a gardé et conservé intacts tous les morceaux de papyrus qu'on y avait jetés ou déposés. Il est probable qu'on jetait au dépotoir, non seulement les papyrus déchirés ou inutiles, mais même des archives entières qui avaient perdu tout intérêt pour les générations postérieures. D'ailleurs, dans des maisons abandonnées, on a retrouvé des lots considérables de papyrus qui y étaient restés cachés jusqu'à nos jours. Dans le *Kom*, on ne trouve généralement pas de

papyrus antérieurs à l'époque romaine. Cela s'explique par le fait que les papyrus des époques précédentes devaient se trouver dans les couches les plus basses du Kom envahies par l'humidité et que, d'autre part, à l'époque romaine peut-être, on a employé, pour les besoins de l'agriculture, l'excellent fumier résultant de la décomposition des matières végétales déposées dans le Kom. On trouve les papyrus pharaoniques ou ptolémaïques dans les nécropoles des époques respectives, soit d'êtres humains, soit d'animaux sacrés (crocodiles, chats, chiens etc.). On avait, en effet, l'habitude de couvrir la momie d'un carton fait de toile, de plâtres et de vieux papyrus. On déposait aussi des papyrus à côté des cadavres. Pour ne parler que des papyrus grecs (très rares sont jusqu'à présent les papyrus latins), il est bien évident que la découverte de nouveaux papyrus est d'importance primordiale pour la science. Non seulement ces recherches ont souvent restitué à l'admiration du monde intellectuel de magnifiques morceaux littéraires qu'on croyait à jamais perdus, mais elles ont mis en lumière une série incomparable de documents pour servir à l'histoire de la vie privée et publique de l'Égypte, tant ptolémaïque que romaine. Et personne n'ignore la part et l'influence que l'Égypte de cette époque a eues dans l'histoire générale de la civilisation. Notre collection, formée surtout de papyrus grecs, allant de l'époque ptolémaïque à l'époque byzantine (3<sup>me</sup> siècle av. J.-C., 6-7<sup>me</sup> siècle après) et de papyrus cophtes, est assez pauvre, en comparaison des splendides collections de l'Angleterre, de l'Allemagne,



de la France, de l'Italie, de la Suisse, de l'Amérique, mais notre Musée possède néanmoins quelques pièces de premier ordre. Cette collection provient soit d'achats, soit d'envois de la Direction Générale, soit encore de dons de Maître Glymenopoulo et de M. Adolphe Cattaoui, lequel, entre autres, a cédé au Musée d'Alexandrie un célèbre papyrus judiciaire.

Vitrine N<sup>o</sup> 1-3 Maigres Fragments de l'Iliade d'Homère.

4.—*Scholia* homériques 5.—*Callimaque*, Fragments de l'hymne VI à Delos. 6. — *Isocrates* §§ 37, 38, 39 du Panegyrique. Dans la même vitrine, d'autres fragments classiques. Parmi les papyrus ptolémaïques non littéraires, voir 12.—Requête d'un prisonnier au roi; 13. Plainte contre le comarque Pakysis. 15. — Déclaration de biens et de personnes. 16.—Lettre d'un certain Diogenes à Apollonios pour affaires privées. Dans la vitrine M, quelques lettres adressées au roi, etc. Le plus considérable parmi les papyrus non littéraires d'époque romaine est le papyrus judiciaire Cattaoui: Long. 0,80 Haut. 0,22 (au-dessus des vitrines N. M.). Il est écrit sur les deux faces.

Le commencement de ce papyrus se trouve au Musée de Berlin. Il contient 7 protocoles judiciaires écrits de la même main et se référant à des questions relatives au mariage de soldats romains.

1<sup>o</sup> Coll. I 1-4 Protocole du *praefectus Aegypti* M. Rutilius Lupo dans une question qu'on ne peut pas déterminer (114-117 ap. J.-C.).

2<sup>o</sup> Coll. I 5-13 Protocole du même *praefectus* (5

janvier 117) se référant à des « plaintes pour dots » soulevées par des femmes de soldats.

3<sup>o</sup> Coll. I 14-III 10. Protocole d'un ἀρχιδικαστής en sa qualité de délégué du *praef. Aeg. M. Petronius Mamertinus* (25 février 134). Même objet que le précédent.

4<sup>o</sup> Coll. III 11-12. Plainte préjudicielle d'un soldat, citoyen romain, se référant au « *status familiae* » de son « fils de soldat » (24 octobre 114).

5<sup>o</sup> Coll. IV 1-15. Demande d'une citoyenne d'Alexandrie pour faire exempter de l'impôt la succession de son fils, *heres testamentarius* d'un soldat romain (4 juin 115).

6<sup>o</sup> Coll. IV 16-V 26. Demande préjudicielle d'un soldat, *civis alexandrinus*, se référant au *status civitatis* de son fils, (26 août 142).

7<sup>o</sup> Coll. VI. Procès causé par des délations contre la femme d'un soldat : *bona vacantia*.

Le *verso* du papyrus contient la pétition d'un soldat qui, se basant sur plusieurs documents, nous trace l'histoire assez compliquée d'un procès.

Parmi les autres papyrus, il y a des lettres privées (nos 21 ; 29 ; 31 etc.) des contrats (n<sup>o</sup> 62, vente d'un chameau 454 ; 678 etc.) le n<sup>o</sup> 677 est une requête de certains fermiers de Soknopaiou Nêsos (Fajoum) au *stratège* du nom Arsinoïte pour se plaindre contre un agresseur et ses quatre frères qui ont voulu les empêcher de faire les semailles et s'approprier leurs champs. Le n<sup>o</sup> 679 est un *papyrus magique*, contenant des formules d'invocation au bon génie Nilus, au grand esprit Sabaoth, pour avoir toutes sortes de bonnes fortunes.

Le n<sup>o</sup> 680 est la demande d'une attestation d'avoir sacrifié aux dieux, demande formulée pendant une persécution contre les chrétiens par une dame Aurelias prêtresse du dieu Περσεσφύχος aux préposés aux sacrifices.

## MONUMENTS DIVERS AU CENTRE DE LA SALLE

346.—Porphyre. Ce superbe couvercle de sarcophage, trouvé par Botti, en 1893, dans ses fouilles à Nagué (quartier Labbane d'Alexandrie) doit être transféré dans la salle des antiquités chrétiennes, où il sera disposé de façon à être mieux présenté au public. Il a la forme d'une pyramide tronquée. Au centre de chacune des quatre surfaces verticales qui en forment pour ainsi dire le socle, il y a une tête exécutée en haut relief.

Du côté de la porte d'entrée de la salle, une tête barbue avec des feuilles de vigne dans la chevelure, du côté opposé, tête de jeune homme imberbe, sur les autres côtés, à gauche, tête de jeune femme avec un ruban dans la chevelure, à droite, tête de jeune homme ou de jeune femme. Des festons en haut relief font le tour du couvercle, comme soutenus aux angles et au-dessus de chaque tête par des nœuds. M. Strzygowski voit dans ce monument, une preuve de plus en faveur de sa théorie de l'origine orientale de l'art chrétien (v. les sarcophages identiques de S. Costanze au Vatican et au Musée de Constantinople).

305.—Scarabée colossal provenant du terrain de la Colonne dite de Pompée.

304.— Granit noir. Haut. mètres 1,80. Dieu Apis trouvé en morceaux (1895) à la colonne dite de Pompée et restauré en 1898 par le sculpteur Marcucci. Ce monument appartient indubitablement à l'époque de l'empereur Hadrien, à cause d'une inscription fragmentaire trouvée avec la statue brisée du taureau et qui devait, faire partie du pilier, placé comme soutien sous le ventre du jeune animal. C'est un monument des plus dignes d'attention.

## SALLE VII

### FOUILLES DE DANINOS PACHA A ABOUKIR

Les monuments qui sont exposés dans cette salle proviennent, presque tous, des fouilles exécutées dans les environs d'Aboukir, en 1897, par S.E. Daninos Pacha; il y découvrit les ruines du sanctuaire de Ménouthis. Ces monuments n'ont probablement pas été exécutés pour l'endroit où il ont été découverts, mais doivent y avoir été transportés d'Héliopolis ou de Sais.

1.—Statue colossale (haut m. 2,82) d'un Pharaon du moyen empire, usurpée par Ramsès II. A droite, on voit gravé le portrait de la princesse Hout-Ma-Ra, fille de Ramsès II, celle qui, selon la tradition, aurait sauvé des eaux le petit Moïse.

3 et 5.—Deux sphynx acéphales, le premier au nom d'Amenehema IV, le deuxième au nom d'un Pharaon de la XII<sup>e</sup> dynastie et usurpé également par Ramsès II.

4.—Tête de Pharaon. Même provenance.

Le 2, acte d'adoration au dieu Hor, et 6, fragment d'une statue de Ramsès VIII, proviennent d'Alexandrie.

11. — Calcaire. Belle table d'offrandes provenant d'Abousir (près de Samanoud).

## SALLE VIII

6. — Superbe chapiteau hathorique

1. 2. 4. 5. — Sarcophages anthropoïdes en calcaire nummolitique, trouvés dans une nécropole de la province de Kéneh.

3.—Calcaire jaune clair. Haut. 0.31 Long. 1.17. Prov. Héliopolis. Bas relief funéraire, remarquable pour la finesse de son dessin et la vivacité de l'expression des personnages. Le roi Psammetik assis sur son trône, à gauche, est tourné à droite et reçoit des offrandes tout en écoutant la musique qu'on fait en son honneur. Parmi les musiciens, on voit le harpiste, la joueuse de tam-tam, les chanteurs qui battent la mesure, le prêtre, une joueuse de heptacorde, une joueuse de guitare.

CAISSES A. B. — Cercueils extérieurs de momies provenant de la deuxième trouvaille de Deir-el-Bakari (1891).

VITRINE A. — Momie provenant d'une nécropole de la Haute-Egypte, endommagée pendant le transport par des bateliers à la recherche de trésors.

VITRINE B.— Momie de la XXVI<sup>e</sup> dynastie dans son cercueil de sycomore.

VITRINE D.— Momie de la dame Karol XXX<sup>e</sup> dynastie.

VITRINE F. — Momie provenant de Panopolis.

## SALLE IX

VITRINE A. — (au milieu de la salle) Sandales en jonc tressé ; couronne de fleurs, œufs, etc. provenant de Deir-el-Bakari.

1. — Fragment de la porte du tombeau d'un personnage de l'ancien empire.

2. — Le dieu Horus l'aîné, sous la forme d'épervier dans un naos.

5. — Fragment d'une statuette de scribe assis.

7. — Chapiteau à tête d'Hathor. Basalte noir. Statue de la déesse Sokhit, à tête de lionne, trouvée dans les fondations de la maison Mauridis, Rue Chérif Pacha (XVIII<sup>e</sup> Dynastie).

13. — Belle tête de Pharaon.

14. — Basalte noir. Buste du roi Psammetik II (Alexandrie, Port-Est).

16. — Buste de prêtre égyptien, les yeux en ivoire et ébène sont rapportés.

17 et 19. Deux couvercles de sarcophage en bois peint.

18. — Buste en granit rose de Ramsès II (Aboukir).

21. — Fragment d'obélisque du roi Seti I<sup>er</sup> trouvé à Alexandrie (quartier Labbane) où il doit avoir transporté d'Héliopolis. 27. — Statue assise, acéphale, de Ramsès II, trouvée sur le plateau de la colonne dite de Pompée. 31. — Stèle funéraire peinte (Bas-relief représentant une scène d'offrandes à l'occasion d'un enterrement; moyen empire,—36-37. Planches de cercueil sur lesquels on a dessiné des génies funéraires. 38. — Albâtre. Base d'une colonne du palais du roi Ramsès III dans la ville d'Onion.

## SALLE X (ANTONIADIS)

Cette salle a été dédiée à la mémoire de feu Sir John Antoniadis, parce que cet homme éclairé, donnant un exemple qui devrait être imité par d'autres concitoyens, a cédé au Musée une grande partie des objets exposés dans cette salle, et d'autres encore. La salle Antoniadis contient une riche série de petits monuments pharaoniques ainsi que des bijoux de différentes époques : statuettes de dieux, objets du culte, ouschatbis, amulettes, canopes, vases en albâtre. Il y a également quelques momies et quelques cartonnages de momie.

VITRINE C. — n<sup>o</sup> 3-20, 109-114, 319. — Statuettes d'*Osiris* et *Osiris-Onnophris*.

Il est représenté quelquefois debout, coiffé de l'uraeus, de la double plume et de la couronne, le fouet et le crochet aux mains (n<sup>o</sup> 3, 5, 7, 10, 15); d'autres fois à ces symboles sont ajoutés les cornes qui indiquent la puissance du Nil (n<sup>o</sup> 4), ou le disque

solaire (n° 13), ou en supprimant le fouet et le crochet (n° 16). Quelquefois, on lit en hiéroglyphes sur la base. « Osiris donne la vie pour toujours ». Osiris représenta d'abord le Nil inconstant et sauvage des époques primitives, puis le côté heureux de sa nature avait prévalu, à mesure que les riverains avaient appris à régler son cours et il n'avait pas tardé à se transformer en bienfaiteur de l'humanité ».

n° 19-20, 22-26, 28-31, 33-34. — Le taureau *Apis*, coiffé, de l'uraeus et du disque solaire.

Le taureau Apis était l'image vivante de Phtah sur la terre. On le gardait dans une des cours du temple de Phtah, à Memphis, ou il rendait des oracles. Mort, il avait sa sépulture dans le Sérapeum. Il n'y avait jamais qu'un Apis à la fois, et le taureau n'était adoré comme Apis que lorsqu'il portait certaines marques sacrées, telles que tâches noires sur le flanc, triangle au front, tache en forme de croissant sur le poitrail.

n° 300, 390-396, — Le Dieu *Phtah*.

Phtah, identifié avec Vulcain, était le dieu suprême de Memphis. On le représentait debout ou assis, tenant un sceptre des deux mains, à la figure fine et souriante. Les n°s 303 et 397-411 représentent Phtah Pathèque, réapparition à la vie du soleil vainqueur des ténèbres.

n° 21-27, 32-35. — La Déesse *Hathor*.

Hathor, déesse de la montagne qui séparait la terre d'Égypte de l'autre monde, était représentée sous la forme d'une vache ou d'une femme à oreilles de vache. Elle était la déesse de la beauté, que les Grecs identifièrent à leur Aphrodite.

n° 75, 76-78, 370. — Le Dieu *Nofirtoumou*.

Nofirtoumou était le fils de Bastit ou de Sekhet, et il paraît avoir incarné une des formes du soleil de la nuit, ou plutôt la force solaire, l'ardeur que l'astre, à son lever, met à dissiper les éternels ennemis de son œuvre.



n° 309.—Le Dieu *Noum* ou *Knoum* (Cnouth, Cnoumis, Chouphis, des Grecs).

Il était considéré à Elephantine comme le Dieu créateur et primordial, mais sous le nom de Noum-Ra, il était la divinité se manifestant par le soleil. Il est représenté avec une tête de bélier.

n° 72-7, 479, 242-244, 257, 271-314.—*Déesse Thoueris*, ou *Apet*, a tête d'hippopotame, aux mamelles pendantes. Quelquefois elle est léontocéphale.

Elle personnifie l'espace dans lequel le soleil prend naissance, elle est la déesse mère et nourrice.

n° 83, 101, 149.—Figurines d'*Anoup* ou *Anoubis*, a tête de chacal.

Il est le dieu de l'embaumement et de l'ensevelissement (voir à Kom-el-Chogafa la scène principale dans les bas-reliefs de la niche du fond).

n° 115-134, 160, 340-345. — Le Dieu *Thot*, à tête d'ibis.

Thot, identifié par les Grecs avec Hermès, était le dieu inventeur de l'écriture, le dieu pondérateur, intelligence directrice de l'Univers. L'ibis et le singe cynocéphale lui étaient consacrés. Le centre principal de son culte était Hermupolis Magna, aujourd'hui Aschmunein (province d'Assiout).

377. — *Cynocéphale*. Singe consacré à *Thot*.

n° 226.—La Déesse *Sekhet*, quelquefois debout, quelquefois leontocéphale (228), et avec sceptre (229) ou assise avec un objet dans la main gauche (230) ou assise sur un trône (234, 301, 322).

Déesse personnifiant la force de la lumière solaire.

n° 178-191, 200-29.—Chatte de *Bast* et *Bast* (corps humain à tête de chatte), le n° 203 est en porcelaine bleue avec taches noires; 201, la chatte, en bronze, porte des boucles d'oreilles en or.

Bast; forme atténuée de Sekhet, adorée à Boubastis, était la personnification de la chaleur bienfaisante.

n° 306. — *Horus*, à tête d'épervier.

Il représente le soleil diurne. Il ressuscite le soleil levant et il est fils d'Isis et d'Osiris.

n° 277-299. — Éperviers sacrés d'Horus, en diverses matières. Sans couronne (n° 293<sup>a</sup>), coiffés du disque solaire (n° 282 et 285), du pschent (n° 277), etc.

n° 142, 868-911. — *Isis*.

Isis représentait le réceptacle du soleil nocturne; était sœur et protectrice d'Osiris; mère d'Horus. Elle est représentée debout seule, ou assise et avec le petit Horus sur les genoux, ou en triade (151, 153, 159) avec Horus et Neith.

n° 336-341. — *Neit*, déesse de *Sais*.

Elle a, pour coiffure, la couronne du nord. Elle est représentée souvent armée d'arc et de flèches, qui doivent faire allusion au rayonnement que darde l'œil solaire.

n° 145, 835-850.—*Harpocrate* ou « *Horus l'enfant* ».

Il est représenté tête chauve, sauf une tresse pendante sur l'épaule, et portant le doigt à la bouche. De petits monuments, de basse époque (voir n° 146-148) représentent Horus enfant, debout sur des crocodiles et tenant un scorpion, un lion, deux serpents et une gazelle; au-dessus du dieu grimace la tête du monstre Bes, qui, en cette circonstance, paraît représenter la force destructive de la nature en opposition avec l'éternelle jeunesse que personnifie Horus.

n° 313, 329, 335, 352-365.—Figurines du *Dieu Bes*.

Bes personnifie l'ardeur redoutable du soleil, en tant que dieu guerrier. Il est aussi dieu de la musique et de la danse. Il est un dieu monstrueux aux yeux à fleur de tête, à la langue pendante, aux jambes écartées.

n° 846-848, 893-896, 854-860.—*Ammon, Ammon Ra*.

Le dieu caché se manifestant par le soleil. Il était aussi le dieu suprême de Thèbes.

n° 318. *Khem*, le dieu qui s'engendra lui-même en fécondant sa mère.

n° 316, 372 et suivants.—Figurines du Dieu *Chonsou*, dieu lunaire, computeur du temps et aussi dieu guérisseur.

n° 315. — Figurine de la Déesse *Maut*.

Elle personnifiait l'espace dans lequel le soleil prend naissance.

n° 245, 256, 310. — Figurines du Dieu *Shou*.

Il personnifiait la force cosmogonique du soleil.

VITRINE C. 138-140. — *Situlae* en bronze pour l'eau sacrée d'Isis.

VITRINE O (*horizontale*). Collection de scarabées, et d'amulettes en différentes matières.

L'amulette en forme de scarabée est un symbole de durée présente ou future ; la garder sur soi était une garantie contre la mort. Mille significations mystiques découlèrent de ce premier sens, mais après avoir constitué pour des siècles un moyen de protection contre toute sorte de malheurs, les petits scarabées finirent par n'être plus que des bijoux sans

valeur religieuse. On en faisait des chatons de bague, des pendeloques de collier et ainsi de suite. L'amulette en forme de colonnette en feldspath vert (n° 1759) rappelait l'idée du rajeunissement divin. L'œil mystique, l'oudja (n° 1736 et suiv.) protégeait contre le mauvais œil, contre les paroles d'envie et de colère, contre la morsure des serpents. Les n°s 1760, 1762, 1791, Dadou, Doudou, étaient l'emblème de la stabilité éternelle (voir d'autres amulettes dans la vitrine A).

VITRINE B.B. n° 164.—Terre émaillée. Belle ampoule lenticulaire, à vernis verdâtre, garnie de rangs de perles ou d'oves sur la tranche, de collier sur la panse. Le cou est flanqué de deux singes accroupis en guise d'anses. Tout autour, au bord de la panse, il y a une invocation à Phtah et à Neith. On envoyait cette sorte de vases comme *strena* le jour de l'an.

n° 324<sup>a</sup> Bois.— Statue d'Osiris ou l'on enfermait des papyrus funéraires.

n° 423. — Petites boîtes en bronze, contenant les restes d'un serpent sacré, ou de crocodile et semblables.

n° 166. — Feuille de dattier. Joli panier dans lequel on avait placé de fruits de doum et des œufs.

VITRINE A.A. n° 728.—Cônes funéraires symbolisant, peut-être, des offrandes fictives, c'est-à-dire des pains à forme cônique.

n° 712. — Modèle d'une maisonnette égyptienne.

Les compartiments supérieurs de la Vitrine L (voir aussi K. I.) renferment une collection d'*Ousbhatbi* ou *Shabtaion*, les *Répondants*, nommés ainsi parce qu'ils devaient répondre et se présenter à l'appel du nom du défunt pour exécuter les corvées qu'Osiris avait le droit

d'exiger d'eux. Les formules qu'on voit gravées sur leurs corps correspondent à cette idée. On les déposait en grand nombre dans la tombe avec la momie. Celles antérieures à la XVIII<sup>e</sup> dynastie sont, en général, en bois, en granit, en calcaire ou en albâtre. Sous la XIII<sup>e</sup> dynastie commence à paraître la terre cuite vêtue d'un émail bleu, et ensuite, devient d'usage général, la pierre et la terre cuite à émail vert.

VITRINE H. n° 747 et suiv.—Vases canopes en albâtre. Ces vases devaient recevoir les entrailles du défunt, retirées du corps pour l'embaumement. Pour chaque cadavre, il fallait quatre vases : pour l'estomac, pour les intestins, pour les poumons, pour le foie, et chaque vase était placé sous la protection d'un génie funéraire. A la basse époque, les vases se réduisent à trois (voir à Kom-El-Chogafa, la scène centrale dans la niche du fond).

n° 745 et suiv. et 800 et suiv.—Petits vases en albâtre, en granit et en autres matières.

Le n° 811<sup>a</sup> est à forme de grenouille, le 815 est un brûle—parfums ; le 1816 devait contenir du *kohol*, c'est-à-dire les poudres noires, dont les hommes et les femmes se teignaient les paupières et les sourcils ; le n° 817 était pour les parfums pâteux et les onguents parfumés.

n° 754. — Vase pour broyer les couleurs.

VITRINE E. n° 412-416.—Papyrus. Fragments hiéroglyphiques 417-422 — Papyrus démotiques d'époque ptolémaïque et d'époque romaine.

VITRINE A (voir aussi F. G. K. I.)

Couvercles extérieurs de caisses de momies. Bois peints. Chacun de ces couvercles est rempli de scènes se référant au voyage de la momie dans l'autre monde, ou à la protection que celle-ci reçoit de différentes divinités. Nous nous bornerons à reproduire comme type la description des scènes représentées sur le cercueil F.

C'est le couvercle du cercueil de Chonsoumes prêtre d'Ammon à Thèbes, provenant de la trouvaille de Deir-el-Bahari en 1891. La momie de Chonsoumes est au Musée du Caire. Ce couvercle est momiforme : la tête porte un bouquet de lotus, symbole de nouvelle naissance ; le collier qui couvre la poitrine se compose de fleurs et de boutons de lotus ; au centre du collier on voit le scarabée de Khepra, les ailes étendues sur le *dad* (milomètre), coiffé du disque solaire. Au premier tableau à gauche, Osiris dans un naos orné d'uraeus, est assis devant la table des offrandes, assisté lui-même de la déesse Nephtys qui, debout derrière lui, reçoit par le *ba* du défunt l'offrande de l'encens. Isis ailée, peinte en vert, étend ses ailes, en signe de protection, sur l'âme de Chonsoumes. Légende : « Isis la grande mère de dieu, la maîtresse dans l'occident accorde toute chose bonne et pure ». Représentation analogue à droite : ici la déesse debout est Isis, celle ailée est Nephtys. Légende : « Nephtys déesse auguste, maîtresse de l'occident, accorde etc. » Derrière Isis on voit Anoubis ; deux génies funéraires à droite et deux à gauche.

DEUXIÈME TABLEAU. Nout déesse du ciel, les chairs en vert, étend ses ailes pour recevoir Chonsoumes dans son sein. De chaque côté Anoubis est debout, tenant l'étentard de l'Amenti ; l'âme de Chonsoumes en adoration.

TROISIÈME TABLEAU. Au centre, le naos de Khepra. Au sommet, le soleil qui plane du Nord au Sud sur l'hiéroglyphe indicatif du mot ciel. L'œil mystique d'Horus à droite et à

gauche, ainsi que la déesse ailée du Nord et celle du Sud. Au milieu, le scarabée simple, coiffé du disque solaire et de la croix ausée répétée quatre fois; la croix, en écriture hiéroglyphique signifie vie. De chaque côté la légende: « Osiris seigneur de l'éternité », et génie barbu assis.

FIGURATION DE DROITE. Osiris seigneur de l'éternité et demeurant dans l'Amenti, assisté d'Isis debout avec une bandette, est coiffé du disque solaire et assis vis-à-vis d'une déesse à figure de serpent ailé aux grands replis, debout.

A gauche, même représentation, sauf qu'Isis se change en Nephtys. Au bord de chaque côté, Chonsoumes en prêtre, debout, rasé, revêtu d'une longue robe flottante, fait ses offrandes à Osiris.

BANDE CENTRALE. PREMIÈRE SCÈNE. Le disque solaire ailé plane du Nord au Sud. Quatre fois le signe de la vie, cinq uraeus à droite et autant à gauche. Quatre génies funéraires

Suit encore le scarabée coiffé du disque solaire, les ailes ouvertes. Plus bas, le disque solaire et deux scarabées simples; quatre génies à droite et trois à gauche, devant l'emblème de l'Amenti.

Autre scarabée aux ailes étendues, promesse de résurrection, et enfin le disque solaire entre la déesse du Nord et celle du Sud, l'œil mystique de droite et celui de gauche; de chaque côté un uraeus.

BANDE DE DROITE. Osiris coiffé de la couronne verte avec les deux plumes (justice et vérité) est assis au devant de la table des offrandes, assisté d'Isis debout. Prière banale pour que l'on donne chaque chose bonne et pure à Chonsoumes.

Vis-à-vis d'Osiris, un génie, qui a pour tête le signe de l'Amenti, est debout.

Plus bas, figurations analogues: le génie est coiffé du scarabée; le signe de l'Amenti est derrière Isis. Au pied, trois génies affrontés avec la déesse ailée au corps de serpent.

La dernière scène montre le défunt en prière au devant d'Osiris hiéracocéphale, coiffé du disque solaire et assis à la table des offrandes.

VITRINE P.— Cette vitrine renferme quelques petits vases à parfum, de Rhodes et de Chypre (1887 ariballisque n° 1887<sup>a</sup> vase amigdaloïde) et des bijoux d'époques différentes qui seront ensuite placés dans leurs séries chronologiques respectives. n° 1793, 1797, 1898. — Bracelets en gros fil d'or; 1794, 1796. — Deux autres bracelets terminés en tête de serpent; 1795. — Bracelet formé d'une barre d'or tordue et terminé par un buste d'Isis, voir les nos 1818-1820 du même type, mais en argent; 1799-1806. — Huit boucles d'oreilles en or et pierres précieuses. 1807 — Cinq agrafes à tête humaine; 1821, 1822. — Bracelets terminés en buste de Sérapis et d'Isis; 1825.—Or. Vingt et une figurines de divinités égyptiennes destinées à être appliquées sur les robes des momies; 1830.— Or. Collier composé d'une chaînette et de neuf figurines de divinités égyptiennes. 1846. — Or. Bague avec scarabée. 1847-1853, 1864-1872. — Seize bagues en or. 1889.—Figurine de Vénus Anadiomène, 1890.—Or et rubis. Petite bague. (Port oriental Alexandrie.) 1891.— Or et émeraude. Bague trouvée par S. E. Daninos Pacha au doigt d'une jeune fille, ensevelie dans le sarcophage en marbre, n° 3 exposé dans le jardin. 1899. — Collier en or et émeraudes. 1919. — Or. Collier terminé en médaille de  *Mercure* . 1926. — Plaquette sur laquelle sont tracées vingt-six lignes d'écriture.

---



## SALLE XI

Dans cette salle, nous avons tâché de réunir les spécimens les plus intéressants que le Musée possède de l'art égyptien à l'époque gréco-romaine, ou les monuments qui ont un caractère mixte, c'est-à-dire, qui, tout en ayant été travaillés avec les tendances et les procédés de l'art égyptien, révèlent quelque influence de l'art grec, ou reproduisent des scènes égyptiennes avec inscription grecque ou vice-versa (1) (voir aussi dans la salle suivante, dédiée à l'iconographie, le n° 33, Alexandre IV et le n° 60, Ptolémée Philopator).

Les stèles nos 13, 14, 15, par exemple, portent en relief des scènes tout à fait égyptiennes, mais, au-dessous de la scène, elles ont une inscription grecque.

Les nos 11-14 sont des inscriptions hiéroglyphiques de l'époque gréco-romaine.

Les nos 35, 36, sont des stèles fragmentaires provenant de Chatby avec scènes d'adoration au serpent Agathodemon. Voir aussi n° 34, deux Agathodemons mitrés affrontés, celui de droite est Sérapis, l'autre représente Isis.

24. — Le Nil couché à droite ; près de lui, on voit la déesse Anouké son épouse.

38.— Isis alexandrine, revêtue de la tunique grecque, se tient debout entre deux serpents. Celui de gauche est

---

(1) Font exception, les cinq tableaux contenant des fragments de peintures murales, qu'on a été obligé de garder provisoirement ici pour des raisons d'ordre pratique.

couronné du *pschent* et serre dans ses replis, le caducée d'Hermès, l'autre est couronné du disque solaire, des plumes et des cornes d'Ammon ; il tient le sistre d'Isis.

33. — Le vase de la déesse Anouké entre deux Agathodemons affrontés.

26-29, 31.— Divers exemplaires du Dieu-monstre *Bes* (calcaire peint).

39.—Bas-relief représentant Minerve en armes, Zeus-Sérapis et Hercule.

40. — Isis-Cérès et Hor-Héraclès sous les traits de deux Agathodemons affrontés.

55. — Onze plaques en calcaire jaune qui devaient décorer les parois d'un temple à Athribis (Benha). Elles contiennent des morceaux de *bas-relief*. A côté de la figure humaine assise de droite à gauche, il y a des traces de lettres grecques ; la tête de la même figure est coiffée de plusieurs symboles religieux, crocodile, ichneumon, bélier, d'un travail exquis.

56. — Stuc peint ; est une dalle de *loculus* trouvée par Botti à Gabbari en 1900. Au centre, une jeune fille debout, presque de face, tête nue, enveloppée dans sa robe de promenade. A droite du visiteur, trois divinités superposées : Thot, Horus, Isis Ptérophore. Il en est de même à gauche.

57. — Calcaire jaune. Dans un *naos*, une femme aux cheveux flottants, terminée en uraeus se dressant sur sa queue.

50. — Granit noir. Beau torse d'une statue de déesse. Prov. Fouah (Gharbieh).

59. — Calcaire. Plaque avec bas-relief représentant un serpent de gauche à droite, le corps recourbé en plusieurs spires et terminé en tête de faucon (Horus) surmonté de la plume symbolique de la vérité.

60. — Calcaire. Joli *naos* malheureusement assez mal conservé, qui donne une idée exacte des constructions exécutées dans le style mixte gréco-égyptien. Prov. Kom-el-Hauaid.

61. — Calcaire. Belle stèle funéraire de l'époque gréco-romaine en style égyptien.

Les n<sup>os</sup> 42-53 ont tous un même lieu de provenance, Dimeh dans le Fayoum.

42. — Calcaire jaune. Tête virile d'homme âgé. C'est la tête d'une statue portrait travaillé dans le style égyptien avec pilier-support derrière le dos. Il porte un diadème qui se noue sur le haut du front en deux boutons qui imitent des boutons de lotus (voir aussi le n<sup>o</sup> 42<sup>a</sup>) granit noir qui ressemble au précédent.

Les n<sup>os</sup> 43-53 font partie d'une trouvaille faite dans le temple de Soknopaiou (1). Ces statues n'ont pas une valeur artistique exceptionnelle, mais elles sont intéressantes parce qu'elles semblent être exécutées par des écoles indigènes influencées par l'art grec. Entre ces mêmes statues, il doit exister des différences chronologiques.

Le n<sup>o</sup> 43 dont le visage trahit des caractéristiques individuelles porte sur les plis de sa robe dans le sens vertical une inscription grecque votive.

---

(1) Ce groupe de statues a donné lieu à beaucoup de discussions, voir *Botti*: Catalogue pages 467 et suivantes: Voir *Apostolides* La statue d'Irénée.

La statuette n° 49 a, sur le côté droit, une inscription qui dit qu'elle a été exécutée par *Πατερ Παπου*.

Le n° 54 dont on ignore avec précision la provenance (Dimeh?) est en basalte noir. Cette tête de Nubien est pleine de vigueur et d'expression. Elle est même remarquable pour l'exactitude avec laquelle l'artiste a étudié et reproduit les caractères physiologiques de la race.

#### TABLEAUX 1-5

Pour qui connaît les peintures murales de Pompéi, les pièces qu'on a rangées ici paraîtront bien pauvres; néanmoins, ces pauvres fragments ont une importance considérable, non seulement parce qu'ils forment les seuls vestiges d'une branche de l'art qui doit avoir été très florissante à Alexandrie, mais aussi parce que les peintures murales pompéiennes dès leur origine et leur développement ont dû être grandement influencées par les royaumes divers qui se formèrent lors de la division de l'empire d'Alexandre le Grand, notamment, sans doute, par Alexandrie elle-même. D'ailleurs, dans ces fragments il y en a quelques-uns d'assez jolis (voir surtout les tableaux n° 3 et 5).

Au milieu de la salle, on a placé une mosaïque découverte dans le quartier de Moharrem-Bey.

#### SALLES XII-XVI

##### ICONOGRAPHIE, PETITES SCULPTURES, SCULPTURES.

L'honneur d'avoir réhabilité l'art de la basse époque grecque doit en revenir, pour une très grande partie,

à Th. Schreiber qui, dans plusieurs publications savantes, a tâché de démontrer que l'art de cette période ne méritait ni le silence ni l'insouciance dont on l'avait gratifié jusqu'à nos jours. Les recherches que M. Schreiber a faites, avec l'érudition et la compétence que chacun lui reconnaît, l'ont porté à conclure que l'art hellénistique (on appelle hellénistique, la période comprise entre la mort d'Alexandre le Grand et l'époque romaine) est surtout ou exclusivement *un art alexandrin* et que cet art possède des caractères bien définis, dont les plus essentiels sont « *la poésie de l'espace, le raffinement matériel et la vie* » A côté d'une école idéale laquelle aurait pour caractère distinctif dans les bas-relief le *pittoresque* et dans les autres manifestations de la sculpture une *morbidesse* extraordinaire et une tendance à la *nuance* des formes, aurait vécu une autre école animée d'un sentiment impitoyable de la vérité et d'un réalisme aigu dont la manifestation aurait été la prédilection pour les sujets de *genre* et pour les grotesques. Beaucoup d'archéologues se sont rangés en faveur de cette théorie, tels MM. Courbaud, Maxime Collignon, et le professeur Amelung qui a apporté une intéressante contribution à la connaissance de l'art idéal alexandrin. D'autres savants n'ont pas accepté les idées de Schreiber. Adolf Holm, Dragendorff et récemment M. Wace ont soutenu que la poésie de l'espace ainsi que le raffinement matériel sont antérieurs à la fondation d'Alexandrie, que l'influence d'Alexandrie sur l'origine et le développement des différents styles dans la décoration murale, argument auquel Schreiber attribue une grande

importance, doit avoir été minime et, en tout cas, inférieure à l'influence exercée par les villes grecques de l'Asie Mineure. Ils ajoutent aussi qu'Alexandrie n'était pas le lieu adapté pour la poésie pastorale du troisième siècle, et enfin que les Ptolémées avaient plutôt favorisé l'art égyptien que l'art grec. En somme, les adversaires de la théorie de Schreiber nient toute importance spéciale à l'art alexandrin de la période hellénistique, et soutiennent qu'Alexandrie au lieu d'être le centre unique de l'art grec de l'époque tardive, n'en a été ni le seul, ni le plus important. Le caractère essentiel de l'art hellénistique serait le cosmopolitisme.

C'est n'est pas ici le lieu de prendre position entre ces deux théories contraires mais il était de l'intérêt du visiteur de connaître l'existence et l'état actuel de cette question qui donne à notre collection une valeur assez considérable.

Il est difficile de faire toujours une distinction absolue et sûre entre les sculptures de l'époque ptolémaïque et celles de l'époque romaine, mais un bon nombre de monuments révèlent la date approximative de leur origine avec une telle évidence qu'il n'est pas même nécessaire de la signaler. Le visiteur pourra reconnaître par lui-même que l'art alexandrin présente des produits qui se distinguent par une grande morbidité de travail, comme aussi, par les nuances dans les formes et par une expression indéfinie commune à toutes les têtes (v. surtout Salle XII n° 31 Vitrine A. n° 5, 11, 15, Vitrine B. 22, 23. Salle XVI n° 45 voir aussi l'Hercule colossale dans la galerie qui traverse

le jardin). D'autres monuments accusent évidemment un réalisme sans réserve (v. Salle XII Vitrine A. n° 20, 21) ou forment des sujets des genre (Salle XVI n° 2). Au milieu de la Salle XII (1) a été dressée (n° 57) une statue de l'empereur Marc Aurèle en partie restaurée. Au bas de la cuirasse à l'époque chrétienne on a martelé un ornement qui a été remplacé par le monogramme du Christ. La statue a été trouvée dans les fondations du théâtre Zizinia.

16.—Portrait de jeune homme d'un beau travail. On placerait volontiers cette belle tête aux débuts de l'époque hellénistique; on pourrait peut-être même l'attribuer à l'école attique du quatrième siècle; 17.—granit rose. Schreiber y a reconnu une tête d'Alexandre le Grand, ornée du serpent uraeus. Les portraits d'Alexandre d'après la description que nous a laissés Plutarque, peuvent être identifiés au moyen de trois caractères essentiels qui sont. 1<sup>o</sup> de longs cheveux retombants sur le front: 2<sup>o</sup> aux yeux dirigés légèrement en haut (ἄνω βλέπειν) 3<sup>o</sup> à la position de la tête et du cou (κλισίς τραχήλου).

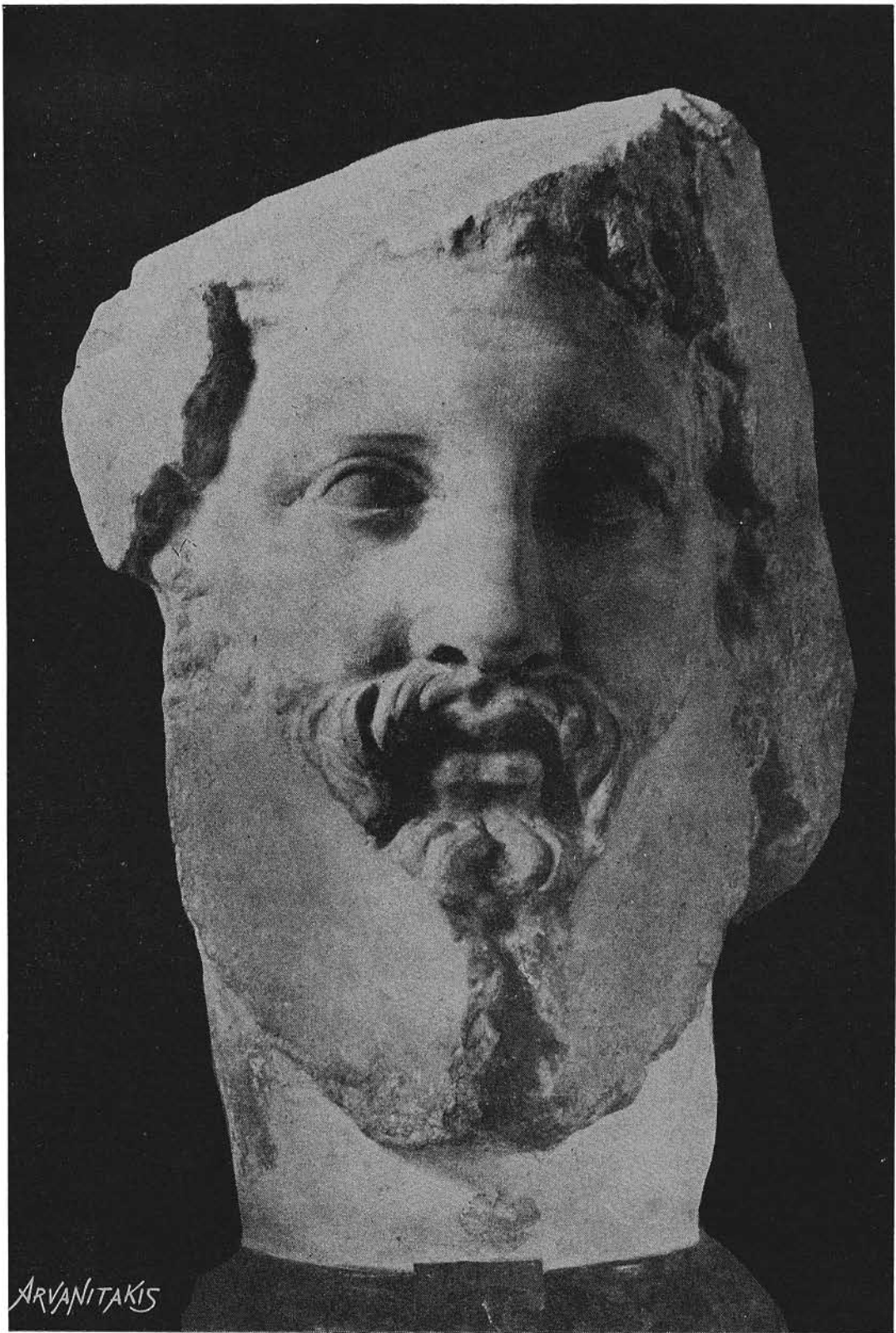
---

(1) Presque toutes les sculptures du Musée ont été réunies dans les salles XII et XVI (voir aussi XIII et XIV). Pour des raisons d'ordre matériel on a dû placer la statue colossale d'Hercule au milieu de la rotonde dans la galerie qui traverse le jardin et la tête colossale d'Antoine dans le jardin même. On a été malheureusement obligé de laisser dans la salle IV, par crainte de le casser, le groupe funéraire en calcaire numismal, dans lequel on a voulu reconnaître la reine Bérénice en Niobe. Le groupe de Dionysos et Faune, récemment découvert, a été placé dans la salle XX. Les salles XII et XVI commencent à être déjà surchargées. Nous espérons pouvoir bientôt les débarrasser du surplus et changer les socles et les bases contre d'autres plus esthétiques.

19. — Portrait très endommagé de Cléopâtre VII. Bien que cette tête ait beaucoup souffert on peut la rapprocher des autres portraits connus de la dernière reine lagide. n° 18. — Tête de Jules César ; 31. — Cette belle tête de soldat casqué est un spécimen du style idéal alexandrin. n° 14. — Marbre blanc. Tête de femme ou de déesse. n° 66. — Marbre blanc. Très belle tête d'Hercule ou plutôt de Zeus, d'une expression noble et d'un travail exquis. Les cheveux et une partie de la barbe étaient travaillés à part et ajoutés. 46. — Tête colossale de déesse. Dans la petite vitrine C on peut remarquer plusieurs petites jolies têtes en marbre provenant de fouilles récentes. voir surtout le n° 2 Vénus qui fait une torsade de ses cheveux, le n° 4 avec traces de couleur, les n° 5-8. Le n° 9 représente un petit Eros aux formes rondelettes et souples lié à un arbre par sa mère Vénus (traces de polychromie).

GRANDE VITRINE A. — Cette vitrine renferme des spécimens du style idéal alexandrin, de belles têtes de femmes n° 1-2, 23-25, voir surtout un charmant portrait n° 5. La tête n° 7 a une coiffure très compliquée avec des bucrânes sur les tempes, le croissant sur le front, etc. Le n° 15 semble reproduire les traits de quelque Ptolémée ; les nos 10, 11, 12 sont des portraits de reines de la famille des Lagides. Deux spécimens assez significatifs de style naturaliste sont le n° 20, buste de Pan ou de Faune et le n° 21, tête d'un satyre où la nature vulgaire, presque animale de cet être, est bien reproduite.





**ZEUS ou HERCULE ( Marbre ).**



PETITE VITRINE D. — Autres échantillons de très petites sculptures; le n° 1 est un buste d'Esculape ou Dionysos; voir les jolis torsos n° 6-9.

Socle n° 22. — Calcaire numismal. Tête commune d'homme âgé, trouvée à Mafrousa non loin du n° 53. — Calcaire numismal. Tête colossale casquée. Les yeux étaient rapportés en porcelaine, en verre ou en autre matière. n° 47. — Marbre blanc. Tête de femme avec des roses dans la coiffure et un voile qui tombe derrière la tête, sur le dos. 33. — Granit verdâtre. Tête colossale d'un jeune roi dans lequel quelqu'un a reconnu Ptolémée V, d'autres y voient Alexandre IV fils posthume d'Alexandre le Grand. Nous avons ici un beau spécimen de ce style gréco-égyptien exécuté selon le modèle et le canon de l'art indigène, mais auquel on tâchait de donner un peu du charme, de la grâce, de la vie des statues grecques. n° 60. — Granit rose. Tête colossale de Ptolémée IV (?) coiffé de la double couronne. Elle a été trouvée à Aboukir; transportée ensuite à Bulkeley (Ramleh) dans un terrain devenu plus tard propriété du Dr Ruffer, celui-ci a bien voulu la céder au Musée. Cette statue révèle l'influence de l'art grec, mais à un degré moindre que le précédent. n° 55. — Portrait de l'empereur Septime Sévère; 54. — Empereur Hadrien. n° 52. — Portait de Marc Aurèle jeune. n° 32. — Buste en plâtre provenant d'un tombeau situé à Souk-el-Wardian. Il a été trouvé avec l'autre n° 32<sup>a</sup> qui lui fait pendant.

PETITE VITRINE E. — Petites sculptures en marbre (voir n° 8) et en bronze. Voir le n° 19, tout petit portrait en verre de l'empereur Auguste.

GRANDE VITRINE B. — n° 20-24. — Cinq bustes d'Alexandre le Grand, plus ou moins idéalisé. Le n° 22 semble être une réplique d'un original de Lysippe, le sculpteur préféré d'Alexandre. Le n° 23 a été trouvé sur la colline de Kom-el-Chogafa. — nos 34 et suiv. — Différents bustes de Sérapis — voir aussi le n° 8, Tête de l'empereur Galba (?) pleine d'expression et de caractère. — nos 13, 53, 55, 56, 59, 60, 61, 64, 65, 66, 73, 74. — Bustes et statuettes de Vénus. Les nos 64-66 proviennent d'Hermopolis Magna ; le torse n° 56 du Port oriental. Sur les étagères :

n° 44. — Calcaire jaune. Buste de jeune dame ; plus grande que nature ; voir n° 41. — Marbre blanc. Tête de femme, de bon travail. Les nos 1, 3, 5 proviennent de Kom-el-Chogafa. n° 1. — Charmante tête d'adolescent ; 3. — Superbe portrait d'une dame romaine, travail de grande finesse et de beaucoup de vérité. Non moins remarquable est le buste de Julia Scœmias n° 48.

Sur le socle n° 27, une statuette de Vénus, représentée au moment où elle se parfume au sortir de son bain (prov. Port-Est). A droite et à gauche de l'entrée de la salle XIII—35-36, 63-64. — Têtes de type sémitique.

PETITE VITRINE F. — Petites sculptures en bronze.

---

### SALLE XIII

Parmi les sculptures exposées dans cette salle, on remarque la statue du milieu, censée représenter un empereur. En suite d'un procédé regrettable, on lui a ajouté une tête (de Septime Sévère ?) qui ne lui appartient pas. n° 4-7.—Statues drapées d'importance secondaire ; le n° 5 a été trouvé au Gabbari ; n° 8. — Calcaire numismal. Bas-relief représentant un griffon qui fait tourner une roue, devant lui, un génie ailé. n° 9.—Marbre blanc. Tête de sanglier provenant du Port-Est. n° 10.—Aigle debout aux ailes déployées n° 11.—Hercule qui lutte avec le lion cadméen (prov. Terrain de l'Hôpital du Gouvernement). n° 12-13.—Diverses gargouilles à tête de lion et d'autres animaux sauvages. Le même procédé que pour la statue n° 1 de la Salle XIII a été appliqué à celle qu'on voit appuyée au centre de la paroi du fond de la salle XIV. Le torse de la statue, en beau marbre blanc, est une assez bonne réplique de l'époque romaine, d'un original qui représentait peut-être, un philosophe. Elle provient d'Hermopolis Magna. La tête qui est d'un marbre différent, a beaucoup d'expression. Elle faisait partie de la collection Antoniadis. Sans nous arrêter pour le moment aux Salles XIV et XV nous entrons dans celle portant le n° XVI laquelle renferme la suite des sculptures.

---

## SALLE XVI

En face de l'entrée, n° 62. — Bras colossal avec une sphère dans la main. Provient de Benha (ancienne Athribis) et faisait probablement partie d'une statue d'empereur. A droite de l'entrée, n° 1. — Torse de statue dont le travail n'a pas été achevé. On remarquera avec intérêt les *points* fixés par l'artiste pour servir de guide aux ouvriers ébaucheurs; n° 2. — Granit verdâtre Haut. 0.58. On a souvent désigné, mais à tort, selon moi, cette statue comme étant celle de Bacchus trébuchant sur une outre pleine de vin. La figure n'a aucun des caractères de Bacchus. Il semble plus probable que nous avons affaire ici à un exemplaire de ces sujets de genre, de ces scènes de la rue, dont le goût selon quelques archéologues, aurait caractérisé un des styles de l'art alexandrin. Nous nous trouvons probablement ici en face d'un vendeur d'eau ou d'un porteur de vin, en train de transporter une outre pleine de l'un ou de l'autre de ces deux liquides; n° 14. — Apollo assis sur l'Omphalos (acheté à Alexandrie en 1892). M. Wace publia une étude savante sur ce monument dans laquelle il a essayé de démontrer qu'il devait provenir d'Antioche (Asie Mineure) et qu'il contribue aussi à appuyer la théorie du caractère cosmopolite de l'art hellénistique. n° 7. — Belle statue acéphale d'une Ménade. n° 8. — Perseus ou Bellorophon sur le cheval ailé Pégase. Monument remarquable, trouvé par le chev. Puglioli dans un puits de la nécropole orientale,



MONUMENT FUNERAIRE PROVENANT D'ABOU-KIR



BAS-RELIEF FUNERAIRE DE TYPE ATTIQUE





n° 13.—Nymphe habillée du long chiton et représentée dans l'attitude d'une personne qui soutient un vase à deux anses. n° 15.—Statue de dame romaine trouvée par Botti à Sidi-Gaber dans l'ancien cimetière des Légionnaires. n° 17.—Calcairejaune. Vénus, très endommagée, mais d'un bon travail. Entre les deux bustes qui montrent, malgré les ravages produits par l'incendie, des traces évidentes de l'ancienne dorure, se trouve un buste colossal (n° 21) d'Isis ou d'une prêtresse de cette divinité. Le n° 27 est le plus ancien bas-relief funéraire grec trouvé à Alexandrie. Il est en tout pareil aux bas-reliefs attiques du quatrième siècle et doit avoir été ou importé d'Athènes, ou travaillé à Alexandrie par un artiste arrivé d'Athènes et établi à Alexandrie, tout de suite après sa fondation. n° 51.—Statue couchée de vieillard, qui devait surmonter un sarcophage d'époque romaine à Aboukir. Le travail de la statue n'est pas très-soigné, mais la tête est remarquable pour le naturel avec lequel l'artiste a rendu le portrait du défunt. Un buste d'époque romaine d'une exécution beaucoup plus soignée est le n° 52 qui provient de Kom-el-Kanziri, l'ancienne Pachnemounis. Les nos 46-49 sont de simples statues décoratives d'époque romaine placées provisoirement ici faute de mieux.

Par contre, les nos suivants sont dignes de considération :

La tête féminine qui porte le n° 45 constitue un beau et intéressant spécimen du style idéal alexandrin. Cette déesse ou cette femme idéalisée a, malgré la mutilation du nez, une expression noble et fine. Elle

a un air pensif, on dirait même rêveur ; les nuances des traits et la souplesse des formes doivent frapper même un profane. Quelqu'un y voit une Niobe. Traces de polychromie très accentuées. Beaucoup plus mutilée, mais non moins intéressante, est la tête n° 43<sup>a</sup> qui provient de la même localité, et qui représente probablement une reine ptolémaïque en déesse (voir à côté un essai de reconstitution en plâtre).

Le n° 43 est une image de Sérapis, provenant du terrain de la Colonne. Les cheveux dans celles-ci devaient être travaillés à part, fort probablement en plâtre. Traces de dorure sur les lèvres, et de polychromie sur les yeux, le front et la barbe.

Le n°. 41—Tête de Sérapis trouvée dans le terrain qui entoure la Colonne dite de Pompée ; bien que les ouvriers lui aient cassé le nez et aient abattu les boucles qui tombaient gracieusement sur le front, cette belle tête produit une excellente impression.

Le n° 40 est le plus grand et le plus complet exemplaire des nombreuses répliques, plus ou moins fidèles du Sérapis de Briaxis. Il a été trouvé dans les fondations de la maison Adib, rue Chérif Pacha.

n° 39.—Calcaire. Tête de Zeus, qui présente quelque analogie avec le célèbre Zeus d'Otricoli au Vatican.

Les quatre pièces 32-35 ont été trouvées près du Port oriental lors des travaux de nivellement entrepris pour les nouveaux quais. Elles gisaient l'une à côté de l'autre et, peut-être, faisaient partie de la décoration du fronton d'un même édifice. A noter surtout le travail soigné des plis et la polychromie du n° 32. (Zeus ?) et

le beau torse de Nike (n° 34) qui avait également des traces de polychromie, malheureusement disparues depuis la découverte.

On rentre à présent dans la Salle XIII ; n° 3. — joli petit temple funéraire de style égyptien (Hadra) — et ensuite dans les Salles XIV et XV pour voir les fragments d'architecture.

### SALLE XIV-XV

Il est superflu de déclarer ici que les pauvres pièces d'architecture réunies dans ces deux salles ne représentent, à aucun titre, l'ensemble superbe des monuments, des palais, des temples dont le génie de Dinocrate et de ses successeurs avait enrichi Alexandrie et l'avait rendue célèbre. Mais les débris qu'on tâche de sauver du naufrage de la ville ancienne, ne sont pas dépourvus d'intérêt. Ils nous révèlent la technique et les styles employés dans la construction et la décoration des maisons, des tombes, des petits temples (1), et si on songe à l'influence que l'architecture et la décoration alexandrines ont exercée ou non sur l'architecture et les styles décoratifs de la Campanie et de Pompei, on se convaincra du très grand intérêt que nos fragments présentent.

---

(1) Le Musée possède d'ailleurs quelques beaux spécimens d'éléments de la grande architecture ; voir les six magnifiques chapiteaux ioniques en calcaire nummolitique (dans jardin, n° 20-25, et les reproductions à l'aquarelle dans les tableaux n° 1-4 de la Salle XIV), l'autre chapiteau en granit verdâtre à l'entrée de la Salle XV, etc.

En général, on remarque que l'emploi du marbre n'était pas très fréquent, nous dirons même qu'il était rare et que les matières les plus souvent employées étaient le calcaire nummolitique et le calcaire jaune tendre dont le type est le calcaire du Mex.

A cause de la grande difficulté que le calcaire nummolitique présentait à être travaillé avec finesse dans les détails, à cause de sa surface irrégulière et difficilement polissable, il était recouvert d'une couche de stuc, puis décoré ensuite à l'aide de la polychromie. Cette technique devait être employée aussi pour le calcaire du Mex. Ce calcaire qui est grossier se prêtait néanmoins à toutes les hardiesses du fouillis et donnait ainsi à l'architecte le moyen d'obtenir une ornementation plutôt compliquée, mais dont la polychromie pouvait tirer les plus heureux effets. Nous avons placé dans des caisses munies de verre jaune la plus grande partie de nos fragments, de façon à les protéger contre les dégâts que pourrait leur causer la lumière. Voir les reproductions à l'aquarelle de ces fragments ; elles sont exposées aux parois et correspondent aux n<sup>os</sup> des originaux.

A droite de l'entrée ; n<sup>o</sup> 5.— Beau chapiteau corinthien en calcaire jaune, dont la polychromie originale est assez bien conservée. n<sup>o</sup> 16.—Fragments de chapiteau et de décoration murale. n<sup>o</sup> 9.—Beau chapiteau de pilastre dont l'ornementation est assez variée. n<sup>o</sup> 15, 17.—Semi-colonnes à faisceau de tige de papyrus et chapiteaux de style fleuri dont l'emploi était si fréquent à l'époque ptolémaïque. Ces débris proviennent des

fondations de la maison Levi et Francis, rue d'Allemagne. n° 29, 32, 37.—fragments de peintures murales : figure humaine (n° 37) ; animal fantastique (n° 29).

Au centre du dallage de la salle, on voit les maigres restes de la célèbre Mosaïque de la *Méduse* qui existait jadis au Gabbari ; elle a été publiée dans la Revue Archéologique de Paris en 1846, sauvée d'une destruction complète par la Société Archéologique d'Alexandrie en 1900 et transférée au Musée par ses soins.

Dans la salle XV, on voit d'autres spécimens de la décoration architectonique d'Alexandrie à l'époque Gréco-Romaine, voir surtout le n° 2, chapiteau polychrome, en calcaire, qui présente une fusion élégante de motifs égyptiens associés à ceux de l'art grec. Au sommet, on voit le disque solaire ailé ; entre des feuilles d'acanthus on voit deux uraei, se dressant sur une fleur de lotus. La moitié inférieure est formée d'une bande de fleurs de lotus. Il a été trouvé dans le terrain de l'hôpital du gouvernement et cédé au Musée par S. E. le Dr Schiess Pacha ; le n° 3, chapiteau corinthien polychrome ; même provenance. n° 8, 8<sup>bis</sup>.—Beaux petits monuments funéraires se terminant en autel. n° 9, 10, 11, 12.—Parties de décoration architectonique et stèle funéraire dans le style mixte gréco-égyptien. n° 68, 69.—Jolis fragments de corniche avec des reliefs en stuc représentant des griffons affrontés alternés avec palmettes. n° 29.—Peinture murale provenant, ainsi que le n° 50, d'une tombe romaine du Gabbari.

## SALLES XVII — XVIII.

Dans ces deux salles, nous avons réuni les momies d'époque ptolémaïque et romaine, les masques de momies en plâtre, les urnes cinéraires, le mobilier funéraire et domestique, les verreries, les produits de la céramique, les lampes décorées, les figurines en terre cuite.

Une statue colossale de porphyre fait exception à l'attribution de cette salle. C'est la plus grande statue connue sculptée en cette matière ; elle représente soit un empereur (selon Néroutzos, Dioclétien) soit un Christ (Strzygowski) dans le type du Pantokrator. Il est assis sur un trône qui repose sur une base quadrangulaire. Hauteur totale m. 2,83. Cette statue a été trouvée presque en face de la Mosquée Attarin, du côté sud de la rue. Selon Strzygowski, ce monument est une œuvre du IV<sup>me</sup> siècle après Jésus-Christ.

VITRINE C (à droit de l'entrée).—Collection de vases en verre, remarquables par leur disposition en rainures multicolores.

VITRINE E (à gauche de l'entrée). — Belle série de vases en verre, de formes élégantes présentant une irisation admirable.

Sur la base en bois Z Z, grand vase en verre trouvé à Kom-el-Chogafa, utilisé comme urne cinéraire.

VITRINE I. Bouteilles en verre. — Elles sont très fréquentes dans les nécropoles romaines d'Alexandrie. Dans le compartiment du milieu, ont été réunis les fragments de pâte de verre polychrome ; il y en a d'assez jolis.

La grande mode à l'époque hellénistique fut de revêtir ou d'incruster les murs en brique avec des dalles de matières plus rares, telles que des marbres, des albâtres et des travaux de mosaïque avec plaques en pâte verre. Au XVI<sup>m</sup> siècle, le voyageur italien Filippo Pigafetta eut la chance d'admirer, intactes encore, des anciennes maisons d'Alexandrie, dont les paroi savaient un revêtement d'un travail admirable. Il est probable que nos fragments en pâte de verre faisaient partie de ces revêtements là.

VITRINE P P, n° 2327-2342. — Assiettes en verre provenant de la Moyenne-Egypte ; n° 2343. — Nombreuses bouteilles en verre provenant d'Alexandrie ; n° 2344-2345. — Deux godets en pâte de verre. La Vitrine R R renferme une partie du mobilier funéraire trouvé sur des momies à Wardian (nécropole occidentale d'Alexandrie) ; bagues, chaîne en or et pierres précieuses, boucles d'oreilles en or, diadème en argent, fragments de collier en bronze, bracelets, langues et doigts en feuilles d'or, ainsi que beaucoup d'autres ornements et amulettes faites de matières diverses. L'autre compartiment de cette vitrine renferme des pierres gravées et des camées dont le classement est encore à faire ; voir le n° 2431.—*Cornaline*. Buste de Sérapis nimbé vu de face ; n° 2435.—*Hématite*. Sérapis assis à gauche posant la main droite sur le Cerbère ;

n° 2439. — *Jaspe*. Rome Nicephore debout à gauche ;  
n° 2441. — *Lapislazzuli*. Tête de Néron à gauche avec  
couronne de laurier ; n° 2505. — Camée trouvé en mor-  
ceaux à la colonne dite de Pompée en 1896. Buste  
de Minerve égidée ; n° 2506-2522-2528. Pierres gno-  
stiques.

VITRINE Q Q (au milieu de la salle) — Masques et  
bustes funéraires en plâtre peint. Bien que quelques-uns  
présentent des caractères individuels, on ne doit guère  
y chercher le portrait du défunt. Le n° 2349, une jolie  
tête d'adolescent, provient d'une tombe du Gabbari.

D'autres masques en plâtre doré ou peint, provenant  
de Taposiris Magna, se trouvent dans la vitrine B.

De vrais portraits, plus ou moins fidèles, mais censés  
reproduire l'image du défunt avant sa mort, étaient  
peints à tempera ou à l'encaustique sur des tablettes  
de bois qui étaient disposées dans des bandelettes à la  
place de la figure du mort. Ces portraits, qui provien-  
nent presque tous du Fayoum ont une vigueur et une  
vérité d'expression vraiment stupéfiante. On pense  
généralement que ces portraits, faits pendant la vie  
pour être accrochés aux murs de la maison, en étaient  
détachés lors de la mort pour être placés sur le ca-  
davre. On estime que la plus grande partie de ces por-  
traits doivent être attribués au premier ou au deuxième  
siècle après Jésus-Christ. Voir le portrait remarquable  
qui se trouve sur les momies renfermées dans les cais-  
ses TT. XX. R. D'autres portraits à l'encaustique dans  
le tableau R<sup>2</sup>.



Le soin et la précision remarquables employés pour emmailloter la momie méritent d'être observés.

Les différents systèmes d'emmailloter les momies, de les habiller pour ainsi dire, peuvent se suivre dans les caisses R ; XX ; YY ; TT ; SS ; CC ; EE.

## BRONZES, URNES CINÉRAIRES, LAMPES, ETC.

BRONZES. — Nous sommes très pauvres en objets et outils en bronze. On peut signaler le n° 2312, qui est un beau casque macédonien ; le n° 2313, poignée d'épée à tête d'aigle ; le n° 2317, une sorte de *sympulum* à long manche pour puiser l'eau du cratère et la verser dans les coupes ; n° 2312<sup>a</sup>, Oenochoe ; puis de nombreuses clefs, quelques lampes, des clochettes, des chaînes etc. dans le compartiment du milieu de la vitrine Ca.

URNES CINÉRAIRES. — Le Grecs d'Alexandrie ont indifféremment employé pour leurs cadavres, soit l'inhumation, soit la crémation. Les cendres des cadavres brûlés dans un endroit *ad hoc* (appelé *ustrinum* par les Romains), placé au milieu ou à proximité des nécropoles, étaient recueillies dans des vases dont les types les plus fréquents sont ceux de *hydria* ou de *kalpe*, d'*amphore* et, plus rarement, de *cratère*.

En général, ces vases se rattachent, quant à la forme, à la céramique grecque, mais ils ont été trouvés à Ale-

xandrie en telle quantité et ils présentent une décoration si particulière et si variée qu'ils peuvent bien constituer une section à part dans l'histoire de la céramique et qu'on pourrait appeler des « Urnes cinéraires alexandrines » On peut les classer en trois catégories principales.

α) Une première catégorie est formée par les urnes (kalpiformes, ou amphoriformes) peintes d'un beau noir, soit brillant soit mat, sur lesquelles se trouvent des ornements en blanc, rehaussés de jaune, de rouge vif et d'or. Ces ornements se trouvent surtout disposés sur une zone horizontale à mi-panse, sur l'épaule, ou sur le cou (sorte de guirlande d'ou descendent des amulettes) et sur l'embouchure. Quelquefois, on rencontre sur la moitié supérieure de la panse des médaillons (quatre généralement) quadrangulaires, en relief, ou des figurines qui tiennent des médaillons ronds. Souvent est gravé sur la panse ou sur l'épaule le nom de l'individu dont le vase renferme les cendres.

Voir Vitrine n° 3, belle et grande urne à panse cannelée et avec des médaillons sur l'épaule, soutenus par de jeunes femmes debout ; au-dessus du bouchon, figurine en terre cuite, vernis noir. Trouvée en 1907 à Hatt-el-Nar (non loin d'Ibrahimieh) dans les fouilles que nous y avons exécutés pour compte de S.E. Almas Sabri, chef eunuque du palais khédivial.

Voir aussi n° 3<sup>bis</sup>, urne à panse cannelée et avec des médaillons en relief. Elle a été cédée au Musée par le Dr Ruffer et a été trouvée à Hatt-el-Nar (non loin de la précédente) dans les fouilles que le Musée y a pratiquées pour son compte. D'autres exemplaires avec l'un

ou l'autre des caractères signalés se trouvent dans la Salle XVIII, Vitrine J.

β) Une deuxième catégorie, la plus nombreuse, est constituée par les urnes hydriformes ou kalpiformes, ou amphoriformes, qui, sur le fond jaunâtre ou rougeâtre de la terre cuite, portent une décoration très caractéristique ; celle-ci est distribuée par zones occupant ou toute la surface du vase ou limitée principalement à la moitié supérieure de la panse, au cou, au bord de l'embouchure. Les éléments qui prédominent comme motifs décoratifs, comportent des sujets linéaires ou floraux, peints en noir, en marron ou en rouge pâle. Dans la salle XVII, vitrines A, HH et dans les compartiments inférieurs des vitrines A, B, C, PP, I et dans tous les compartiments inférieurs des vitrines à gauche dans la Salle XVIII se trouve une série très riche de ces urnes sur lesquelles on peut observer les différentes combinaisons de motifs que nous venons d'indiquer. Quelquefois, il y a des festons réunis par des rubans et des spirales qui se répètent (Salle XVIII Vit. L n° 11) soit encore des festons entremêlés de bucrânes (Salle XVIII Vit. L, n° 12) ou des oiseaux aquatiques réunis par des festons ou même des oiseaux aquatiques et des dauphins (Salle XVIII Vit. I). Plus rarement, d'ailleurs, la décoration linéaire encadre une scène composée de figures humaines, ou est complétée par un médaillon avec une sorte de portrait. L'urne qui est au milieu dans le compartiment inférieur de la vitrine K, dans la salle XVIII, représente un combat. Les adversaires sont au nombre de quatre, deux à deux.

A droite, il y a un guerrier casqué, armé d'une lance et d'un bouclier ; il est à terre, blessé, couché sur son flanc gauche. Son collègue qui semble ne pouvoir plus se servir de ses armes, paraît lancer, des deux mains soulevées au-dessus de la tête, une grosse pierre contre les adversaires. Un de ceux-ci, en avant de son compagnon, est agenouillé sur la jambe gauche et tourne la tête et le corps vers celui-ci comme pour le pousser à une action rapide et décisive. Ce dernier, muni de toutes ses armes (casque, cuirasse et bouclier), projette sa lance contre l'individu qui lance la grosse pierre. Dans la Salle XVII, vitr. A, on voit une urne où est représentée une scène de course avec la bigue.

Beaucoup de ces urnes portent, soit en peinture soit en graffite, sur la panse ou sur l'épaule, le nom du défunt souvent avec le nom de son père et l'indication de sa patrie d'origine. Ces inscriptions sont toujours importantes.

Une série que nous possédons et dont on peut fixer la date, présente un intérêt tout à fait particulier pour la paléographie. Il s'agit des urnes exposées dans la Salle XVII vitr. A et H H.

Ces urnes appartenaient aux mercenaires des Ptolémées, individus venus de Thrace, de Crète, de Thessalie, etc. et aux pèlerins grecs envoyés en mission religieuse aux solennités d'Alexandrie et morts dans cette ville où ils ont été ensevelis par les soins d'un entrepreneur de pompes funèbres. Six de nos vases inscrits proviennent de la grande trouvaille de 1886 à Hadra, où l'on découvrit un hypogée en forme de

*tholos* qui contenait, dans des niches superposées sur plusieurs rayons, plus d'une centaine d'urnes, dont une partie émigra en Amérique (Musée de New-York); une partie fut achetée par la Direction générale des antiquités, laquelle en céda soixante-dix au Musée d'Alexandrie. La formule des inscriptions est généralement datée comme ceci; par exemple (n° 1780) Διὰ Φιλονος, ἔτους εἰς Ξανδικοῦ εἰς Μενεκλέους Κρητὸς ἡγεμόνος. Par les soins de Philon, l'année V du roi (probablement Ptolémée V) le 5 du mois Xandicos (Dépouille) de Menecles, Crétois commandant; ou n° 1758 ἔτους ςλ, τοῦ μηνὸς Δαισίου ἐννάτη Ἄτταλος Ἀκαρνάν μελλάκιον; l'an 36 du roi (Ptolémée VI Philometor, 146 av. J.-Ch.) du mois Daisios le neuvième jour, Attalos le jeune, Acarnien.

γ) La troisième catégorie est constituée par des vases de même forme que ceux des catégories précédentes, mais qui ont été enduits d'un badigeon à la chaux et sur lequel on a peint une décoration polychrome composée soit de festons ou de bouquets de fleurs, soit avec un dessin de petits carrés, soit une sorte d'emblème en forme de cœur, un ruban, une épée, une tête de Méduse, etc.

A observer aussi les belles urnes d'époque romaine en émail bleu trouvées à Gabbari (n° 4 et 4 bis dans la Salle XVII). En outre des urnes en terre cuite, il y en a en verre, en plomb (voir compartiment inférieur de la vitrine C<sup>a</sup>, dans la Salle XVII); en pierre (voir sur les degrés du soubassement de la grande statue en porphyre) en albâtre (voir Salle XVIII, vitrine F et Salles XIX et XXI. Dans la Salle XVII on peut même observer différents types de sarcophages en terre cuite, en plomb, etc).

AUTRES PRODUITS DE LA CÉRAMIQUE : — Dans les fouilles poursuivies à Alexandrie, on rencontre tous les types possibles des vases grecs. Les vases couverts d'un bel enduit noir brillant ou mat, sur lequel sont appliqués des ornements en blanc, jaune et rouge rehaussés quelquefois d'or et souvent même avec des reliefs décoratifs, offrent un intérêt tout particulier. Les vases ainsi décorés étaient généralement appelés de Gnathia (aujourd'hui Fasano en Apulia) parce que la première trouvaille importante avait été faite dans ce pays, mais des trouvailles successives ont poussé les archéologues à admettre l'existence de plusieurs fabriques en Apulia et à supposer que Tarente était le centre où cette nouvelle décoration aurait eu son origine. Aujourd'hui que l'on a commencé à trouver ces vases en abondance soit entiers ou brisés à Alexandrie et ailleurs, on peut se demander si Tarente a été vraiment le centre primitif de cette fabrication, ou bien si on ne doit pas plutôt rechercher l'origine de cette technique dans l'orient hellénistique ou, tout ou moins, si on ne doit pas admettre plusieurs centres de fabrication. Salle XVIII Vitrine C n° 1-16, *Cantharos* : Le n° 21 (1675) est un *cantharos* remarquable ; 17-19 *Cotyle* ; 22-28 *Lékýthos* ; 30 ; 32 ; 34 ; 35 Petites *Hydria* ou *kalpe*. Vit. G. Dans le rayon supérieur, 27-51 *Olpe* ; 58-70 *Lekytos aryballisque* Observer le n° 73 ; 74-76 *Verres* ; 77 Intéressante *kalpe*, prov. de Hadra, à figures blanches sur fond noir, rehaussées d'or ; 79 *Péliké* (même provenance) ; 80-98 Lampes d'époque préromaine ; 99-102 fragments d'un grand vase avec une ornementation

compliquée. Botti faissait remonter ce vase au style géométrique mais il appartient probablement à une époque de beaucoup postérieure. Dans la Vit. K, en outre de vases pareils à ceux qu'on voit dans les Vit. C et G, il y a de nombreuses coupes (kylix) de différentes formes et dimensions (n° 119-137 v. surtout le n° 137). — La belle coupe profonde n° 138, signée par Ménemakhos, imitation probable de quelque vase en argent, porte extérieurement des décorations en relief. Au sommet une bande fleurie. Plus bas, on y voit : 1° un artiste jouant le *diantos* 2° Minerve ; 3° Cérès ; 4° La ville d'Alexandrie coiffée de la peau d'éléphant.

Voir de nombreux fragments de la céramique de cette époque dans le compartiment du milieu de la vitrine G.

Dans la vitrine, J on peut voir une amphore panathénaique (cassée par les ouvriers qui travaillent au chemin de fer Alexandrie-le Caire) du type dit « cyrénaïque ». Dans la même vitrine, est exposé un vase en serpentine d'exécution remarquable. Dans le compartiment du milieu de la vitrine O (voir aussi vitrine M) sont rangés les fragments de la poterie d'Arretium et ses imitations (terra sigillata) en belle terre cuite rouge. Il y a de jolis morceaux (voir n° 1707 et suiv.) d'autres (n° 350, 1695-1706) avec la signature du potier ou de celui qui avait fait les poinçons pour la décoration. Voir aussi les plats n° 71-79 avec la figure d'Africa et de Mauritania en relief, et une scène de combats contre des bêtes sauvages.

Dans le compartiment du milieu des Vitrines M. F. on

peut observer une série de fragments des poteries de Naucratis (Kôm Gajef). Il est notoirement établi que Naucratis était la ville ou Amasis, vers la moitié du sixième siècle av. J.-Ch. avait réuni la plus grande partie des mercenaires et marchands grecs, qui depuis Psammetik étaient dispersés dans plusieurs camps fortifiés de l'Égypte. Naturellement ces Grecs faisaient un commerce suivi avec la patrie d'origine, et conséquemment dans les ruines de la ville on trouve beaucoup de fragments de vases rhodiens, ioniens, chypriotes, attiques etc. des sixième, cinquième et quatrième siècle.

La collection de fragments de vases et de figurines en terre cuite émaillée, (quelquefois même, il s'en trouve d'émaillée et dorée,) est assez intéressante. Salle XVII Vitrine J; n° 1734. Un guerrier combat contre un éléphant; n° 1735 Centauromachie, n° 1691 Sphynx d'un bel émail vert, trouvé au Gabbari. Beaucoup de nos fragments ont fait partie de ces célèbres vases sacrificatoires à formes d'*ænochoe*, qui avaient, sur la panse, comme ornement en relief, une femme tournée à gauche (voir le n° 1728-1733 dans la Vitrine J et plusieurs autres, dans la Vitrine horizontale C) drapée et coiffée du diadème frontal des reines et des déesses; dans le plis du bras gauche, elle porte une corne d'abondance, remplie; de la main droite étendue, elle tient une patère renversée au-dessus du grand autel carré à acrotères (n° 1738-1742); à droite, derrière elle, se dresse une colonnette conique enguirlandée (n° 1743.) Une inscription est gravée en creux sur la face antérieure de l'autel (1735-1736) ΘΕΩΝ ΕΡΕΠΡΕΤΩΝ et à quatre



centimètres au-dessus de l'autel une inscription avec le nom d'une reine ptolémaïque au génitif, suivi de ΑΓΑΘΗΣ ΤΡΧΗΣ (1737).

Dans les Vitrines 1-4 (accrochées au pilier de la Salle XVII), nous avons commencé à classer les quelques milliers d'anses d'amphores munies d'empreintes ou de cachets, que le Musée possède.

L'interprétation à donner à ces inscriptions n'est pas encore fixée. Les anciens se servaient de grandes amphores (il y en a beaucoup éparses par toutes les salles) pour transporter certaines denrées, telles que le vin, l'huile, le blé, les fruits, les œufs. Les anses de ces récipients portent généralement des timbres qui permettent de reconnaître leur lieu d'origine : Rhodes (à Alexandrie, les anses de Rhodes sont la très grande majorité), Cnide, Thasos, Paros, Smyrne etc. Ces timbres, lorsqu'ils sont complets, nous donnent en partie sur une anse, en partie sur l'autre ou sur une anse seule les indications suivantes : à Rhodes, le nom du prêtre du soleil, le mois, le nom du fabricant et les armes de la ville, la rose, la tête du Dieu Helios, le caducée. A Thasos seulement le lieu d'origine *Θασίων*, une sorte de corne, etc. et le nom du fabricant. A Cnide l'indication d'origine *Κνιδίων* ou *Κνιδίων*, le nom du phrourarque et celui du potier et un emblème. Quelques archéologues ont donné à ces timbres une signification officielle, d'autres non. Ces derniers pensent qu'il s'agit de marques de fabricants en vue de faire reconnaître leurs produits et en même temps de signes qui leur permettent de suivre dans leurs ateliers, la marche des opérations par lesquelles doivent passer les amphores. Pour ceux qui donnent à l'estampille un caractère officiel, la marque serait apposée par les magistrats et justifierait le paiement d'une taxe. Enfin, il se pourrait aussi que ces estampilles fussent des marques de fabrique et en même temps l'équivalent d'un poinçon apposé après vérification officielle de la contenance.

LAMPES. — La quantité de lampes qu'on trouve à Alexandrie, soit dans les collines de détrit, soit à côté ou à l'intérieur des tombes, est vraiment extraordinaire. Le Musée en possède une collection de plusieurs centaines, dont la publication scientifique montrera la grande importance. En effet, les lampes comptent parmi les plus précieux et les plus intéressants produits de la céramique ancienne.

Les Grecs avaient en général l'habitude de s'éclairer avec des chandelles, mais on trouve traces de lampes jusqu'à l'époque mycénienne et l'usage doit en être devenu commun à l'époque hellénistique. Nous en avons découvert une quantité considérable dans des tombes du troisième siècle avant Jésus-Christ. L'or, le bronze, l'albâtre, le verre ont été employés depuis l'origine pour fabriquer les lampes, mais les lampes en argile cuite sont naturellement prédominantes. La plupart des lampes sont faites au moule, en deux coquilles, supérieure et inférieure, qu'on ajuste ensuite l'une contre l'autre avant la cuisson.

Dans notre collection on peut aisément faire une distinction générale en lampes préromaines, romaines et chrétiennes. Les lampes préromaines ne portent en général aucune décoration en relief; elles sont aussi très simples: un récipient rond, cylindrique avec un large trou central pour y verser l'huile (vitr. G. n° 1325-1326). Elles sont dépourvues d'anse postérieure et n'ont qu'une petite proéminence latérale percée d'un tout petit trou. D'autres ont le récipient sémi-sphérique, monté sur pied, avec manche latéral à forme

d'anneau assez large, bec mince proéminent. Le bord du trou central supérieur est décoré en spirale qui se répète, en noir sur fond rouge. Les unes et les autres sont d'une belle argile rouge, sans autre décoration, recouvertes d'un beau vernis noir métallique brillant vitr. G. n° 80-98 (v. aussi dans la vitr. K.).

On rencontre aussi des écuelles en terre cuite (v. dans le compartiment du milieu de la vitr. K) ou en bronze dont le bord est comme pincé de manière à former un bec. Sous l'empire, l'usage des lampes devint général dans tout le monde romain. Les lampes de cette époque sont beaucoup plus aplaties que les précédentes. On peut en distinguer deux types principaux (pour les lampes chrétiennes, v. plus loin).

a) Lampes à récipient rond sans anse, munies d'un bec très détaché, le plus souvent orné de volutes (vitr. C. n° 644<sup>bis</sup> vitr. G. n° 894, 896, 928, 903, 904, etc., etc.).

b) Lampes à récipient plus ou moins rond, munies d'une anse postérieure à forme d'anneau (de triangle, de croissant, etc.); le bec est court et rond (vitr. C. n° 610 et suivants, et beaucoup d'autres dans toutes les vitrines.)

Le récipient était tantôt à air libre, tantôt couvert. Dans ce dernier cas, la face supérieure était percée d'un ou plusieurs orifices où l'huile était versée. Parfois, cet orifice ou ces orifices étaient fermés par un couvercle mobile (v. une lampe en bronze dans le compartiment du milieu de la vitr. C<sup>a</sup> Sale XVII).—Il y a des lampes à suspension (vitr. KK. 1926, 1933, et suiv.)

d'autres qui pouvaient se fixer au moyen d'un tube central (vitr. KK. 1820-1950), — d'autres qui étaient soutenues par un pied adhérent et fabriqué en une seule pièce avec la lampe même (vitr. F. 1241).

A côté des petites lampes à une seule mèche, on en trouve de plus grandes à deux (vitr. KK. 1812-1815), à trois (vitr. KK. 1821) — à cinq, à sept, à dix mèches (vitr. KK. 1822-1828) — parfois, jusqu'à vingt.

Nous avons dit que les types principaux sont au nombre de deux, mais naturellement l'usage et le caprice créèrent une quantité de variétés secondaires. On eut des lampes à forme de vase, à forme de statuette (vitr. F. 1544 et suivants 1567) ou en forme de maisonnettes (vitr. KK. 1391 et suivants) — à forme de pieds (vitr. KK. 1797), de têtes, quelquefois grotesques (vitr. K. K. 1873, 1816), d'un animal (vitr. KK. 1818) etc.

Les lampes portaient fréquemment des inscriptions destinées soit à indiquer à l'acheteur le sujet représenté sur la lampe, soit à indiquer le nombre d'heures que la lampe pouvait durer allumée (5 heures, 3 heures et ainsi de suite voir Salle XVIII vitr. BB. dans le centre du compartiment). D'autres inscriptions sont des acclamations ou des formules que le fabricant ou la lampe elle-même était censée adresser au public. D'autres enfin, et ce sont de beaucoup les plus nombreuses, portent des signatures de potiers, de véritables marques de fabrique (Salle XVIII, vitr. BB. et autres). — Les marques les plus fréquentes à Alexandrie sont : Pheotaspi, Strobili, Octavi, C. Dessi, Fortis, Εὐτόχου etc.

Plus souvent encore, les lampes portent des ornements en relief, sur le disque supérieur ou sur l'anse postérieure, dont la superficie est parfois considérable. Ce sont tantôt des images de dieux, des emblèmes empruntés au culte, des scènes mythologiques ou héroïques, plus rarement des sujets historiques, parfois des fables d'Esopé, des spectacles du cirque, des situations scabreuses, etc. Nous devons nous borner à ne signaler que quelques-unes des scènes les plus importantes reproduites sur nos lampes, (voir toujours le compartiment du milieu), Salle XVII, Vitrine D. Hercule qui enlève les pommes du jardin des Espérides ; Combat de coqs ; Mercure, Cheval ailé ; Cheval tenu au chevêtre par un jeune homme ; Nane dansant. Vitrine H, Enlèvement d'Europe (?) Vitrine A, Hercule (?) luttant contre un chien sauvage. Divinités syncrétiques (gréco-égyptiennes) Sérapis, Isis, Déméter, Agatodemons avec les symboles de Mercure et de Dionysos. Vitrine I, Trois bossus. Salle XVIII, Vitrine C, Deux victoires levant une couronne au-dessus d'un autel autour duquel poussent des lauriers. Un génie ailé sur un dauphin jouant la lyre ; G n° 894.—Gladiateur ; n° 923.— Grand vase d'où sortent de grappes de raisin ; n° 895. — Le trois Grâces debout, n° 930. — Victoire présentant une branche de laurier à un soldat. n° 932. — Le dieu Nil et la Déesse Anouké son épouse, n° 933. — Panthère (?) voulant mordre une grappe de raisin. Vitrine F, n° 18.—Vénus sortant du bain, n° 37. — Eros et Psiche. Vitrine KK. n° 1798-1809.—Gladiateurs. Ces lampes proviennent de Kom-el-Chogafa ;

n° 1813. — Les trois Grâces; n° 1814. — Jeune héros nu assis sur un récif, regardant à gauche et portant la main droite à la tête; n° 1817.— Lampes à 5 mèches. Eros endormi et couché de façon que sa torche semble allumer la première mèche. n° 1846. — Vénus endormie dans la coquille; n° 1842.—La Vénus Anadiomène debout dans sa coquille. n° 1886. — Minerve debout dans un petit temple ayant les colonnes à fleurs de lotus. Vitrine FF. Le dieu Pan; Vénus après le bain entourée de petits Amours; Vénus s'habillant aidée par des Amours; Zeus Nikephore; Diane chasserresse. Anse triangulaire. Le Nil symbolisé par un vieillard, assis sur une fleur de lotus, la corne de l'abondance sur le bras gauche, le papyrus dans le bras droit.

FIGURINES EN TERRE CUITE. — Depuis la grande découverte des figurines en terre cuite à Tanagra, puis en Asie Mineure et en d'autres endroits du monde grec, un grand intérêt s'est éveillé pour ce genre d'antiquités. Les figurines d'Alexandrie, bien que peu connues jusqu'ici, présentent pourtant une importance réelle par leur variété, par la finesse et l'idéalisation de certains types. Les figurines du genre grotesque paraissent plus fréquentes, en général, à l'époque romaine. Les archéologues se sont souvent demandé pour quelle raison les anciens ont placé ces figurines dans leurs tombes. Il est hors de doute qu'à l'origine, «ces figurines qui ont un caractère votif, sont évidemment en relation avec les croyances funéraires.»

« Que dans des siècles de foi, comme au temps des



**FIGURINES EN TERRE CUITE ( Hadra ).**



**URNE CINÉRAIRE**





guerres médiques, on enterrât, avec le mort, des images du culte représentant des divinités, rien n'est plus naturel; on l'entourait de ses dieux, on y joignait ses armes, ses bijoux, tout ce qui lui avait été familier pendant sa vie. Plus tard, quand le sentiment religieux se relâcha, on continua à respecter la tradition dont le sens s'est obscurci; on persista à placer, dans le tombeau du mort, des figurines qui lui rappelleront, dans l'autre vie, les compagnons de son existence mortelle; ces personnages charmeront la vie à demi-réelle qui l'anime encore dans le tombeau; ils remplacent les êtres vivants, esclaves, chevaux, qu'aux temps héroïques on immolait sur la tombe du guerrier pour qu'il arrive dans l'Hadès escorté de ses compagnons habituels». Dans cette belle page de M. Collignon, il y a certes beaucoup de vrai, mais je crois qu'à l'époque alexandrine et romaine, le sens symbolique original s'était complètement obscurci, et que l'influence des croyances religieuses sur cette habitude était nulle ou presque nulle. On doit voir plutôt dans la présence de ces figurines, la manifestation d'un état psychologique qu'on devine aisément, mais qu'il est difficile d'analyser. Ces figurines qu'on trouve presque toujours dans les tombes de femmes et d'enfants et jamais dans celles des hommes ou des vieillards, sont là pour indiquer, en quelque sorte, l'affection délicate des survivants. Elles représentent la fleur du souvenir, le besoin de mettre une atmosphère de vie autour de ceux qui en ont été prématurément privés. Car, en effet, les liens d'affection les plus solides envers les vieillards et les hommes ne se

manifestent pas avec tant de poésie naïve, de délicatesse qui ont un sens si intime, si profond, si naturel lorsqu'il s'agit d'enfants, d'adolescents ou de jeunes femmes. En somme, à partir d'une certaine époque, les figurines en terre cuite placées dans les tombes, n'ont, à notre avis, aucune signification symbolique précise. Par la force de la tradition et comme manifestation d'un état d'esprit, de même qu'on dépose à côté des cadavres d'hommes mûrs ou de soldats un strygle, une épée ; selon l'âge ou le sexe, on dépose, à côté d'autres cadavres, des figurines en terre cuite, des couronnes etc. Pour ce qui a trait à la fabrication de ces figurines, les procédés sont au nombre de deux, mais la plus grande partie est fabriquée à l'aide de moules (voir quelques moules dans la Vitr. B), d'autres sont façonnées à la main (Vitr. M n° 1510). Dans les deux cas, la figurine était cuite au four, puis trempée dans un bain de lait de chaux, ensuite on la peignait de couleurs tendres ; on pouvait même la peindre avant la cuisson.

Dans notre collection, assez riche d'ailleurs et dont le classement définitif n'est pas encore achevé, il y a un grand nombre de pièces intéressantes, mais le groupe qui attire, plus que tout autre, l'attention est celui de la Vitrine O, dont les figurines gardent admirablement conservées leurs couleurs originaires. Le n° 1466 est, par exemple, d'une finesse d'exécution extraordinaire, d'une élégance de mouvement et d'une rare expression. Voir aussi les fig. n. 1433, 1417, 1427, 1435. A remarquer également la riche série de têtes que nous avons tâché de grouper selon la variété de leurs

coiffures (voir Vitrine M. Rayon du milieu).—Parmi les autres pièces très nombreuses nous signalerons dans la Vitrine M, n° 1447, une superbe tête d'Hercule ; n° 286, Tête de Mercure (?) Vitrine B. Collection de caricatures grotesques et de masques de théâtre ; n° 1670, un gourmand qui tâche de faire sortir de sa gorge un os qui s'y est arrêté à mi-chemin.

VITRINE FF.—Autres caricatures. Têtes de femmes, Bustes de divinités. — Dans la Salle XXI, Vitrine F. n° 10, Zeus et Leda ; n° 15, Tête de barbare ; n° 16, Deux jeunes femmes qui jouent à *ἐφεδρισμός*, etc. Du côté opposé de la salle XVIII, sont exposées, dans plusieurs vitrines, des figurines en terre cuite provenant du Fayoum. Elles sont d'un travail moins fin et d'un goût esthétique médiocre, mais il y en a qui méritent d'être observées.

VITRINE E. — Rayons 1-3. Ainsi dits supports pour torche avec décoration fleurie à relief avec image d'Isis ou de Sérapis. Déesse assise, les bras coupés à la naissance.

Rayon 3 et 4. — La déesse Baubu qui fait des grimaces pour distraire Cérès pleine d'angoisse de l'enlèvement de sa fille Proserpine.

Rayon 5. — Le dieu monstre Bes en guerrier.

VITRINE I. Rayon 1.—Tympaniste ; Rayon 2.— Ainsi dites Canéphores, femmes nues avec des corbeilles sur la tête, exécutées avec un naturalisme impitoyable,

mais, pour qui connaît certains types de femmes égyptiennes de la campagne et même de la ville, il n'y a pas trop d'exagéré. Rayon. 4. La déesse Anaitis, déesse d'un thiasos exotique. Elle faisait partie, à l'origine, de la théologie assyrienne.

VITRINE M et suivantes. — Nombreuses figurines d'Harpocrate. On le reconnaît aisément à sa tête chauve et à la natte de cheveux qui lui descend sur l'oreille. Il est représenté dans diverses attitudes, soit debout, soit couché, la main droite dans un vase ou montant à cheval ou un baudet ou même une oie. (Vitrine Z. Rayons 1 et 2, Vitrine DD.—Rayon n° 4, etc. (Idrophore).

VITRINE DD.—Rayons 1-2, Zeus avec l'aigle. Sérapis.

VITRINE EE. — Rayon 1, 2, et 3. Isis — Isis Cérès avec la torche de dadouques (le corps quelquefois terminé en serpent); Isis allaitant Horus, Isis jouant du sistre.

VITRINE GG. — Éros, Éros avec la torche, Éros guerrier.

Rayons 4 et 5. — Bustes, statuettes et tablettes de Vénus; Vénus dans un naos, Vénus dans la barque.

VITRINE HH.—Têtes de Vénus présentant une riche variété de coiffures. — Rayons 3, 4 et 5. — Sujets de genre et grotesques.

VITRINE LL. — Cocher debout sur un char, le fouet à la main ; Griffon qui fait marcher une roue.

Les mosaïques qui se trouvent dans cette salle proviennent de Maamourah et faisaient probablement partie du grand temple ou d'un grand temple dédié à Sérapis. Elles ont été cédées au Musée par S. A. le prince Omar Pacha Toussoun. Dans les tableaux 1 et 2 sont exposés les dessins qui reproduisent ces mosaïques telles qu'elles ont été découvertes.

### SALLE XIX.

La mosaïque qui décore le milieu de cette salle et qui présente une variété d'éléments décoratifs polychromes (suastica, fleurs, calices) fort divers a été trouvée à Chatby, non loin de la nécropole, dont le mobilier a été réuni dans les salles XX et XXI. Au milieu de la salle XX, est placé le groupe malheureusement mutilé de Dionysos et de Faune, découvert récemment à gauche de la porte Rosette lors de la démolition des fortifications. Malgré sa mutilation, ce groupe sculpté dans un beau marbre blanc (saccharoïde) produit une bonne impression. Mais il n'est pas d'un travail très soigné, et ainsi que tous les groupes similaires (le nôtre se rapproche plus que tout autre à celui du Musée Chiaramonti (Vatican), n'est qu'une composition d'époque romaine, pour des buts décoratifs, mais dont les éléments sont tirés des ouvrages de l'époque de Praxitèle. Les fouilles entreprises par le Musée à Chatby ont mis à découvert une des plus anciennes nécropoles grecques

d'Alexandrie. Le mobilier n'en a pas été dispersé dans les différentes sections (pour ainsi dire typologiques) du Musée, mais a été réuni selon sa provenance. Cette nécropole (voir une partie du plan exposé dans le tableau A) est tout proche de la mer en dehors de la ville ancienne. Les cadavres étaient ensevelis soit avec le procédé de l'inhumation ou avec celui de la crémation. Au-dessus des fosses, on construisait des monuments funèbres en forme de petites pyramides avec des blocs de calcaire, dont les nos 1, 2, 3 sont des réductions en bois au  $\frac{1}{3}$  (voir les originaux dans la cour) surmontés d'une stèle en relief ou simplement peinte. Ces stèles peintes sont nombreuses et elles sont souvent inspirées par des sentiments psychologiques très délicats (voir les originaux dans les petites caisses avec verre jaune, et à côté, les reproductions à l'aquarelle). n° 5, Guerrier à cheval suivi de son ordonnance ; n° 6, Une femme qui berce son enfant ; n° 11, Un père qui donne les derniers conseils à son aîné cependant que le plus petit joue ; n° 12, Guerrier debout, etc.

Le mobilier funéraire a été recueilli en quantité considérable. Une belle série de figurines en terre cuite peinte (voir surtout les nos 21, 22, 25, 26). Une riche collection de vases vernis au feu en noir métallique, et des tessons avec décoration en blanc, en jaune, en rouge et jaune et or (n° 50, Oenochoe ; n° 51, Olpai ; n° 55, Cratères ; n° 60 et n° 64, Kylices ; n° 70, Fiale ; n° 73, Cantharos ; n° 77, Ascós etc.) ; de belles urnes cinéraires, une grande quantité d'*alabastron*, des vases en émail bleu, de jolis petits vases

polychromes en verre, des épées en fer, de strygiles, des ustensiles de toilette. Dans la vitrine horizontale placée à l'entrée de la salle XXI, on a reconstruit quelques-unes des couronnes ou palmes funéraires qui furent trouvées dans des tombeaux ; elles se trouvaient soit dans la main, soit sur le cou, soit sur la tête du cadavre. Elles sont formées de petites palmes en bronze doré, mélangées avec des perles en terre cuite ou en plâtre doré, ou même, encore, avec de toutes petites fleurs en terre cuite peintes et dorées. Observer la jolie bague en or sur laquelle est gravé un génie ailé qui tient dans ses mains une guirlande ; et la double flûte en ivoire ; voir aussi les quarante pièces en stuc doré représentant des têtes de Méduse, des bucrânes et des boucliers.

Les autres vitrines de cette salle sont des dépôts provisoires pour les objets trouvés récemment et provenant soit de Chatby, de Kom-Chogafa, de Wardian, soit de Mariout. A remarquer, dans la grande vitrine A, la riche collection de petites sculptures en plâtre peint.

La salle XXII constitue le noyau d'une collection qui, nous l'espérons, deviendra d'une importance considérable pour l'étude de la topographie d'Alexandrie ; elle se composera notamment de cartes, de plans, de photographies, de dessins, de reproductions de monuments ou détruits ou envoyés à l'étranger. Retraversant maintenant les salles XVIII et XVII on passe sur la galerie qui traverse la cour. Sur cette galerie, deux colonnes avec inscriptions ; l'une, n° 358, en l'honneur de l'empereur Commode, le nom est martelé ; l'autre,

n<sup>o</sup> 359, déterrée en creusant les fondations de la maison Zogheb, rue Gordon Pacha, dit que Tiberius Julius Alexander officier romain, chargé de l'approvisionnement du quartier B (v. p. 25) a érigé une statue à Isis, déesse de l'abondance. Au milieu de la rotonde : Statue d'Hercule en marbre blanc, plus grande que nature. C'est sûrement un des plus beaux spécimens de l'art alexandrin. Il a été découvert au pied de Kom-el-Dik.

Dans le jardin, sont exposés des monuments de différentes époques, qui, par leurs dimensions ou leurs poids, ne pouvaient guère avoir de place convenable dans les salles. Les n<sup>os</sup> 1-4 sont quatre monuments funéraires ayant la forme de petites pyramides à degrés qui proviennent de la nécropole de Chatby, dont le mobilier se voit dans la salle XX. Les sarcophages en granit de l'époque romaine sont très nombreux ; on en trouve également en marbre ou en calcaire, dont la face extérieure est décorée de reliefs reproduisant des génies qui soutiennent des festons, ou reproduisant de pampres terminés avec des grappes, et des bucrânes et des têtes de Méduse. A signaler surtout le n<sup>o</sup> 12 d'un assez bon travail.

Au milieu du jardin, il y a un grand bassin circulaire en granit rose d'un seul morceau. Au fond, appuyé à la paroi, se trouve une tête colossale en granit vert (provenant des ruines de l'ancien temple Teles-terion vers le lac de Hadra) qu'on a identifiée à tort avec Cléopâtre. Ce serait plutôt Antoine sous les attributs d'Osiris. On sait, en effet, qu'Antoine et Cléopâtre





3. Musée d'Alexandrie  
ARVANITAKIS

Héraclès



s'étaient fait dresser leurs statues colossales en Isis et Osiris à côté de l'entrée du fameux temple. Le buste de Cléopâtre a été transporté à Aboukir dans la villa de S. E. Daninos Pacha.

Au milieu du mur de droite un énorme bassin quadrangulaire (sarcophage ?) en granit, d'un seul morceau.

En face de celui-ci, un grand pressoir à huile ou à vin, en bois, de l'époque romaine, provenant du Fayoum. Voir aussi les magnifiques chapiteaux en calcaire nummulitique provenant du port-est.

Du côté sud du jardin, d'autres grands blocs d'architecture, et deux beaux sarcophages en calcaire jaune. Remontant ensuite sur la galerie, on va jusqu'au vestibule et on entre à gauche dans les salles des antiquités chrétiennes et des séries numismatiques. Aller jusqu'à la salle n° 5. — Celle-ci, vu les conditions actuelles du bâtiment du Musée, serait virtuellement la continuation de la salle XXII où il y avait des cartes topographiques de l'ancienne Alexandrie. Nous y avons installé les moulages qu'il nous a été possible de réunir jusqu'ici.

N° 1.— Bas relief représentant Hermès Psychopompos jadis à Alexandrie, actuellement au British Museum. De la libéralité de l'administration de ce même Musée nous viennent le n° 2, Quadran solaire, et le n° 3, dont l'original faisait partie, semble-t-il, de l'arc de triomphe de Trajan, qui se trouvait en dehors de la porte de Moharrem-Bey. Dans la vitrine A, sont exposés les moulages de trois belles et intéressantes têtes en

marbre de l'ancienne collection Friedheim laissées en legs à M. Karl Herold. L'original du n° 7 a été trouvé dans les fondations de l'usine à gaz près du canal Mahmoudieh, non loin de l'ancien Stadium, et envoyé en France. Socle S, Alexandre le Grand. L'original, trouvé à Alexandrie est actuellement au British Museum. Socle R, Homère. Le type de ce buste du souverain de tous les poètes, doit être d'origine alexandrine. Socle Q. Cléopâtre (?) (British Museum).

### CABINET DES MÉDAILLES.

Il occupe presque entièrement les salles V, IV, III, II. Il ne comptait que 500 monnaies en 1892 et 3182 en 1895. Par la cession des collections du Musée de Ghizeh, d'une part, par le don de Mr Glymenopoulo, de l'autre, par les envois de la Direction Générale et par les produits des fouilles, notre cabinet en compte aujourd'hui plus que 7.000. La classification et l'arrangement actuel sont dus au zèle infatigable de feu E. D. J. Duthil à qui était confiée cette branche du service de 1896 à 1905.

Le but de notre collection est de réunir une série, la plus complète possible, des monnaies ptolémaïques et des monnaies romaines d'Egypte (Nummi Augg. Alexandrini). Naturellement d'autres groupes plus ou moins isolés de monnaies provenant des fouilles sur le sol égyptien y trouveront leur place. La vitrine A. renferme 22 pièces provenant de la trouvaille de Mithraïneh par Mariette Pacha en 1860, dans le Sérapéum de Memphis. Ces monnaies appartiennent aux

premières époques, c'est-à-dire au début du monnayage et sont sorties des ateliers de plusieurs villes de Macédoine, de la Grèce continentale, de l'Asie Mineure et des îles de l'Egée.

N<sup>o</sup> 144-163. — Monnaies frappées au nom d'Alexandre III le Grand.

N<sup>o</sup> 164-177. — Monnaies frappées au nom de Philippe IV Arridée.

Arridée était un frère bâtard d'Alexandre le Grand ; après la mort de celui-ci (323 av. J.-C.), il fut élu roi sous le nom de Philippe, réservant les droits éventuels à la couronne à l'enfant d'Alexandre, auquel Roxane devait donner le jour, en tant que ce serait un garçon.

N<sup>o</sup> 178-210. — Monnaies frappées au nom d'Alexandre IV, fils posthume d'Alexandre III le Grand.

Arridée fut assassiné en 317 et lui succéda le tout jeune fils du Conquérant qui régna de droit de 316 à 311, date à laquelle lui aussi fut assassiné par un de ses généraux appelé Cassandre. Ce crime brisa définitivement l'unité de l'empire. Les satrapes devinrent les vrais rois de leur province et effectivement, de l'an 306 à 305, tous en prirent officiellement le titre.

VITRINE C D.—211-262. Monnaies frappées par Ptolémée I<sup>er</sup> soit seul, soit conjointement avec son fils.

Ptolémée I<sup>er</sup> régna jusqu'à 285 avant Jésus-Christ. A cette date, il abdiqua en faveur de son fils, né de Bérénice, Ptolémée II, connu sous le nom de Philadelphie. Ptolémée I<sup>er</sup> mourut en 283.

N<sup>o</sup> 263-476. Pièces frappées par Ptolémée II.

N<sup>o</sup> 477-480. Monnaies de Ptolémée II avec Arsinoé II.

Ptolémée II épousa en premières noces la fille de Lysimaque de Thrace, puis sa propre sœur Arsinoé II, qui ayant épousé ce

même Lysimaque, le fit assassiner par son frère consanguin Ptolémée Céraune. Mais son complice l'avait ensuite obligée à s'enfuir de Thrace et elle chercha un refuge à Alexandrie. Cette femme sut tellement circonvenir son frère, que celui-ci laissa en exil sa première femme et épousa sa sœur, ce qui d'ailleurs était conforme aux traditions des Pharaons. Arsinoé, femme d'une extrême habileté politique, reçut, de son vivant, des honneurs quasi divins et, après sa mort, fut divinisée.

Les monnaies frappées au nom et à l'image d'Arsinoé sont parmi les plus jolies que les Ptolémées aient frappées (voir les n° 481-504).

505-581. — Monnaies de Ptolémée III Evergète, (246-221 av. J.-C.). 582-602. Monnaies de Ptolémée Philopator (221-204 av. J.-C.). 603-638, — Monnaies de Ptolémée V Epiphane. (204-180, av. J.-Chr.). 639-651 — Monnaies de Ptolémée VI Philometor. (180-145, av. J.-Chr.). 652-653 — Monnaies de Ptolémée VIII Evergète II (170-163), associé avec son père en Egypte; (163-145), roi de Cyrène; (145-116), roi d'Egypte.

VITRINES E. F. 654-927 — Continuation de la série des monnaies ptolémaïques à partir du règne de Ptolémée VIII jusqu'à la mort de Cléopâtre VII et de Ptolémée XVI Césarion à la conquête romaine (30 av. Jésus-Christ).

COMPARTIMENT F. — On y remarque un statère en or de Philippe II, trois d'Alexandre le Grand, et une vingtaine de tétradrachmes d'Alexandre le Grand. Dans le carton B sont rangées 40 magnifiques pentadrachmes de Ptolémée 1<sup>er</sup> et Ptolémée II, qui faisaient partie de la trouvaille faite, en 1905, à Toukh el Garamous (Basse-Egypte) et envoyées au Musée par la Direction Génér-

rale. Les beaux médaillons de Galère Maximien et de Maximien Hercule font également partie des envois de la Direction Générale.

SALLE II VITRINE I. 1-989.— Monnaies en potin et en bronze frappées à Alexandrie par les empereurs romains à partir du règne d'Auguste jusqu'à celui d'Hadrien.

VITRINE K. — Monnaies frappées à Alexandrie par les empereurs romains à partir d'Hadrien jusqu'à Marc Aurèle.

VITRINE J. 990-1477. — Monnaies frappées à Alexandrie par Hadrien et monnaies frappées à Alexandrie par les empereurs romains à partir de l'avènement de Marc Aurèle César jusqu'à Sévère Alexandre.

SALLE IV. — Au milieu de la paroi du fond de cette salle dédiée à Mr E. Glymenopoulo, par la Municipalité, en souvenir du don qu'il a fait au Musée, en 1895, d'une belle série numismatique et d'un lot de papyrus, on a gardé, de crainte de dégâts dans le transport, le grand monument funéraire en calcaire nummolitique dans lequel on a cru voir Bérénice, femme de Ptolémée III. C'est cette reine célèbre qui avait coupé sa chevelure lors du départ de son mari pour la guerre de Syrie. Cet acte fut l'origine d'une célèbre poésie de Callimaque. Le monument représenterait la Reine en Niobe.

VITRINE A. B.— COMPARTIMENT A. — Monnaies frappées par les empereurs romains à Alexandrie depuis

Sevère Alexandre, n° 2808, à Philippe II, n° 3392. COMPARTIMENT B. — Monnaies frappées à Alexandrie depuis Philippe II (n° 3393), à Numérien César (n° 3985).

VITRINE C D. — Monnaies frappées à Alexandrie par les empereurs romains à partir de Numérien (3986) jusqu'à Domitien (4283). A ajouter, une riche collection des monnaies des *nomes* (4284-4397).

En traversant la Salle II, on va dans le Salle III.

VITRINE A. — Monnaies en or d'époque byzantine trouvées dans un petit pot à Chatby, elles vont de Arcadius (395-408 après Jésus-Christ) à Constantin (642 après Jésus-Christ). 72 monnaies en or trouvées à Benha (Athribis) et qui vont de l'empereur Valens (364) à Onorius (423 après Jésus-Christ).

COMPARTIMENT A<sup>1</sup> 1-13. — Tétradrachmes athéniens d'une grande importance historique trouvées à Memphis.—102 monnaies romaines en argent de l'empereur Vespasien jusqu'à Albine.

VITRINE C. — Monnaies en bronze (don de M. J. Dattari) frappées à Alexandrie par les empereurs romains pendant la Tétrarchie (284-305 après Jésus-Christ).

VITRINE B. — Petits bronzes frappés à Alexandrie après Dioclétien. Don de M. J. Dattari.

Sur l'étagère fixée à la paroi de cette salle, ainsi que dans les salles V et III sont rangées des inscriptions funéraires très simples trouvées par Lefebvre à Tehneh



(Akoris, Moyenne-Egypte). Elles ont une certaine importance pour l'onomastique. Dans le tableau D, sont disposés des échantillons d'étoffes coptes. Revenons à présent dans la Salle I. Dans le passage entre les Salles II et I, un grand vase avec figure de poissons et d'animaux aquatiques provenant de Terenutis. Le long de la paroi, à gauche du visiteur, est rangée une riche collection d'inscriptions funéraires chrétiennes (en grec ou en copte) provenant de divers endroits de la Haute-Egypte : Assuan, Achmim, Hermopolis Magna ; quelques-unes d'Alexandrie. La forme est soit triangulaire, soit rectangulaire surmontée d'un petit fronton. Elles sont souvent décorés en relief (voir le n°127). Les n°144, 133, 120, 111, 108, offrent de beaux spécimens de différentes formes de la croix. Parmi les inscriptions, à signaler le n° 53 qui parle d'une femme, fille d'Ammonios, hermopolitaine, femme extraordinaire dans la poésie, la rhétorique et la connaissance des lois. Les n° 1-14 présentent un intérêt particulier, car on peut affirmer qu'ils proviennent des nécropoles des fameux monastères du Henaton à l'ouest d'Alexandrie, un des centres les plus importants du christianisme en Egypte.

Au milieu de la salle, aux deux extrémités 257-258 deux chapiteaux de grande beauté, en marbre, décorés d'entrelacs sur lesquels sont plaqués, au centre de chaque face, des fleurons de bon style flanqués chacun de deux feuilles plus petites, le tout lié en bouquet. Ils rappellent les chapiteaux de la basilique de S. Vitale à Ravenne. Ils appartiennent, selon l'opinion commune, à

l'église de S. Marc d'Alexandrie. Strzygowski les croit importés à Alexandrie pour une basilique de l'époque de Justinien. Bien que le n° 257, qui a été évidé pour en faire des fonds baptismaux, provienne de la maison de M. Kindineco au bord du canal Mahmoudieh, il doit avoir été mis à jour, ainsi que le n° 258, dans la rue de la gare de Ramleh, dans les fondations de l'ancien consulat d'Angleterre, actuellement la Poste française. Un chapiteau semblable provenant également d'Alexandrie, se trouve au Musée du Caire.

Dans la vitrine L L, on a rangé la collection d'os et d'ivoire sculptés, appartenant à diverses époques, mais, pour la grande majorité, à l'art copte. Ils ont été trouvés dans les collines de détritiques de l'ancienne Alexandrie. Si, pour la plupart, ils ne présentent guère de finesse d'exécution, ils n'en sont pas moins intéressants pour aider à l'étude du développement de cette branche de l'art. Certaines pièces ne sont pas d'ailleurs sans valeur (v. n° 20-25). Le n° 1975, Paris ou Adonis debout, coiffé du bonnet phrygien; n° 1973, Mercure avec petasus et barbyton; n° 1984, Danseuse; n° 1994-1997, Vénus nue, debout; dauphin à gauche; n° 2021, Vieillard deminu serrant tendrement un enfant sur sa poitrine. Un autre enfant caresse du regard le vieillard, etc., etc.

La VITRINE O, renferme une série de papyrus coptes et byzantins contenant des lettres privées, des documents, dont quelques fragments des Evangiles, etc.

La VITRINE E — Contient des cuirs couverts d'écriture copte se référant à des donations pieuses d'un couvent de la ville de Mohondi. — Monnaies de plomb. Poids byzantins.

VITRINE D — Autres os et ivoires sculptés.

N<sup>o</sup> 156, Piédestal de statue. L'inscription grecque rappelle que sous Léon 1<sup>er</sup> empereur de Constantinople, le préfete d'Alexandre fit achever le curage du canal d'Alexandrie. — n<sup>o</sup> 250, dalle en calcaire avec un haut-relief représentant sous des feuilles d'acanthé deux femmes à demi-couchées se faisant pendant à droite et à gauche d'un panier. — n<sup>o</sup> 248-249, deux spécimens des reproductions que l'art copte a fait du mythe de Zeus et Leda. Le n<sup>o</sup> 248 provient de Ahnas.

Sur les étagères : n<sup>o</sup> 228, 239, 241, 247, fragments de décoration architectonique d'époque chrétienne avec de jolis motifs géométriques et floraux. Voir surtout le n<sup>o</sup> 230. D'autres pièces richement décorées (par ex : n<sup>o</sup> 238, 242).

VITRINE BASSE T. Bouchons d'amphores et de jarres. Beaucoup portent des images de saints, des symboles chrétiens et d'inccriptions.

LES VITRINES G. G<sup>1</sup> renferment des ampoules de Saint Ménas. Entre les deux vitrines, un bas-relief en marbre représentant ce saint entre deux chameaux accroupis.—Saint Ménas l'Egyptien qui était soldat dans une des *sociæ cohortes* appelées Numeri Rutalici de la province *Phrygia salutaria*, y a subi le martyre. Il fut décapité à Cotieum (aujourd'hui Kyontation) en l'an 296 de notre ère. La dépouille, transférée à Alexandrie, fut déposée près du lac Maraeotis où on lui éleva une superbe basilique dont le Rév. Kaufmaunn qui fait, à l'heure actuelle, des fouilles à Karm-Abou-Mina, a découvert les ruines. Les miracles du saint devinrent

bientôt célèbres. Les miracles s'accomplissaient au moyen de l'eau prise dans une source voisine de la tombe du saint. Par la suite, il se fit une énorme exportation de ces ampoules.

On en a trouvé un peu partout, à Athènes, à Rome, etc., mais il est probable que ces ampoules ne proviennent pas toutes d'Egypte, mais aussi d'Eglises locales de ce saint. Ces ampoules ont la forme de petits flacons ronds aplatis ayant une scène en relief sur les deux faces. En général, il y a d'un côté Saint Ménas debout en costume de légionnaire, dans l'attitude de la prière, la tête nue et nimbée ; deux chameaux faisant pendant sont agenouillés à ses pieds. De l'autre côté, on lit l'inscription ΑΓΙΟΣ ΜΗΝΑΣ ou ΑΓΙΟΥ ΜΗΝΑ ΕΥΔΟΓΙΑ ; ΕΥΔΟΓΙΑ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΜΗΝΑ ΜΑΡΤΥΡΟΣ. Parfois, au lieu de l'image du saint, se trouve une croix.

Quelquefois encore, au lieu de l'image du saint il y a la tête d'un nègre, laquelle évidemment devait représenter le saint, pour certaines populations, de race nègre. Ces représentations avaient un but de prosélytisme religieux.

Dans les tableaux P. S. T. voir quelques beaux spécimens d'étoffes coptes. Dans les compartiments inférieurs des vitrines, des échantillons de poterie chrétienne. Les vitrines E et FF renferment une collection de lampes, d'époque chrétienne, remarquable surtout par la variété des symboles en relief contenus dans la cuvette supérieure de la lampe.

---





# TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGE
Introduction.....	5
Population.....	9
Organisation administrative.....	11
Climat-Hygiène-Confort.....	11
Edilité.....	13
Commerce.....	14
Vie intellectuelle.....	15
Visite à la ville moderne.....	15
Ramleh.....	20
Canal Mahmoudieh.....	21
Jardin Nouzha.....	22
La ville ancienne.....	26
Le Serapeum.....	34
Les Catacombes de Kom-el-Chogafà.....	40
La Nécropole d'Anfouchy.....	49
Tombeau de Sidi-Gaber.....	55
Tombeau de Souk-el-Wardian et Nécropole occidentale.....	55
Excursion au Mariout.....	57
Taposiris Magna.....	59
Karm Abou-Mina.....	60
Aboukir (Canope).....	61
Rosette.....	64





## Guide du Musée.

	PAGE
Introduction. ....	65
Inscriptions grecques et romaines.....	68
Epitaphes, stèles funéraires.....	76
Papyrus .....	82
Fouilles de Daninos Pacha à Aboukir... ..	88
Antiquités égyptiennes.....	89
Iconographie, Petites sculptures, Sculptures.....	104
Architecture .....	118
Bronzes, Urnes cinéraires, Lampes.....	121
Figurines en terre cuite.....	134
Fouilles de Chatby.....	139
Cabinet des Médailles.....	144
Antiquités Chrétiennes ... ..	149

---



## Tarif des Voitures en Ville :

	Voitures à	
	1 chev.	2 chev.
	mill.	mill.
Voiture occupée pendant une durée ne dépassant pas 10 minutes . . . . .	20	30
Voiture occupée pendant une durée ne dépassant pas 20 minutes . . . . .	25	40
Voiture occupée pendant une durée ne dépassant pas 30 minutes . . . . .	30	50

Au delà de 30 minutes, 20 mill. pour chaque quart d'heure pour les voitures à deux chevaux et 15 mill. pour les voitures à un cheval : soit par heure 90 mill. pour la 1<sup>re</sup> heure et 80 mill. pour les heures suivantes pour les voitures à deux chevaux et 60 mill. indistinctement pour les voitures à un cheval.

Tout quart d'heure commencé est dû en entier.

Majoration pour ces courses de 11 h. p.m. à 6 h. a.m. 5 mill. pour les voitures à un cheval et 10 mill. pour les voitures à deux chevaux, par demi-heure ou fraction de demi-heure.

Un supplément de 10 mill. est dû pour les voitures engagées dans l'enceinte de la gare du Caire.

Les limites de la ville sont : la grande porte du Gabhari, les Champs-Élysées, l'usine de la Compagnie des Eaux, les collines de Hadra jusqu'à la mer.

## Ramleh et Sidi-Gaber :

Le tarif de la ville est applicable au district de Ramleh, quand les voitures sont engagées et quittées dans le périmètre du dit district, savoir, entre Abou-Nawatir, Hôtel Beau-Rivage et Gare Gabriel. Il en est de même pour le district de l'Ibrahimieh, compris entre les collines de Hadra, la route de Ramleh, les bains Cléopâtre et la mer.

	Voitures à	
	1 chev.	2 chev.
	mill.	mill.
De la gare de Sidi-Gaber jusqu'à Bacos, Souk, sur la route de Rosette et jusqu'à l'Eglise Grecque (Zizinia) sur la route de Siouf. . . . .	60	80
Au delà de cette limite, c'est-à-dire de Sidi-Gaber jusqu'à San Stefano, Hôtel Beau-Rivage, etc. . . . .	80	100

## Tarif spécial de l'intérieur à l'extérieur de la ville et vice-versa :

	Voitures à	
	1 chev.	2 chev.
	mill.	mill.
Course à Hadra, Palais N° 3, Lombroso et Casino de l'Ibrahimieh :		
Aller seulement . . . . .	50	80
Aller et retour, avec une demi-heure d'attente . . .	80	120
Course à l'Ibrahimieh, Sidi-Gaber, Wardian et Abattoir :		
Aller seulement . . . . .	70	100
Aller et retour avec une heure d'attente . . . . .	100	150
Course à Bulkley (Gare) Antoniadis et jardin Nouzha :		
Aller seulement . . . . .	80	120
Aller et retour avec une heure d'attente . . . . .	140	200
Course à Fléming, Souk, Bacos :		
Aller seulement . . . . .	100	140
Aller et retour avec une heure d'attente . . . . .	150	220
Course à San Stefano, Mex, Hôtel Beau-Rivage, Gare de Ramleh (du Gouvernement) et Hagar Nawatieh :		
Aller seulement (excepté San Stefano) . . . . .	140	180
»          »          à San Stefano . . . . .	120	160
Aller et retour avec une heure et demie d'attente . . .	200	300

Toute attente dépassant le délai fixée ci-haut sera calculée à raison de 40 mill. par demi-heure, pour les voitures à deux chevaux et 25 mill. pour les voitures à un cheval.

Pendant la nuit, ce tarif sera majoré de la même façon qu'en ville.

---

